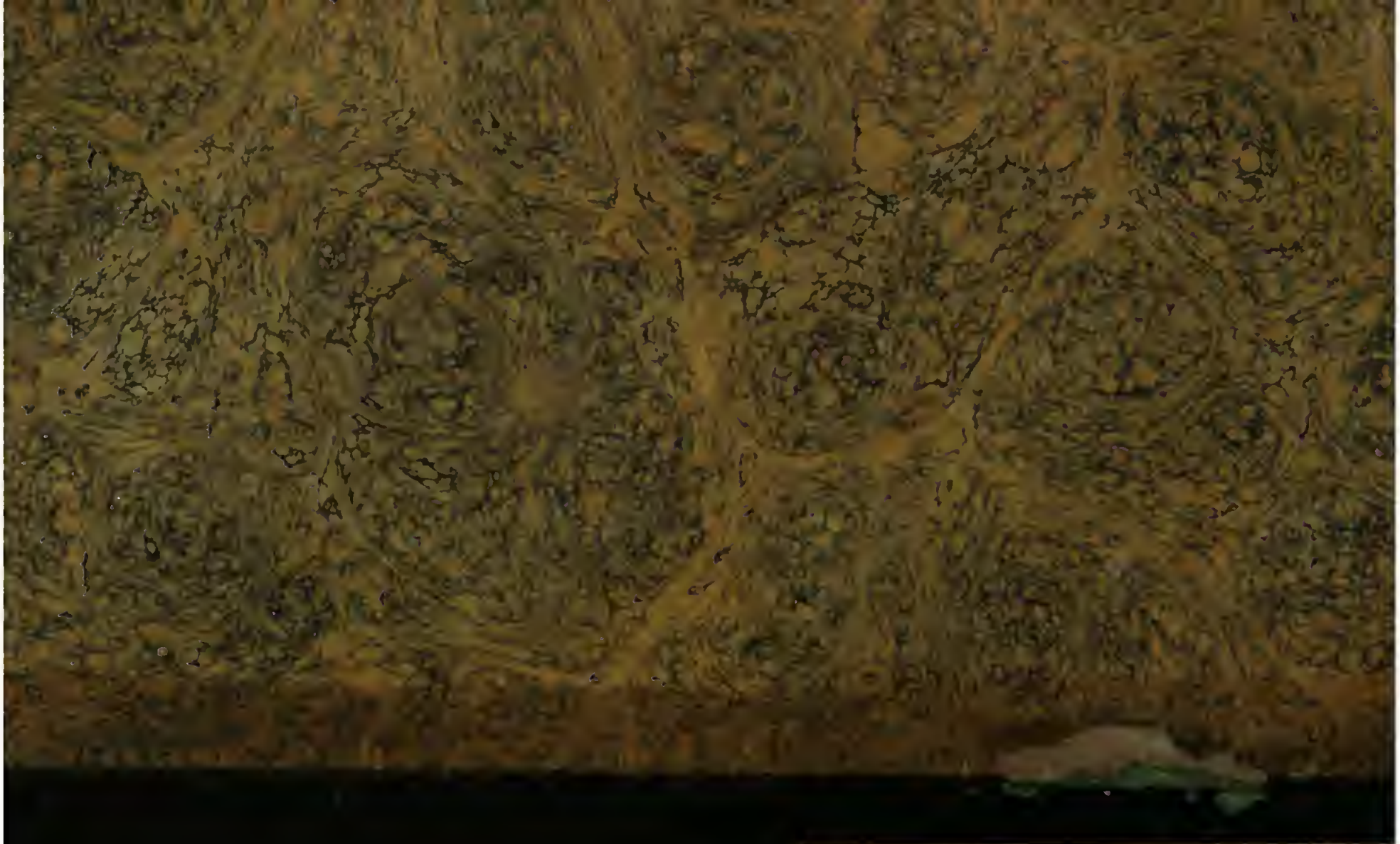
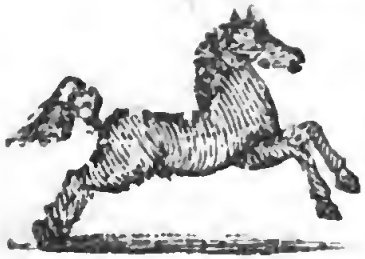


VITTORIO EM. III

FONDO PIZZOFAL

NAZIONALE
B. Prov.
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III
I.
55
NAPOLI

BIBLIOTECA



Armadio X

V

Palchetto 9

Num.° d' ordine 90

6175

B Rio
II
55

1
12

Digitized by Google

GÉNIE
DU
CHRISTIANISME.

Se trouve à LYON,

Chez BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette.

Et à PARIS,

Chez H. NICOLLE et Comp.e, à la Librairie stéréotype, rue des Petits-Augustins, n.° 15.

611590

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE,

PAR FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.
MONTESQUIEU, *Esp. des Lois*, liv. 24, c. 3.

SIXIÈME ÉDITION.

TOME III.

A LYON,
De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette.

M. D. CCC. IX.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

GÉNIE
DU
CHRISTIANISME.

SECONDE PARTIE.

Poétique du Christianisme.

LIVRE PREMIER.

Vue générale des Épopées chrétiennes.

CHAPITRE PREMIER.

Que la Poétique du Christianisme se divise en trois branches ; poésie, beaux-arts, littérature : *que les six livres de cette seconde partie traitent spécialement de la poésie.*

Le bonheur des élus chanté par l'Homère chrétien, nous mène naturellement à

parler des effets du christianisme dans la poésie. En traitant du génie de cette religion, comment pourrions-nous oublier son influence sur les lettres et sur les arts ? influence qui a pour ainsi dire changé l'esprit humain, et créé dans l'Europe moderne, des peuples tout différens des peuples antiques.

Les lecteurs aimeront peut-être à s'égarer sur Oreb et Sinaï, sur les sommets de l'Ida et du Taigète, parmi les fils de Jacob et de Priam, au milieu des dieux et des bergers. Une voix poétique s'élève des ruines qui couvrent la Grèce et l'Idumée, et crie de loin au voyageur : « Il n'est que deux belles sortes de noms et de souvenirs dans l'histoire, ceux des Israélites et des Pélasges. »

Les douze livres que nous avons consacrés à ces recherches littéraires, composent, comme nous l'avons dit, la seconde et troisième partie de notre

ouvrage, et séparent les six livres du *dogme* des six livres du *culte*.

Nous jetterons d'abord un coup d'œil sur les poëmes où la religion chrétienne tient la place de la mythologie, parce que l'Épopée est la première des compositions poétiques. Aristote, il est vrai, a prétendu que le poëme épique est tout entier dans la tragédie; mais ne pourrait-on pas croire, au contraire, que c'est le drame qui est tout entier dans l'Épopée? Les adieux d'Hector et d'Andromaque, Priam dans la tente d'Achille, Didon à Carthage, Énée chez Évandre ou renvoyant le corps du jeune Pallas, Tancrède et Herminie, Adam et Eve, sont de véritables tragédies, où il ne manque que la division des scènes, et le nom des interlocuteurs. D'ailleurs, la tragédie même n'est-elle pas née de l'*Iliade*, comme la comédie est sortie du *Margitès*? Mais si Calliope emprunte les ornemens de Melpomène,

la première a des charmes que la seconde ne peut imiter : le *merveilleux*, les *descriptions*, les *épisodes* ne sont point du ressort dramatique. Toute espèce de tons, même le ton comique, toute harmonie poétique, depuis la lyre jusqu'à la trompette, peuvent se faire entendre dans l'Épopée. L'Épopée a donc des parties qui manquent au drame ; il demande donc un talent plus universel ; il est donc une œuvre plus complète que la tragédie. En effet, on peut avancer, avec quelque vraisemblance, qu'il est moins difficile de faire les cinq actes d'un Œdipe-roi, que de créer les vingt-quatre livres d'une Iliade : autre est de produire un ouvrage de quelques mois de travail ; autre d'élever un monument qui demande les labeurs de toute une vie. Sophocle et Euripide étaient, sans doute, de beaux génies ; mais ont-ils obtenu dans les siècles cette admiration, cette hauteur

de renommée, dont jouissent si justement Homère et Virgile ? Enfin, si le drame est la première des compositions, et que l'Épopée ne soit que la seconde, comment se fait-il que depuis les Grecs jusqu'à nous on ne compte que cinq ou six poëmes épiques, tandis qu'il n'y a pas de nations qui ne se vantent de posséder plusieurs bonnes tragédies ?

CHAPITRE II.

Vue générale des Poëmes où le merveilleux du Christianisme remplace la mythologie. L'Enfer du Dante, *la Jérusalem délivrée.*

POSONS d'abord quelques principes.

Dans toute Épopée, les hommes et leurs passions sont faits pour occuper la première et la plus grande place.

Ainsi tout poëme où une religion est employée comme *sujet* et non comme

accessoire, où le *merveilleux* est le *fond* et non l'*accident* du tableau, pèche essentiellement par la base.

Si Homère et Virgile avaient établi leurs scènes dans l'Olympe, il est douteux, malgré leur génie, qu'ils eussent pu soutenir jusqu'au bout l'intérêt dramatique. D'après cette remarque, il ne faut plus attribuer au christianisme la langueur qui règne dans les poëmes dont les principaux personnages sont des êtres surnaturels : cette langueur tient au vice même de la composition. Nous verrons, à l'appui de cette vérité, que plus le poëte, dans l'Epopée, garde un juste milieu entre les choses divines et les choses humaines, plus il devient *divertissant*, pour parler comme Despréaux. *Divertir*, afin d'*enseigner*, est la première qualité requise en poésie.

Sans rechercher quelques poëmes écrits dans un latin barbare, le premier ouvrage qui s'offre à nous, est la

divina comedia du Dante. Les beautés de cette production bizarre découlent presque entièrement du christianisme ; ses défauts tiennent au siècle et au mauvais goût de l'auteur. Dans le pathétique et dans le terrible, le Dante a peut-être égalé les plus grands poëtes. Nous reviendrons sur les détails.

Il n'y avait dans les temps modernes que deux beaux sujets de poëme épique, les *Croisades*, et la *découverte du Nouveau-Monde* : Malfilâtre se proposait de chanter la dernière ; les Muses regrettent encore que ce jeune poëte ait été surpris par la mort, avant d'avoir exécuté son dessein. Toutefois ce sujet a, pour un Français, le défaut d'être étranger. Or, c'est un autre principe de toute vérité, qu'il faut travailler sur un fonds antique, ou, si l'on choisit une histoire moderne, qu'il faut chanter sa nation.

Les Croisades rappellent la *Jérusalem délivrée* : ce poëme est un modèle parfait

de composition. C'est là qu'on peut apprendre à mêler les sujets sans les confondre : l'art avec lequel le Tasse vous transporte d'une bataille à une scène d'amour, d'une scène d'amour à un conseil, d'une procession à un palais magique, d'un palais magique à un camp, d'un assaut à la grotte d'un solitaire, du tumulte d'une cité assiégée à la cabane d'un pasteur, cet art, disons-nous, est admirable. Le dessin des caractères n'est pas moins savant : la férocité d'Argant est opposée à la générosité de Tancrède, la grandeur de Soliman à l'éclat de Renaud, la sagesse de Godefroy à la ruse d'Aladin; il n'y a pas jusqu'à l'hermite Pierre (comme l'a remarqué Voltaire) qui ne fasse un beau contraste avec l'enchanteur Ismen. Quant aux femmes, la coquetterie est peinte dans Armide, la sensibilité dans Herminie, l'indifférence dans Clorinde. Le Tasse eût parcouru

le cercle entier des caractères de femmes, s'il eût représenté *la mère*. Il faut peut-être chercher la source de cette omission dans la nature de son talent qui avait plus d'enchantement que de vérité, et plus d'éclat que de tendresse.

Homère semble avoir été particulièrement doué de génie, Virgile de sentiment, le Tasse d'imagination. On ne balancerait pas sur la place que le poëte italien doit occuper, s'il faisait quelquefois rêver sa muse en imitant les soupirs du Cygne de Mantoue. Mais le Tasse est presque toujours faux quand il fait parler le cœur ; et comme les traits de l'ame sont les véritables beautés, il demeure nécessairement au-dessous de Virgile.

Au reste, si la Jérusalem a une fleur de poésie exquise, si l'on y respire l'âge tendre, l'amour et les déplaisirs du grand homme infortuné, qui composa ce chef-d'œuvre dans sa jeunesse, on y

sent aussi les défauts d'un âge qui n'était pas assez mûr pour la haute entreprise d'une Epopée. L'octave du Tasse n'est presque jamais pleine, et son vers trop vîte fait, ne peut être comparé au vers de Virgile, cent fois retrempé au feu des Muses. Il faut encore remarquer que les idées du Tasse ne sont pas d'une aussi belle *famille* que celles du poëte latin. Les ouvrages des anciens se font reconnaître, nous dirions presque à leur *sang*. C'est moins chez eux, ainsi que parmi nous, quelques pensées éclatantes, au milieu de beaucoup de choses communes, qu'une belle troupe de pensées qui se conviennent et qui ont toutes comme un air de parenté: c'est le groupe des enfans de Niobé, nus, simples, pudiques, rougissans, se tenant par la main avec un doux sourire, et portant pour seul ornement, dans leurs cheveux, une couronne de fleurs.

D'après la Jérusalem, on sera du moins obligé de convenir qu'on peut faire quelque chose d'excellent sur un sujet chrétien. Et que serait-ce donc, si le Tasse eût osé employer les grandes machines du christianisme ? Mais on voit qu'il a manqué de hardiesse. Cette timidité l'a forcé d'user des petits ressorts de la magie, tandis qu'il pouvait tirer un parti immense du tombeau de Jesus-Christ qu'il nomme à peine, et d'une terre consacrée par tant de prodiges. La même timidité l'a fait échouer dans son *Ciel*. Son *Enfer* a plusieurs traits de mauvais goût. Ajoutons qu'il ne s'est pas assez servi du Mahométisme, dont les rites sont d'autant plus curieux qu'ils sont peu connus. Enfin, il aurait pu jeter un regard sur l'ancienne Asie, sur cette Egypte si fameuse, sur cette grande Babylone, sur cette superbe Tyr, sur les temps de Salomon et d'Isaïe. On s'étonne que la Muse ait oublié la harpe

humbles vœux qui viennent se mêler à l'encens qui fume devant le Saint des saints ; ces larmes pénitentes qui réjouissent les esprits célestes, ces larmes qui sont offertes à l'Eternel, par le Rédempteur du genre humain, ces larmes qui touchent Dieu lui-même, (tant a de puissance la première prière de l'homme repentant et malheureux !) toutes ces beautés réunies ont en soi quelque chose de si moral, de si solennel, de si attendrissant, qu'elles ne sont peut-être point effacées par les *Prières* du chantre d'Ilion.

Le Très-Haut se laisse fléchir, et accorde le salut final de l'homme. Milton s'est emparé, avec beaucoup d'art, de ce premier mystère des Ecritures ; il a mêlé par-tout l'histoire d'un Dieu, qui, dès le commencement des siècles, se dévoue à la mort pour racheter l'homme de la mort. La chute d'Adam devient plus puissante et plus tragique, quand on la voit envelopper dans

ses consequences, jusqu'au Fils de l'Eternel.

Nonobstant ces beautés, qui appartiennent au fond du *Paradis perdu*, il y a une foule de beautés de détail, dont il serait trop long de rendre compte. Milton a sur-tout le mérite de l'expression. On connait *les ténèbres visibles*, *le silence ravi*, etc. Ces hardiesses, lorsqu'elles sont bien sauvées, comme les dissonances en musique, font un effet très-brillant; elles ont un faux air de génie: mais il faut prendre garde d'en abuser; quand on les recherche, elles ne deviennent plus qu'un jeu de mots puéril, pernicieux à la langue et au goût.

Nous observerons encore que le chantre d'Eden, à l'exemple du chantre de l'Ausonie, est devenu original en s'appropriant des richesses étrangères: l'écrivain original n'est pas celui qui n'imite personne, mais celui que personne ne peut imiter.

Cet art de s'emparer des beautés d'un autre temps pour les accommoder aux mœurs du siècle où l'on vit, a sur-tout été connu du poëte de Mantoue. Voyez, par exemple, comme il a transporté à la mère d'Euryale, les plaintes d'Andromaque sur la mort d'Hector. Homère, dans ce morceau, a quelque chose de plus naïf que Virgile, auquel il a fourni d'ailleurs tous les traits frappans, tels que l'ouvrage échappant aux mains d'Andromaque, l'évanouissement, etc. (et il en a quelques autres qui ne sont point dans l'Enéide; comme le pressentiment du malheur, et cette tête qu'Andromaque échevelée, avance à travers les créneaux.) Mais aussi l'épisode d'Euryale est plus pathétique et plus tendre. Cette mère qui, seule de toutes les Troyennes, a voulu suivre les destinées d'un fils; ces habits devenus inutiles, dont elle occupait son amour maternel, son exil, sa vieillesse et sa

solitude, au moment même où l'on promenait la tête du jeune homme sous les remparts du camp ; ce *fœmineo ululatu*, sont des choses qui n'appartiennent qu'à l'ame de Virgile. Les plaintes d'Andromaque, plus étendues, perdent de leur force ; celles de la mère d'Euryale, plus resserrées, tombent, avec tout leur poids, sur le cœur. Cela prouve qu'une grande différence existait déjà entre les temps de Virgile et ceux d'Homère, et qu'au siècle du premier, tous les arts, même celui d'aimer, avaient acquis plus de perfection.

CHAPITRE IV.

De quelques Poëmes français et étrangers.

QUAND le christianisme n'aurait donné à la poésie que le *Paradis perdu*; quand son génie n'aurait inspiré ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Polieucte*, ni *Esther*, ni *Athalie*, ni *Zaïre*, ni *Alzire*, on pourrait encore soutenir qu'il est favorable aux Muses. Nous placerons dans ce chapitre, entre le *Paradis perdu* et la *Henriade*, quelques poëmes français et étrangers, dont nous n'avons qu'un mot à dire.

Les morceaux remarquables répandus dans le *saint Louis* du père Lemoine, ont été si souvent cités, que nous ne les répéterons point ici. Ce poëme informe a pourtant quelques beautés qu'on chercherait en vain dans la

Jérusalem. Il y règne une sombre imagination très-propre à la peinture de cette Egypte pleine de souvenirs et de tombeaux, et qui vit passer tour à tour les Pharaons, les Ptolomée, les solitaires de la Thébaïde, et les Soudans des Barbares.

La *Pucelle* de Chapelain, le *Moïse sauvé* de Saint-Amand, et le *David* de Coras, ne sont plus connus que par les vers de Boileau. On peut cependant tirer quelque fruit de la lecture de ces ouvrages : le *David* sur-tout mérite d'être parcouru.

Le Prophète Samuel raconte à David l'histoire des rois d'Israël.

Jamais, dit le grand saint, la fière tyrannie
Devant le Roi des rois ne demeure impunie :
Et de nos derniers chefs le juste châtiment
En fournit à toute heure un triste monument,
. . . . . .
Contemple donc Héli, le chef du tabernacle,
Que Dieu fit de son peuple et le juge et l'oracle;
Son zèle à sa patrie eût pu servir d'appui,

S'il n'eût produit deux fils trop peu dignes de lui.

. . . . . .

Mais Dieu fait sur ces fils, dans le vice obstinés,
Tonner l'arrêt des coups qui leur sont destinés;
Et par un saint hérault, dont la voix les menace,
Leur annonce leur perte et celle de leur race.
O ciel ! quand tu lanças ce terrible décret,
Quel ne fut point d'Héli le deuil et le regret!
Mes yeux furent témoins de toutes ses alarmes,
Et mon front, bien souvent, fut mouillé de ses
larmes.

Ces vers sont remarquables, parce qu'ils sont assez beaux comme *vers*. Le mouvement qui les termine pourrait être avoué d'un grand poëte.

L'épisode de Ruth, raconté dans la grotte sépulcrale où sont ensevelis les anciens patriarches, a de la simplicité :

On ne sait qui des deux, ou l'épouse, ou l'époux,
Eut l'ame la plus pure et le sort le plus doux, etc.

. . . . . .

Enfin Coras réussit quelquefois dans le vers *descriptif*. Cette image du soleil à son midi est pittoresque :

Cependant le soleil, couronné de splendeur,
Amoindrissant sa forme, augmentait son ardeur.

Saint-Amand, presque vanté par Boileau, qui lui accorde du génie, est néanmoins inférieur à Coras. La composition du *Moïse sauvé* est languissante, le vers lâche et prosaïque, le style plein d'antithèses et de mauvais goût. Cependant on y remarque quelques morceaux d'un sentiment vrai, et c'est sans doute ce qui avait adouci l'humeur du chantre de l'art poétique.

Il serait inutile de nous arrêter à l'*Araucana*, avec ses trois parties et ses trente-cinq chants originaux, sans oublier les chants supplémentaires de *dom Diégo de Santistevan Ojozio*. Il n'y a point de *merveilleux chrétien* dans cet ouvrage; c'est une narration historique de quelques faits arrivés dans les montagnes du Chili. La chose la plus intéressante du poëme, est d'y voir

figurer Ercylla lui-même, qui se bat et qui écrit. L'*Araucana* est mesuré en octaves, comme l'*Orlando* et la *Jérusalem*. La littérature italienne donnait alors le ton aux diverses littératures de l'Europe. Ercylla chez les Espagnols, et Spenser chez les Anglais, ont fait des stances et imité l'Arioste, jusque dans son exposition. Ercylla dit :

No las damas, amor, no gentilesas
De cavalleros canto enamorados,
Ni las muestras, regalos y ternezas
De amorosos afectos y cuydados :
Mas el valor, los hechos, las proezas
De aquelos Espagnoles esforçados,
Que a la cerviz de Arauco no domada
Pusieron duro yugo por la espada.

C'était encore un bien riche sujet d'Epopée que celui de la *Lusiade*. On a de la peine à concevoir comment un homme du génie de Camoëns, n'en a pas su tirer un plus grand parti. Mais enfin, il faut se rappeler que ce poëte fut le premier poëte épique moderne,

qu'il vivait dans un siècle barbare, qu'il y a des choses touchantes (1), et quelquefois sublimes dans ses vers, et qu'après tout il fut le plus infortuné des mortels. C'est un sophisme digne de la dureté de notre siècle, d'avoir avancé que les bons ouvrages se font dans le malheur : il n'est pas vrai qu'on puisse bien écrire quand on souffre. Les hommes qui se consacrent au culte des Muses, se laissent plus vîte submerger à la douleur que les esprits vulgaires; un génie puissant use bientôt le corps qui le renferme : les grandes ames, comme les grands fleuves, sont sujettes à dévaster leurs rivages.

Le mélange que Camoëns a fait de la fable et du christianisme nous

---

(1) Néanmoins nous différons encore ici des critiques ; l'épisode d'Inès nous semble pur, touchant, mais bien loin d'avoir les développemens dont il était susceptible.

dispense de parler du *merveilleux* de son poëme.

Klopstock est tombé dans le défaut d'avoir pris le *merveilleux* du christianisme pour *sujet* de son poëme. Son premier personnage est un Dieu ; cela seul suffirait pour détruire l'intérêt tragique. Toutefois il y a de beaux traits dans le *Messie*. Les deux amans ressuscités par le Christ, offrent un épisode charmant que n'auraient pu fournir les fables mythologiques. Nous ne nous rappelons point de personnages arrachés au tombeau, chez les anciens, si ce n'est Alceste, Hippolyte et Hérès de Pamphilie. (1)

L'abondance et la grandeur caractérisent le merveilleux du *Messie*. Ces globes habités par des êtres différens de

---

(1) Dans le dixième livre de la République de Platon. *Voyez* la note A à la fin du volume.

l'homme, cette profusion d'anges, d'esprits de ténèbres, d'ames à naître, ou d'ames qui ont déjà passé sur la terre, jettent l'esprit dans l'immensité. Le caractère d'Abbadona, l'ange repentant, est une conception heureuse. Klopstock a aussi créé une sorte de séraphins mystiques inconnus avant lui.

Gessner nous a laissé dans *la Mort d'Abel* un ouvrage plein d'une tendre majesté. Malheureusement il est gâté par cette teinte doucereuse de l'idylle, que les Allemands répandent presque toujours sur les sujets tirés de l'Ecriture : ils pèchent contre une des plus grandes lois de l'Epopée, *la vraisemblance des mœurs*, et transforment en innocens bergers d'Arcadie, les rois pasteurs de l'Orient.

Quant à l'auteur du poëme de *Noé*, il a succombé sous la richesse de son sujet. Pour une imagination vigoureuse, c'était pourtant une belle carrière à parcourir, qu'un monde anti-diluvien. On n'était

L'ouverture du poëme se fait aux enfers, et pourtant ce début n'a rien qui choque la règle de simplicité prescrite par Aristote. Pour un édifice si étonnant, il fallait un portique extraordinaire, afin d'introduire le lecteur dans ce monde inconnu, dont il ne devait plus sortir.

Milton est le premier poëte qui ait conclu l'Epopée par le malheur du principal personnage, contre la règle généralement adoptée. Qu'on nous permette de penser qu'il y a quelque chose de plus intéressant, de plus grave, de plus semblable à la condition humaine, dans un poëme qui aboutit à l'infortune, que dans celui qui se termine au bonheur. On pourrait même soutenir que la catastrophe de l'Iliade est tragique. Car si le fils de Pelée atteint le but de ses désirs, toutefois la conclusion du poëme laisse un sentiment profond de tristesse (1) : on

(1) Ce sentiment vient peut-être de

vient de voir les funérailles de Patrocle, Priam, rachetant le corps d'Hector, la douleur d'Hécube et d'Andromaque, et et l'on apperçoit dans le lointain la mort d'Achille et la chute de Troie.

Le berceau de Rome, chanté par Virgile, est un grand sujet, sans doute;

---

l'intérêt qu'on prend en Hector. Hector est autant le héros du poëme qu'Achille, c'est le grand défaut de l'Iliade. Il est certain que l'amour du lecteur se porte sur les Troyens, contre l'intention du poëte, parce que les scènes dramatiques se passent toutes dans les murs d'Ilion. Ce vieux monarque, dont le seul crime est d'aimer trop un fils coupable; ce généreux Hector, qui connaît la faute de son frère, et qui cependant défend son frère; cette Andromaque, cet Astyanax, cette Hécube, attendrissent le cœur, tandis que le camp des Grecs n'offre qu'avarice, perfidie et férocité. Peut-être aussi le souvenir de l'Enéide agit-il secrétement sur le lecteur moderne; et l'on se range, sans le vouloir, du côté des héros chantés par Virgile.

mais que dire du sujet d'un poëme qui peint une catastrophe dont nous sommes nous-mêmes les victimes, qui ne nous montre pas le fondateur de telle ou telle société, mais le père du genre humain ? Milton ne vous entretient ni de batailles, ni de jeux funèbres, ni de camps, ni de villes assiégées ; il retrace la première pensée de Dieu, manifestée dans la création du monde, et les premières pensées de l'homme au sortir des mains du Créateur.

Rien de plus auguste et de plus intéressant que cette étude des premiers mouvemens du cœur de l'homme. Adam s'éveille à la vie ; ses yeux s'ouvrent ; il ne sait d'où il sort. Il regarde le firmament ; par un mouvement de désir, il veut s'élancer vers cette voûte, et il se trouve debout, la tête levée vers le ciel. Il touche ses membres ; il court, il s'arrête ; il veut parler et il parle. Il nomme naturellement ce qu'il voit, il

s'écrie : « *O toi, Soleil, et vous, arbres, forêts, collines, vallées, animaux divers !* » et les noms qu'il donne, sont les vrais noms des êtres. Et pourquoi Adam s'adresse-t-il au soleil, aux arbres ? *Soleil, arbres*, dit-il, *savez-vous le nom de celui qui m'a créé ?* Ainsi le premier sentiment que l'homme éprouve, est le sentiment de l'existence d'un Etre suprême ; le premier besoin qu'il manifeste, est le besoin de Dieu ! Que Milton est sublime dans ce passage ! mais se fût-il élevé à ces pensées, s'il n'eût connu la religion de J. C. ?

Dieu se manifeste à Adam, la créature et le Créateur s'entretiennent ensemble ; *ils parlent de la solitude.* Nous supprimons les réflexions. La solitude ne *vaut rien à l'homme.* Adam s'endort ; Dieu tire du sein même de notre premier père une nouvelle créature, et la lui présente à son réveil : « la grace est dans sa démarche, le ciel

dans ses yeux, et la dignité et l'amour dans tous ses mouvemens. Elle s'appelle la *femme ;* elle est née de l'homme. L'homme quittera pour elle son père et sa mère. » Malheur à celui qui ne sentira pas là-dedans la divinité !

Le poëte continue à développer ces grandes vues de la nature humaine, cette sublime raison du christianisme. Le caractère de la femme est admirablement tracé dans la fatale chute. Eve tombe par amour-propre ; elle se vante d'être assez forte pour s'exposer seule ; elle ne veut pas qu'Adam l'accompagne dans le lieu où elle cultive des fleurs : cette belle créature, qui se croit invincible, en raison même de sa faiblesse, ne sait pas qu'un seul mot peut la subjuguer. L'Ecriture nous peint toujours la femme esclave de sa vanité. Quand Isaïe menace les filles de Jérusalem : « Vous perdrez, leur dit-il, vos boucles d'oreilles, vos bagues, vos bracelets, vos voiles. » On

a remarqué, de nos jours, un exemple frappant de ce caractère. Telles femmes, pendant la révolution, ont donné des preuves multipliées d'héroïsme, et leur vertu est venue depuis échouer contre un bal, une parure, une fête. Ainsi s'explique une de ces mystérieuses vérités cachées dans les Ecritures : en condamnant la femme à enfanter avec douleur, Dieu lui a donné une très-grande force contre la peine ; mais en même temps, et en punition de sa faute, il l'a laissée faible contre le plaisir. Aussi Milton appelle-t-il la femme, *fair defect of nature ;* « beau défaut de la nature. »

La manière dont le poëte Anglais a conduit la chute de nos premiers pères, mérite d'être examinée. Un esprit ordinaire n'aurait pas manqué de renverser le monde, au moment où Eve porte à sa bouche le fruit fatal ; Milton s'est contenté de faire pousser un soupir à la terre, qui vient d'enfanter la mort ;

on est beaucoup plus surpris, parce que cela est beaucoup moins surprenant. Quelles calamités cette tranquillité présente de la nature, ne fait-elle point entrevoir dans l'avenir ! Tertullien, cherchant pourquoi l'univers n'est point dérangé par les crimes des hommes, en apporte une raison sublime : cette raison, c'est la PATIENCE de Dieu.

Lorsque la mère du genre humain présente le fruit de science à son époux, notre premier père ne se roule point dans la poudre, ne s'arrache point les cheveux, ne jette point de cris. Un tremblement le saisit, il reste muet, la bouche entr'ouverte, et les yeux attachés sur son épouse. Il apperçoit l'énormité du crime : d'un côté, s'il désobéit, il devient sujet à la mort ; de l'autre, s'il reste fidèle, il garde son immortalité, mais il perd sa compagne désormais condamnée au tombeau. Il peut refuser le fruit, mais peut-il vivre sans Eve ?

Le combat n'est pas long : tout un monde est sacrifié à l'amour. Au lieu d'accabler son épouse de reproches, Adam la console, et prend de sa main la pomme fatale. A cette consommation du crime, rien ne s'altère encore dans la nature : les passions seulement font gronder leurs premiers orages dans le cœur du couple malheureux.

Adam et Eve s'endorment, mais ils n'ont plus cette innocence qui rend les songes légers. Bientôt ils sortent de ce sommeil agité, comme on sortirait d'une pénible insomnie (*as from unrest.*) C'est alors que leur péché se présente à eux. « *Qu'avons-nous fait, s'écrie Adam ? Pourquoi es-tu nue ? Couvrons-nous, de peur qu'on ne nous voie dans cet état.* » Le vêtement ne cache point une nudité dont on s'est apperçu.

Cependant la faute est connue au ciel, une sainte tristesse saisit les anges ; mais *that sadness mixt with pity, did*

not alter their bliss; «cette tristesse mêlée *à la pitié*, n'altéra point leur bonheur.» Mot chrétien et d'une tendresse sublime. Dieu envoie son Fils pour juger les coupables; le juge descend; il appelle Adam: « Où es-tu? lui dit-il.» Adam se cache. « — Seigneur, je n'ose me montrer à vous, parce que je suis nu. — Comment sais-tu que tu es nu? Aurais-tu mangé du fruit de science?» — Quel dialogue! cela n'est point d'invention humaine. Adam confesse son crime; Dieu prononce la sentence: « Homme! tu mangeras ton pain à la sueur de ton front; tu déchireras péniblement le sein de la terre; sorti de la poudre, tu retourneras en poudre. — Femme, tu enfanteras avec douleur.» Voilà l'histoire du genre humain en quelques mots. Nous ne savons pas si le lecteur est frappé comme nous; mais nous trouvons dans cette scène de la Genèse, quelque chose de si extraordinaire et de

si grand, qu'elle se dérobe à toutes les explications du critique ; l'admiration manque de termes, et l'art rentre dans le néant.

Le Fils de Dieu remonte au ciel, après avoir laissé des vêtemens aux coupables. Alors commence ce fameux drame entre Adam et Eve, dans lequel on prétend que Milton a consacré un événement de sa vie, un raccommodement entre lui et sa première femme. Nous sommes persuadés que les grands écrivains ont mis leur histoire dans leurs ouvrages. On ne peint bien que son propre cœur, en l'attribuant à un autre, et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs.

Adam s'est retiré seul pendant la nuit, sous un ombrage : la nature de l'air est changée ; des vapeurs froides, des nuages épais obscurcissent les cieux ; la foudre a embrasé des arbres, les animaux fuient à la vue de l'homme ; le

loup commence à poursuivre l'agneau, le vautour à déchirer la colombe. Adam tombe dans le désespoir ; il désire de rentrer dans le sein de la terre. Mais un doute le saisit : s'il avait en lui quelque chose d'immortel ? si ce souffle de vie qu'il a reçu de Dieu ne pouvait périr ? si la mort ne lui était d'aucune ressource, s'il était condamné à être éternellement malheureux ? La philosophie ne peut demander un genre de beautés plus élevées et plus graves. Non-seulement les poëtes antiques n'ont jamais fondé un désespoir sur de pareilles bases ; mais les moralistes eux-mêmes n'ont rien d'aussi grand.

Eve a entendu les gémissemens de son époux : elle s'avance vers lui ; Adam la repousse ; Eve se jette à ses pieds, les baigne de larmes. Adam est touché, il relève la mère des hommes. Eve lui propose de vivre dans la continence, ou de se donner la mort pour sauver

n'était pas même obligé de créer toutes les merveilles : en fouillant le Critias, les chronologies d'Eusèbe, quelques traités de Lucien et de Plutarque, on eût trouvé une ample moisson. Scaliger cite un fragment de Polyhistor, touchant certaines tables écrites avant le déluge, et conservées à *Sippary*, la même vraisemblablement que la *Sipphara* de Ptolémée (1). Les muses parlent et entendent toutes les langues ; que de choses ne pouvaient-elles pas lire sur ces tables !

---

(1) A moins qu'on ne fasse venir *Sippary* du mot hébreu *Sepher*, qui signifie bibliothèque. Josephe, liv. I, c. II, *de Antiq. Jud.*, parle de deux colonnes, l'une de brique et l'autre de pierre, sur lesquelles les enfans de Seth avaient gravé les sciences humaines, afin qu'elles ne périssent point au déluge qui avait été prédit par Adam. Ces deux colonnes subsistèrent long-temps après Noé.

CHAPITRE V.

La Henriade.

Si un plan sage, une narration vive et pressée, de beaux vers, une diction élégante, un goût pur, un style correct et limpide, sont les seules qualités nécessaires à l'Epopée, la Henriade est un poëme achevé; mais cela ne suffit pas: il faut encore une action héroïque et surnaturelle. Et comment Voltaire eût-il fait un usage heureux du *merveilleux* du christianisme, lui dont les efforts tendaient sans cesse à détruire ce merveilleux? Telle est néanmoins la puissance des idées religieuses, que l'auteur de la Henriade doit au culte même qu'il a persécuté, les morceaux les plus frappans de son poëme épique, comme il lui doit les plus belles scènes de ses tragédies.

Une philosophie modérée, une morale froide et sérieuse conviennent à la Muse de l'histoire ; mais cet esprit de sévérité, transporté à l'Epopée, est peut-être un contre-sens. Ainsi, lorsque Voltaire s'écrie, dans l'invocation de son poëme :

Descends du haut des cieux, auguste *Vérité*,

il est tombé, ce nous semble, dans une méprise. La poésie épique

Se soutient par la fable, et vit de fiction.

Le Tasse, qui traitait un sujet chrétien, a fait ces vers charmans, d'après Platon et Lucrèce : (1)

Sai, che la torre in mondo, ove piu versi
Di sue dolcezze il lusinghier Parnasso, etc.

---

(1) « Comme le médecin qui, pour sauver le malade, mêle à des breuvages flatteurs les remèdes propres à le guérir, et jette au

Là il n'y a point de poésie où il n'y a point de menterie, dit Plutarque. (1)

Est-ce que cette France à demi barbare n'était plus assez converte de forêts, pour qu'on n'y rencontrât pas quelques-uns de ces châteaux du vieux temps, avec des machicoulis, des souterrains, des tours verdies par le lierre, et pleines d'histoires merveilleuses? Ne pouvait-on trouver quelque temple gothique dans une vallée, au milieu des bois? Les

---

contraire des drogues amères dans les alimens qui lui sont nuisibles, etc. » Platon, *de leg.* lib. 1. *Ac veluti pueris absinthia tetra medentes*, etc. Lucret. lib. 5.

(1) Si l'on disait que le Tasse a aussi invoqué la Vérité, nous répondrions qu'il ne l'a pas fait comme Voltaire. La Vérité du Tasse est une *muse*, un ange, je ne sais quoi jeté dans le vague, quelque chose qui n'a pas de nom, *un être chrétien*, et non pas la *Vérité directement personnifiée*, comme celle de la Henriade.

montagnes de la Navarre n'avaient-elles point encore quelque druïde, qui, sous le chêne, au bord du torrent, au murmure de la tempête, chantait les souvenirs des Gaules, et pleurait sur la tombe des héros ? Je m'assure qu'il y avait quelque chevalier du règne de François Ier, qui regrettait, dans son manoir, les tournois de la vieille Cour, et ces temps où la France s'en allait en guerre contre les Mécréans et les Infidèles. Que de choses à tirer de cette révolution des Bataves, voisine, et pour ainsi dire sœur de la Ligue ! Les Hollandais s'établissaient aux Indes, et Philippe recueillait les premiers trésors du Pérou ; Coligny même avait envoyé une colonie dans la Caroline ; le chevalier de Gourgues offrait à l'auteur de la Henriade, l'épisode le plus touchant : une Epopée doit renfermer l'univers.

L'Europe, par le plus heureux des contrastes, présentait au poëte le peuple

pasteur en Suisse, le peuple commerçant en Angleterre, et le peuple des arts en Italie : la France se trouvait à son tour à l'époque la plus favorable pour la poésie épique ; époque qu'il faut toujours choisir, comme Voltaire l'avait fait, à la fin d'un âge, et à la naissance d'un autre âge, entre les anciennes mœurs et les mœurs nouvelles. La barbarie expirait; l'aurore du siècle de Louis commençait à poindre; Malherbe était venu, et ce héros, à-la-fois barde et chevalier, pouvait conduire les Français au combat, en chantant des hymnes à la victoire.

On convient que les *caractères* dans la Henriade ne sont que des *portraits*, et l'on a peut-être trop vanté cet art de peindre, dont Rome en décadence a donné les premiers modèles. Le *portrait* n'est point épique ; il ne fournit que des beautés sans action et sans mouvement.

Quelques personnes doutent aussi que la *vraisemblance des mœurs* soit poussée assez loin dans la Henriade. Les héros de ce poëme débitent de beaux vers, qui servent à développer les principes philosophiques de Voltaire ; mais représentent-ils bien les guerriers, tels qu'ils étaient au seizième siècle ? Si les discours des ligueurs respirent l'esprit du temps, ne pourrait-on pas se permettre de penser que c'étaient les actions des personnages encore plus que leurs paroles, qui devaient déceler cet esprit ? Du moins, le chantre d'Achille n'a pas mis l'Iliade en harangue.

Quant au *merveilleux*, il est, sauf erreur, à-peu-près nul dans la Henriade. Si l'on ne connaissait le malheureux système qui glaçait le génie poétique de Voltaire, on ne comprendrait pas comment il a préféré des divinités allégoriques au *merveilleux* du christianisme. Il n'a répandu quelque chaleur dans ses

inventions qu'aux endroits mêmes où il cesse d'être philosophe, pour devenir chrétien : aussitôt qu'il a touché à la religion, source de toute poésie, la source a abondamment coulé.

Le serment des Seize dans le souterrain, l'apparition du fantôme de Guise qui vient armer Clément d'un poignard, sont des machines fort épiques, et puisées dans les superstitions mêmes d'un siècle ignorant et malheureux.

Le poëte ne s'est-il pas encore un peu trompé, lorsqu'il a transporté la philosophie dans le ciel ? Son Eternel est sans doute un Dieu fort équitable, qui juge avec impartialité le Bonze et le Derviche, le Juif et le Mahométan; mais était-ce bien cela qu'on attendait de la Muse? ne lui demandait-on pas de la *poésie*, un *Ciel chrétien*, des cantiques, Jéhovah, enfin le *mens divinior*, la religion ?

Voltaire a donc brisé lui-même la corde la plus harmonieuse de sa lyre,

en refusant de chanter cette milice sacrée, cette armée des Martyrs et des Anges, dont ses talens auraient pu tirer un parti admirable. Il eût trouvé parmi nos saintes, des puissances aussi grandes que celles des Déesses antiques, et des noms aussi doux que ceux des Grâces. Quel dommage qu'il n'ait rien voulu dire de ces Bergères transformées, par leurs vertus, en bienfaisantes Divinités; de ces Geneviève qui, du haut du Ciel, protégent, avec une houlette, l'empire de Clovis et de Charlemagne! Il nous semble qu'il y a quelqu'enchantement pour les Muses à voir le peuple le plus spirituel et le plus brave, consacré par la religion, à la Fille de la simplicité et de la paix. De qui la *Gaule* tiendrait-elle ses Troubadours, son esprit naïf et son penchant aux grâces, si ce n'était du chant pastoral, de l'innocence et de la beauté de sa patronne?

Des critiques judicieux ont observé qu'il y a deux hommes dans Voltaire:

l'un plein de goût, de savoir, de raison; l'autre qui pèche par les défauts contraires à ces qualités. On peut douter que l'auteur de la Henriade ait eu autant de génie que Racine ; mais il avait peut-être un esprit plus varié, et une imagination plus flexible. Malheureusement la mesure de ce que nous pouvons, n'est pas toujours la mesure de ce que nous faisons. Si Voltaire eût été animé par la religion, comme l'auteur d'Athalie; s'il eût étudié, comme lui, les Pères et l'antiquité ; s'il n'eût pas voulu embrasser tous les genres et tous les sujets, sa poésie fût devenue plus nerveuse, et sa prose eût acquis une décence et une gravité qui lui manquent trop souvent. Ce grand homme eut le malheur de passer sa vie au milieu d'un cercle de littérateurs médiocres, qui, toujours prêts à l'applaudir, ne pouvaient l'avertir de ses écarts. On aime à se le représenter dans la compagnie des Pascal,

des Arnaud, des Nicole, des Boileau, des Racine; c'est alors qu'il eût été forcé de changer de ton. On aurait été indigné, à Port-Royal, des plaisanteries et des blasphèmes de Ferney; on y détestait les ouvrages faits à la hâte; on y travaillait avec loyauté, et l'on n'eût pas voulu, pour tout au monde, tromper le public, en lui donnant un poëme qui n'eût pas coûté au moins douze bonnes années de labeur. Et ce qu'il y avait de très-merveilleux, c'est qu'au milieu de tant d'occupations, ces excellens hommes trouvaient encore le secret de remplir les plus petits devoirs de leur religion, et de porter dans la société l'urbanité de leur grand siècle.

C'était une telle école qu'il fallait à Voltaire. Il est bien à plaindre d'avoir eu ce double génie qui force à-la-fois à l'admirer et à le haïr. Il édifie et renverse; il donne les exemples et les préceptes les plus contraires; il élève

aux nues le siècle de Louis XIV, et attaque ensuite en détail la réputation des grands hommes de ce siècle : tour à tour il encense et dénigre l'antiquité ; il poursuit, à travers soixante-dix volumes, ce qu'il appelle l'*infâme*, et les morceaux les plus beaux de ses écrits sont inspirés par la *religion*. Tandis que son imagination vous ravit, il fait luire une fausse raison qui détruit le merveilleux, rapetisse l'ame, et borne la vue. Excepté dans quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, il n'apperçoit que le côté ridicule des choses et des temps, et montre, sous un jour hideusement gai, l'homme à l'homme. Il charme et fatigue par sa mobilité ; il vous enchante et vous dégoûte ; on ne sait quelle est la forme qui lui est propre : il serait insensé s'il n'était si sage, et méchant si sa vie n'était remplie de traits de bienfaisance. Au milieu de ces impiétés, on peut remarquer qu'il haïssait les sophistes

sophistes (*). Il aimait naturellement les beaux arts, les lettres et la grandeur, et il n'est pas rare de le surprendre dans une sorte d'admiration pour la cour de Rome. Son amour-propre lui fit jouer toute sa vie un rôle pour lequel il n'était point fait, et auquel il était fort supérieur. Il n'avait rien, en effet, de commun avec MM. Diderot, Raynal et d'Alembert. L'élégance de ses mœurs, ses belles manières, son goût pour la société, et sur-tout son humanité, l'auraient vraisemblablement rendu un des plus grands ennemis du règne révolutionnaire. Il est très-décidé en faveur de l'ordre social, sans s'appercevoir qu'il le sape par les fondemens, en attaquant l'ordre religieux. Ce qu'on peut dire sur lui de plus raisonnable, c'est que son incrédulité l'a empêché d'atteindre à la

(*) *Voyez* la note B à la fin du volume.

hauteur où l'appelait la nature, et que ses ouvrages (excepté ses poésies fugitives) sont demeurés au-dessous de son véritable talent : exemple qui doit à jamais effrayer quiconque suit la carrière des lettres. Voltaire n'a flotté parmi tant d'erreurs, tant d'inégalités de style et de jugement, que parce qu'il a manqué du grand contrepoids de la religion : il a prouvé que des mœurs graves, et une pensée pieuse, sont encore plus nécessaires dans le commerce des Muses qu'un beau génie.

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE SECOND.

Poésie, dans ses rapports avec les hommes.

CARACTÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Caractères naturels.

PASSONS de cette vue générale des Epopées, aux détails des compositions poétiques. Avant d'examiner les caractères *sociaux*, tels que ceux du prêtre et du guerrier, considérons les caractères *naturels*, tels que ceux de l'époux,

du père, de la mère, etc. et partons d'abord d'un principe incontestable.

Le christianisme est une religion pour ainsi dire double : s'il s'occupe de la nature de l'être intellectuel, il s'occupe aussi de notre propre nature : il fait marcher de front les mystères de la Divinité, et les mystères du cœur humain : en dévoilant le véritable Dieu, il dévoile le véritable homme.

Une telle religion doit être plus favorable à la peinture des *caractères*, qu'un culte qui n'entre point dans le secret des passions. La plus belle moitié de la poésie, la moitié dramatique, ne recevait aucun secours du polythéisme ; la morale était séparée de la mythologie (*). Un Dieu montait sur son char, un prêtre offrait un sacrifice ; mais ni le Dieu ni le prêtre n'enseignaient ce que c'est que l'homme, d'où il vient, où

(*) *Voyez* la note C à la fin du volume.

il va, quels sont ses penchans, ses vices, ses vertus, ses fins dans cette vie, ses fins dans l'autre.

Dans le christianisme, au contraire, la religion et la morale sont une seule et même chose. L'écriture nous apprend notre origine, nous instruit de notre nature; les mystères chrétiens nous regardent: c'est nous qu'on voit de toutes parts; c'est pour nous que le Fils de Dieu s'est immolé. Depuis Moïse jusqu'à Jesus-Christ, depuis les Apôtres jusqu'aux derniers Pères de l'église, tout offre le tableau de l'homme intérieur, tout tend à dissiper la nuit qui le couvre: et c'est un des caractères distinctifs du christianisme, d'avoir toujours mêlé l'homme à Dieu, tandis que les fausses religions ont séparé le Créateur de la créature.

Voilà donc un avantage incalculable que les poëtes auraient dû remarquer dans la religion chrétienne, au lieu de

s'obstiner à la décrier. Car si elle est aussi belle que le polythéisme dans le *merveilleux*, ou dans les rapports des *choses surnaturelles*, comme nous essayerons de le montrer dans la suite, elle a de plus une partie dramatique et morale, que le polythéisme n'avait pas.

Appuyons cette vérité sur des exemples; faisons des rapprochemens qui servent à nous attacher à la religion de nos pères, par les charmes du plus divin de tous les arts.

Nous commencerons l'étude des *caractères naturels*, par celui des *époux*, et nous opposerons à l'amour conjugal d'Eve et d'Adam, l'amour conjugal d'Ulysse et de Pénélope. On ne nous accusera pas de choisir exprès des sujets médiocres dans l'antiquité, pour faire briller les sujets chrétiens.

CHAPITRE II.

Suite des Epoux.

Ulysse et Pénélope.

Les princes ayant été tués par Ulysse, Euryclée va réveiller Pénélope, qui refuse long-temps de croire les merveilles que sa nourrice lui raconte. Cependant elle se lève, et *descendant les degrés, elle franchit le seuil de pierre, et va s'asseoir à la lueur du feu, en face d'Ulysse, qui était lui-même assis au pied d'une colonne, les yeux baissés, attendant ce que lui dirait son épouse. Mais elle demeurait muette, et l'étonnement avait saisi son cœur.* (1)

Télémaque accuse sa mère de froideur; Ulysse sourit, et excuse Pénélope. La

(1) Lib. XXIII, v. 88.

princesse doute encore, et pour éprouver son époux, elle ordonne de préparer la couche d'Ulysse, hors de la chambre nuptiale; aussitôt le héros s'écrie: « *Qui donc a déplacé ma couche? ... N'est-elle plus attachée au tronc de l'olivier, autour duquel j'avais moi-même bâti une salle dans ma cour, etc.* »

Ὣς φάτο τῆς δ' . . . . . .
. . . . . .
. . . . . μελέδημα θυμοῦ. (1)

« Il dit, et soudain le cœur et les » genoux de Pénélope lui manquent à- » la-fois; elle reconnaît Ulysse à cette » marque certaine. Bientôt courant à lui » toute en larmes, elle suspend ses bras » au cou de son époux; elle baise sa » tête sacrée; elle s'écrie: « Ne sois

(1) De v. 205 à 210; de 214-17; de 2-42; de 293-96; de 300 à 302; de 342-43.

» point irrité, toi qui fus toujours le plus
» prudent des hommes! . . . . . .
» . . . . . .
» Ne sois point irrité, ne t'indigne
» point, si j'ai hésité à me jeter dans tes
» bras. Mon cœur frémissait de crainte,
» qu'un étranger ne vînt surprendre ma
» foi par des paroles trompeuses. . .
» . . . . . .
» Mais à présent j'ai une preuve mani-
» feste de toi-même, par ce que tu viens
» de dire de notre couche: aucun autre
» homme que toi ne l'a visitée: elle n'est
» connue que de nous deux et d'une seule
» esclave, Actoris, (que mon père me
» donna, lorsque je vins en Ithaque, et
» qui garde les portes de notre chambre
» nuptiale). Tu rends la confiance à ce
» cœur devenu défiant par le chagrin. »

» Elle dit; et Ulysse pressé du besoin
» de verser des larmes, pleure sur cette
» chaste et prudente épouse, en la ser-
» rant contre son cœur. Comme des

» matelots contemplent la terre désirée,
» lorsque Neptune a brisé leur rapide
» vaisseau, jouet des vents et des vagues
» immenses ; un petit nombre flottant
» sur l'antique mer, gagne la terre à la
» nage, et tout couvert d'une écume
» salée, aborde plein de joie sur les
» grèves, en échappant à la mort : ainsi
» Pénélope attache ses regards charmés
» sur Ulysse. Elle ne peut arracher ses
» beaux bras du cou du héros ; et
» l'Aurore aux doigts de rose, aurait
» vu les larmes de ces époux, si Minerve
» n'eût retenu le soleil dans la mer, etc.
» . . . . . .
» . . . . . .

» Cependant Eurynome, un flambeau
» à la main, précédant les pas d'Ulysse
» et de Pénélope, les conduit à la
» chambre nuptiale . . . . . .
. . . . . .
» Les deux époux, après s'être livrés
» aux premiers transports de leur

» tendresse, s'enchantèrent par le récit
» mutuel de leurs peines . . . . .
» . . . . . .
» Ulysse achevait à peine les derniers
» mots de son histoire, qu'un sommeil
» bienfaisant se glissa dans ses membres
» fatigués, et vint suspendre les soucis
» de son ame. » (1)

---

(1) M.me Dacier a trop altéré ce morceau. Elle paraphrase des vers, tels que ceux-ci : Ὣς φάτο. Τῆς δ' αὖτοῦ λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ, etc. *A ces mots la reine tomba presque évanouie ; les genoux et le cœur lui manquent à-la-fois ; elle ne doute plus que ce ne soit son cher Ulysse. Enfin, revenue de sa faiblesse, elle court à lui le visage baigné de pleurs, et l'embrassant avec toutes les marques d'une véritable tendresse*, etc. Elle ajoute des choses dont il n'y a pas un mot dans le texte ; enfin, elle supprime quelquefois les idées d'Homère, et les remplace par ses propres idées, et c'est ainsi qu'elle change ces vers charmans :

Cette reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope, est peut-être une des plus

---

Τὼ δ' ἐπεὶ οὖν φιλότητος ἐπάρτεον ἱμερόεσσης,
Τέρπεσθην μύθοισι πρὸς ἀλλήλους ἐνέποντε.

Elle dit : *Ulysse et Pénélope à qui le plaisir de se retrouver ensemble, après une si longue absence, tenait lieu de sommeil, se racontèrent réciproquement leurs peines.* Mais ces fautes (si ce sont des fautes) ne conduisent qu'à des réflexions qui nous remplissent de plus en plus d'une profonde estime pour ces laborieux hellénistes du siècle des Lefebvre et des Pétau. Madame Dacier a tant de peur de faire injure à Homère, que si le vers implique plusieurs sens, renfermés dans le sens principal, elle retourne, commente, paraphrase, jusqu'à ce qu'elle ait épuisé le mot grec, à-peu-près comme dans un dictionnaire, on donne toutes les acceptions dans lesquelles un mot peut être pris. Les autres défauts de la traduction de cette savante dame, tiennent pareillement à une loyauté d'esprit, à une candeur de mœurs, à une sorte de simplicité particulière à ces belles

belles compositions du génie antique. Pénélope assise en silence, Ulysse immobile au pied d'une colonne, la scène éclairée à la flamme du foyer. Voilà d'abord un tableau tout fait pour un peintre, et où la grandeur égale la simplicité du dessin. Et comment se fera la reconnaissance ? par une circonstance rappelée du lit nuptial ! C'est encore une autre merveille que ce lit fait de la main d'un *roi*, sur le tronc

---

temps de notre littérature. Ainsi, trouvant qu'Ulysse reçoit trop froidement les caresses de Pénélope, elle ajoute, avec une grande naïveté, qu'*il répondait à ces marques d'amour avec toutes les marques de la plus grande tendresse.* Il faut admirer de telles infidélités. S'il fut jamais un siècle propre à fournir des traducteurs d'Homère, c'était sans doute celui-là, où non-seulement l'esprit et le goût, mais encore le cœur étaient *antiques ;* et où les mœurs de l'âge d'or ne s'altéraient point, en passant par l'ame de leurs interprètes.

d'un olivier ; arbre de paix et de sagesse, digne d'être le fondement de cette couche, qu'aucun *autre homme qu'Ulysse n'a visitée.* Les transports qui suivent la reconnaissance des deux époux, cette comparaison si touchante, d'une veuve qui retrouve son époux, à un matelot qui découvre la terre, au moment du naufrage ; le couple conduit au flambeau dans son appartement, les plaisirs de l'amour, suivis des *joies de la douleur* ou de la confidence des peines passées, la double volupté du bonheur présent, et du malheur en souvenir, le sommeil qui vient par degrés fermer les yeux et la bouche d'Ulysse, tandis qu'il raconte ses aventures à Pénélope attentive, ce sont autant de traits du grand maître; on ne les saurait trop admirer.

Il y aurait une étude intéressante à faire ; ce serait de tâcher de découvrir comment un auteur moderne aurait rendu tel morceau des ouvrages d'un auteur

ancien. Dans le tableau précédent, par exemple, on peut soupçonner que la scène, au lieu de se passer en action entre Ulysse et Pénélope, eût été racontée par le poëte. Il n'aurait pas manqué de semer son récit de réflexions philosophiques, de vers frappans, de mots heureux. Au lieu de cette manière brillante et laborieuse, Homère vous présente deux époux, qui se retrouvent après vingt ans d'absence, et qui, sans jeter de grands cris, ont l'air de s'être à peine quittés de la veille. Où est donc la beauté de la peinture ? dans la vérité.

Les modernes sont en général plus savans, plus délicats, plus déliés, souvent même plus intéressans dans leurs compositions, que les anciens ; mais ceux-ci sont plus simples, plus augustes, plus tragiques, plus abondans, et surtout plus vrais que les modernes. Ils ont un goût plus sûr, une imagination plus

noble : ils ne savent travailler que l'ensemble, et négligent les ornemens ; un berger qui se plaint, un vieillard qui raconte, un héros qui combat, voilà pour eux tout un poëme ; et l'on ne sait comment il arrive que ce poëme, où il n'y a rien, est cependant mieux rempli que nos romans chargés d'incidens et de personnages. L'art d'écrire semble avoir suivi l'art de la peinture : la palette du poëte moderne se couvre d'une variété infinie de teintes et de nuances ; le poëte antique compose ses tableaux avec les trois couleurs de Polygnote. Les Latins, placés entre la Grèce et nous, tiennent à-la-fois des deux manières : à la Grèce, par la simplicité des fonds ; à nous, par l'art des détails. C'est peut-être cette heureuse harmonie des deux goûts, qui fait la perfection de Virgile.

Voyons maintenant le tableau des amours de nos premiers pères : Eve et

Adam, par l'aveugle d'Albion, feront un assez beau pendant à Ulysse et Pénélope, par l'aveugle de Smyrne.

CHAPITRE III.

Suite DES EPOUX.

Adam et Eve.

SATAN a pénétré dans le Paradis terrestre. Au milieu des animaux de la création,

He saw
Two of far nobler aspect erect and tall
. . . . . .
. . . . . of her daughters Eve. (1)

« *Il apperçoit* deux êtres d'une forme » plus noble, d'une stature droite et » élevée, comme celle des esprits

(1) Par. Lost. Book IV, v. 288, un vers de passé, Glasc. éd. 1776.

» immortels. Dans tout l'honneur pri-
» mitif de leur naissance, une majestueuse
» nudité les couvre : on les prendrait
» pour les souverains de ce nouvel uni-
» vers, et ils semblent dignes de l'être.
» A travers leurs regards divins, brillent
» les attributs de leur glorieux Créateur :
» la vérité, la sagesse, la sainteté rigide
» et pure ; vertus dont émane l'autorité
» réelle de l'homme. Toutefois ces créa-
» tures célestes diffèrent entre elles, ainsi
» que leurs sexes le déclarent : Il est
» créé pour la contemplation et la valeur ;
» Elle est formée pour la mollesse et les
» grâces ; Lui, pour Dieu seulement ; Elle
» pour Dieu, en Lui. Le front ouvert,
» l'œil sublime du premier, annonce la
» puissance absolue : ses cheveux d'hya-
» cinthe, se partageant sur son front,
» pendent noblement en boucles des
» deux côtés, mais sans flotter au-dessous
» de ses larges épaules. Sa compagne,
» au contraire, laisse descendre, comme

» un voile d'or, ses belles tresses sur
» sa ceinture où elles forment de capri-
» cieux anneaux ; ainsi la vigne courbe
» ses tendres ceps autour d'un fragile
» appui ; symbole de la sujétion où est née
» notre mère ; sujétion à un sceptre bien
» léger ; obéissance accordée par Elle,
» et reçue par Lui, plutôt qu'exigée ;
» empire cédé volontairement, et pour-
» tant à regret, cédé avec un modeste
» orgueil, et je ne sais quels amoureux
» délais, pleins de craintes et de charmes !
» Ni vous non plus, mystérieux ouvrages
» de la nature, vous n'étiez point cachés
» alors ; alors toute honte coupable,
» toute honte criminelle était inconnue.
» Fille du péché, pudeur impudique,
» combien n'avez-vous point troublé les
» jours de l'homme par une vaine appa-
» rence de pureté ! Ah ! vous avez banni
» de notre vie ce qui seul est la véritable
» vie, la simplicité et l'innocence. Ainsi
» marchent nus ces deux grands époux

» dans Eden solitaire. Ils n'évitent ni
» l'œil de Dieu, ni les regards des Anges,
» car ils n'ont point la pensée du mal.
» Ainsi passe, en se tenant par la main,
» le plus superbe couple qui s'unît jamais
» dans les embrassemens de-l'amour ;
» Adam, le meilleur de tous les hommes
» qui furent sa postérité ; Eve, la plus
» belle de toutes les femmes entre celles
» qui naquirent ses filles. »

Nos premiers pères se retirent sous l'ombrage, au bord d'une fontaine. Ils prennent leur repas du soir, au milieu des animaux de la création, qui se jouent autour de leur roi et de leur reine. Satan, caché sous la forme d'une de ces bêtes, contemple les deux époux, et se sent presque attendri par leur beauté, leur innocence, et par la pensée des maux qu'il va faire succéder à tant de bonheur : trait admirable. Cependant Adam et Eve conversent doucement auprès de la fontaine, et Eve parle ainsi à son époux :

That day I often remember, when from sleep
. . . . . her silver mentle threw. (1)

« Je me rappelle souvent ce jour, » où sortant du premier sommeil, je » me trouvai couchée parmi des fleurs, » sous l'ombrage; ne sachant où j'étais, » qui j'étais, quand et comment j'avais » été amenée en ces lieux. Non loin de » là, une onde murmurait dans le creux » d'une roche. Cette onde, se déployant » en nappe humide, fixait bientôt ses » flots, purs comme les espaces du fir- » mament. Je m'avançai vers ce lieu, » avec une pensée timide; je m'assis sur » la rive verdoyante, pour regarder dans » le lac transparent, qui me semblait un » autre ciel. A l'instant où je m'inclinais » sur l'onde, une ombre parut dans la

(1) Par. Lost. Book IV, vers 449, 502, inclusivement. Ensuite depuis le 59 v. jusqu'au 599.

» glace humide, se penchant vers moi,
» comme moi vers elle. Je tressaillis;
» elle tressaillit; j'avançai la tête de
» nouveau, et la douce apparition revint
» aussi vîte, avec des regards de sympa-
» thie et d'amour. Mes yeux seraient
» encore attachés sur cette image, je
» m'y serais consumée d'un vain désir,
» si une voix dans le désert : « L'objet
» que tu vois, belle créature, est toi-
» même; avec toi il fuit et revient. Suis-
» moi, je te conduirai où une ombre
» vaine ne trompera point tes embras-
» semens, où tu trouveras celui dont tu
» es l'image; à toi il sera pour toujours,
» tu lui donneras une multitude d'en-
» fans, semblables à toi-même, et tu
» seras appelée *la Mère du genre*
» *humain.* »

» Que pouvais-je faire après ces pa-
» roles ? Obéir et marcher, invisiblement
» conduite ! Bientôt je t'entrevis sous
» un platane. Oh ! que tu me parus

» grand et beau ! et pourtant je te trouvai
» je ne sais quoi de moins beau, de
» moins tendre, que le gracieux fantôme
» enchaîné dans les replis de l'onde. Je
» voulus fuir ; tu me suivis, et élevant
» la voix, tu t'écrias : « Retourne, belle
» Eve ! sais-tu qui tu fuis ? Tu es la
» chair et les os de celui que tu évites.
» Pour te donner l'être, j'ai puisé dans
» mon flanc la vie la plus près de mon
» cœur, afin de t'avoir ensuite éternel-
» lement à mon côté. O moitié de mon
» ame, je te cherche ! ton autre moitié
» te réclame. » En parlant ainsi, ta
» douce main saisit la mienne : je cédai ;
» et depuis ce temps j'ai connu combien
» la grâce est surpassée par une mâle
» beauté, et par la sagesse qui seule
» est véritablement belle.

» Ainsi parla la mère des hommes.
» Avec des regards pleins d'amour, et
» dans un tendre abandon, elle se
» penche, embrassant à demi notre

» premier père. La moitié de son sein
» qui se gonfle, vient mystérieusement,
» sous l'or de ses tresses flottantes,
» toucher de sa voluptueuse nudité, la
» nudité du sein de son époux. Adam,
» ravi de sa beauté et de ses grâces
» soumises, sourit avec supérieur amour:
» tel est le sourire que le ciel laisse au
» printemps tomber sur les nuées, et
» qui fait couler la vie dans ces nuées
» grosses de la semence des fleurs. Adam
» presse ensuite d'un baiser pur, les
» lèvres fécondes de la mère des hommes.
» . . . . . .

» Cependant le soleil était tombé au-
» dessous des Açores; soit que ce pre-
» mier orbe du ciel, dans son incroyable
» vîtesse, eût roulé vers ces rivages, soit
» que la terre, moins rapide, se retirant
» dans l'Orient, par un plus court che-
» min, eût laissé l'astre du jour à la
» gauche du monde. Il avait déjà revêtu
» de pourpre et d'or les nuages qui

flottent

» flottent autour de son trône occiden-
» tal ; le soir s'avançait tranquille, et
» par degrés un doux crépuscule en-
» veloppait les objets de son ombre
» uniforme. Les oiseaux du ciel repo-
» saient dans leurs nids, les animaux
» de la terre sur leur couche : tout se
» taisait, hors le rossignol, amant des
» veilles ; il remplissait la nuit de ses
» plaintes amoureuses, et le Silence était
» ravi. Bientôt le firmament étincela de
» vivans saphirs : l'étoile du soir, à la
» tête de l'armée des astres, se montra
» long-temps la plus brillante ; mais
» enfin la reine des nuits, se levant avec
» majesté à travers les nuages, répandit
» sa tendre lumière, et jeta son manteau
» d'argent sur le dos des ombres. (1)

(1) Ceux qui savent l'anglais sentiront combien la traduction de ce morceau est difficile. On nous pardonnera la hardiesse des tours dont nous nous sommes servis,

Adam et Eve se retirent au berceau nuptial, après avoir offert leur prière à l'Eternel. Ils pénètrent dans l'obscurité du bocage, et se couchent sur un lit de fleurs. Alors le poëte, resté comme à la porte du berceau, entonne à la face du firmament et du pôle chargé d'étoiles, un cantique à l'hymen. Il commence ce magnifique épithalame, sans préparation et par un mouvement inspiré, à la manière antique :

Hail wedded love, mysterious law, true source
Of humain offspring . . . .

« Salut, amour conjugal, loi mystérieuse, source de la postérité! » C'est ainsi que l'armée des Grecs chante tout-à-coup, après la mort d'Hector :

---

en faveur de la lutte contre le texte. Nous avons fait aussi disparaître quelques traits de mauvais goût, en particulier la comparaison *allégorique* du sourire de Jupiter, que nous avons remplacée par son sens *propre*.

Ηράμεθα μέγα κῦδος, ἐπέφνομεν Ἕκτορα δῖον, etc.

Nous avons remporté une gloire signalée ! Nous avons tué le divin Hector ; c'est de même que les Saliens, célébrant la fête d'Hercule, s'écrient brusquement dans Virgile : *Tu nubigenas, invicte, bimembres*, etc. *C'est toi qui domptas les deux centaures, fils d'une nuée*, etc.

Cet hymne met le dernier trait au tableau de Milton, et achève la peinture des amours de nos premiers pères. (1)

---

(1) Il y a encore un autre passage où ces amours sont décrites : c'est au VIIIe. livre, lorsqu'Adam raconte à Raphaël les premières sensations de sa vie, ses conversations avec Dieu sur la solitude, la formation d'Eve, et sa première entrevue avec elle. Ce morceau n'est point inférieur à celui que nous venons de citer, et doit aussi sa beauté à une religion sainte et pure.

héros, a toutefois quelque chose de rustique ; ses ruses, ses attitudes, ses paroles ont un caractère agreste et naïf. Adam, quoiqu'à peine né et sans expérience, est déjà le parfait modèle de l'homme : on sent qu'il n'est point sorti des entrailles infirmes d'une femme, mais des mains vivantes de Dieu. Il est noble, majestueux, et tout-à-la-fois plein d'innocence et de génie ; il est tel que le peignent les livres saints, digne d'être respecté par les anges, et de se promener dans la solitude avec son Créateur.

Quant aux deux épouses, si Pénélope est plus réservée, et ensuite plus tendre que notre première mère, c'est qu'elle a été éprouvée par le malheur, et que le malheur rend défiant et sensible. Eve, au contraire, s'ahandonue, elle est communicative et seduisante, elle a même un léger degré de coquetterie. Et pourquoi serait-elle sérieuse et prudente comme Pénélope ? tout ne lui sourit-il pas ? Si

le chagrin ferme l'ame, la félicité la dilate: dans le premier cas, on n'a pas assez de déserts où cacher ses peines; dans le second, pas assez de cœurs à qui raconter ses plaisirs. Cependant Milton n'a pas voulu peindre son Eve parfaite; il l'a représentée irrésistible par les charmes, mais un peu indiscrète et amante de paroles, afin qu'on prévît le malheur où ce défaut va l'entraîner. Au reste, les amours de Pénélope et d'Ulysse, sont pures et sévères, comme doivent l'être celles de deux époux.

C'est ici le lieu de remarquer que dans la peinture des voluptés, la plupart des poëtes antiques ont à-la-fois une nudité et une chasteté qui étonnent. Rien de plus pudique que leur pensée, rien de plus libre que leur expression: nous, au contraire, nous bouleversons les sens, en ménageant les yeux et les oreilles. D'où naît cette magie des anciens, et pourquoi une Vénus de

Praxitèle toute nue, charme-t-elle plus notre esprit que nos regards ? C'est qu'il y a un beau idéal, qui touche plus à l'ame qu'à la matière. Alors le génie seul, et non le corps, devient amoureux ; c'est lui qui brûle de s'unir étroitement au chef-d'œuvre. Toute ardeur terrestre s'éteint, et est remplacée par une tendresse divine : l'ame échauffée se replie autour de l'objet aimé, et spiritualise jusqu'aux termes grossiers, dont elle est obligée de se servir pour exprimer sa flamme.

Mais ni l'amour de Pénélope et d'Ulysse, ni celle de Didon pour Enée, ni celle d'Alceste pour Admète, ne peut être comparée au sentiment qu'éprouvent l'un pour l'autre les deux nobles personnages de Milton : la vraie religion a pu seule donner le caractère d'une tendresse aussi sainte, aussi sublime. Quelle association d'idées ! l'Univers naissant, les mers s'épouvantant pour

ainsi dire de leur propre immensité, les soleils hésitant comme effrayés dans leurs nouvelles carrières, les anges attirés par ces merveilles, Dieu regardant encore son récent ouvrage, et deux Etres, moitié esprit, moitié argile, étonnés de leurs corps, plus étonnés de leurs ames, faisant à-la-fois l'essai de leurs premières pensées, et l'essai de leurs premières amours !

Pour rendre le tableau parfait, Milton a eu l'art d'y placer l'esprit de ténèbres, comme une grande ombre. L'ange rebelle épie les deux époux : il apprend de leurs bouches le fatal secret, il se réjouit de leur malheur à venir ; et toute cette peinture de la félicité de nos pères, n'est réellement que le premier pas vers d'affreuses calamités. Pénélope et Ulysse rappellent un malheur passé ; Eve et Adam annoncent des maux près d'éclore. Tout drame pèche essentiellement par la base, s'il offre des joies sans mé-

lange de chagrins évanouis, ou de chagrins à naître. Un bonheur absolu nous ennuie ; un malheur absolu nous repousse : le premier est dépouillé de souvenirs et de pleurs ; le second, d'espérances et de sourires. Si vous remontez de la douleur au plaisir (comme dans la scène d'Homère), vous serez plus touchant, plus mélancolique, parce que l'ame ne fait que rêver au passé, et se repose dans le présent ; si vous descendez au contraire de la prospérité aux larmes, comme dans la peinture de Milton, vous serez plus triste, plus poignant, parce que le cœur s'arrête à peine dans le présent, et anticipe les maux qui le menacent. Il faut donc toujours dans nos tableaux unir le bonheur à l'infortune, et faire la somme des maux un peu plus forte que celle des biens, comme dans la nature. Deux liqueurs sont mêlées dans la coupe de la vie, l'une douce et l'autre amère : mais outre

l'amertume de la seconde, il y a encore la lie, que les deux liqueurs déposent également au fond du vase.

CHAPITRE IV.

Le Père.

Priam.

Du caractère de l'*époux*, passons à celui du *père;* considérons la paternité dans les deux positions les plus sublimes et les plus touchantes de la vie, la vieillesse et le malheur. Priam, ce monarque tombé du sommet de la gloire, et dont les grands de la terre avaient recherché les faveurs, *dum fortuna fuit;* Priam, les cheveux souillés de cendres, le visage baigné de pleurs, seul au milieu de la nuit, a pénétré dans le camp des Grecs. Humilié aux genoux de l'impitoyable Achille, baisant les mains terribles, les mains dévorantes (ἀνδροφόνους, *qui dé-*

vorent les hommes) qui fumèrent tant de fois du sang de ses fils, il redemande le corps de son Hector :

Μνῆσαι πατρὸς σεῖο, ...
. . . . . .
. . . ποτὶ σόμα χεῖρ ὀρέγεσθαι.

« Souvenez-vous de votre père, ô » Achille, semblable aux dieux ! il est » courbé comme moi sous le poids des » années, et comme moi il touche au der- » nier terme de la vieillesse. Peut-être en » ce moment même est-il accablé par de » puissans voisins, sans avoir auprès de » lui personne pour le défendre. Et » cependant lorsqu'il apprend que vous » vivez, il se réjouit dans son cœur ; » chaque jour il espère revoir son fils » de retour de Troie. Mais moi, le plus » infortuné des pères, de tant de fils » que je comptais dans la grande Ilion, » je ne crois pas qu'un seul me soit resté. » J'en avais cinquante, quand les Grecs

» descendirent sur ces rivages. Dix-neuf » étaient sortis des mêmes entrailles; » différentes captives m'avaient donné » les autres : la plupart ont fléchi sous » le cruel Mars. Il y en avait un qui, » seul, défendait ses frères et Troie. » Vous venez de le tuer, combattant » pour sa patrie..... Hector. C'est pour » lui que je viens à la flotte des Grecs; » je viens racheter son corps, et je vous » apporte une immense rançon. Res- » pectez les Dieux, ô Achille ! ayez » pitié de moi ; souvenez-vous de votre » père. Oh ! combien je suis malheu- » reux ! nul infortuné n'a jamais été » réduit à cet excès de misère ; je baise » les mains qui ont tué mes fils ! »

Que de beautés dans cette prière ! quelle scène étalée aux yeux du lecteur ! la nuit, la tente d'Achille, ce héros pleurant Patrocle auprès du fidèle Automédon, Priam apparaissant au milieu des ombres, et se précipitant aux pieds du

du fils de Pélée ! Là, sont arrêtés, dans les ténèbres, les chars qui apportent les présens du souverain de Troie, et à quelque distance, les restes défigurés du généreux Hector sont abandonnés sans honneur, sur le rivage de l'Hellespont.

Etudiez le discours de Priam : vous verrez que le second mot prononcé par l'infortuné monarque, est celui de père, πατρὸς ; la seconde pensée, dans le même vers, est un éloge pour l'orgueilleux Achille, θεοῖς ἐπιείκελ' Αχιλλεῦ, *Achille semblable aux dieux.* Priam doit se faire une grande violence, pour parler ainsi au meurtrier d'Hector : il y a une profonde connaissance du cœur humain dans tout cela.

Le souvenir le plus tendre que l'on pût offrir au fils de Pélée, après lui avoir rappelé son père, était sans doute l'âge de ce même père. Jusque-là, Priam n'a pas encore osé dire un mot de lui-même ; mais soudain se

présente un rapport qu'il saisit avec une simplicité touchante : *comme moi*, dit-il, *il touche au dernier terme de la vieillesse*. Ainsi Priam ne parle encore de lui qu'en se confondant avec Pélée ; il force Achille à ne voir que son propre père dans un roi suppliant et malheureux. L'image du délaissement du vieux monarque, *peut-être accablé par de puissans voisins* pendant l'absence de son fils, la peinture de ses chagrins soudainement oubliés, lorsqu'il apprend que ce fils *est plein de vie*, enfin, cette comparaison des peines passagères de Pélée, avec les maux irréparables de Priam, offrent un mélange admirable de douleur, d'adresse, de bienséance et de dignité.

Avec quelle respectable et sainte habileté, le vieillard d'Ilion n'amène-t-il pas ensuite le superbe Achille jusqu'à écouter paisiblement l'éloge même d'Hector ! D'abord il se garde bien de

nommer le héros Troyen ; il dit seulement, *il y en avait un*, et il ne nomme Hector à son vainqueur, qu'après lui avoir dit qu'il *l'a tué, combattant pour la patrie*,

Τὸν σὺ πρώην κτείνας ἀμυνόμενον περὶ πάτρης·

il ajoute alors le simple mot *Hector*, Ἕκτορα. Il est remarquable que ce nom isolé n'est pas compris dans la période poétique ; il est rejeté au commencement d'un vers, où il coupe la mesure, surprend l'esprit et l'oreille, forme un sens complet, et ne tient en rien à ce qui suit :

Τὸν σὺ πρώην κτείνας ἀμυνόμενον περὶ πάτρης
Ἕκτορα.

Ainsi le fils de Pélée se souvient de sa vengeance, avant de se rappeler son ennemi. Si Priam eût d'abord nommé Hector, Achille eût songé à Patrocle ; mais ce n'est plus Hector qu'on lui présente, c'est un cadavre déchiré, ce

sont de misérables restes livrés aux chiens et aux vautours; encore ne les lui montre-t-on qu'avec une excuse: *Il combattait pour la patrie*, ἀμυνόμενον περὶ πάτης. L'orgueil d'Achille est satisfait d'avoir triomphé d'un héros, qui seul défendait *ses frères et les murs de Troie.*

Enfin Priam, après avoir parlé des hommes au fils de Thétis, lui rappelle les *justes* Dieux, et il le ramène une dernière fois au souvenir de Pélée. Le trait qui termine la prière du monarque d'Ilion, est du plus haut sublime dans le genre pathétique.

CHAPITRE V.

Suite DU PÈRE.

Lusignan.

Nous trouverons dans *Zaïre*, un père à opposer à *Priam*. A la vérité les deux scènes ne se peuvent comparer, ni pour la composition, ni pour la force du dessin, ni pour la beauté de la poésie; mais le triomphe du christianisme n'en sera que plus grand, puisque lui seul, par le charme de ses souvenirs, peut lutter contre tout le génie d'Homère. Voltaire lui-même ne se défend pas d'avoir cherché son succès dans la puissance de ce charme, puisqu'il écrit, en parlant de Zaïre : « *Je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne semble avoir de plus pathétique et de plus*

intéressant (1). » Un antique Croisé, chargé de malheur et de gloire, le vieux Lusignan, resté fidèle à sa religion au fond des cachots, supplie une jeune fille amoureuse d'écouter la voix du Dieu de ses pères; scène merveilleuse, dont le ressort gît tout entier dans la morale évangélique, et dans les sentimens chrétiens:

Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfans :
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux ! — C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.....
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines.

---

(1) Œuvr. complèt. de Voltaire, tom. 78. *Corresp. gén.* lettr. 57, p. 119, Edit. 1785.

C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi :
C'est le sang des martyrs. — O fille encor trop chère!
Connais-tu ton destin ! Sais-tu quelle est ta mère !
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée !
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres,
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;
C'est ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père.

Une religion qui fournit de pareilles beautés à son ennemi, mériterait pourtant

d'être entendue avant d'être condamnée. L'antiquité ne présente rien de cet intérêt, parce qu'elle n'avait pas un pareil culte. Le polythéisme ne s'opposant point aux passions, ne pouvait amener ces combats intérieurs de l'ame, si communs sous la loi évangélique, et d'où naissent les situations les plus touchantes. Le caractère pathétique du christianisme accroît encore puissamment le charme de la tragédie de Zaïre. Si Lusignan ne rappelait à sa fille que des Dieux heureux, les banquets et les joies de l'Olympe, cela serait d'un faible intérêt pour elle, et ne formerait qu'un dur contre-sens, avec les tendres émotions que le poëte cherche à exciter. Mais les malheurs de Lusignan, mais son sang, mais ses souffrances se mêlent aux malheurs, au sang et aux souffrances de Jesus-Christ. Zaïre pourrait-elle renier son Rédempteur au lieu même où il s'est sacrifié pour elle ? La cause

d'un père et celle d'un Dieu se confondent ; les vieux ans de Lusignan, les tourmens des martyrs, deviennent une partie même de l'autorité de la religion ; la Montagne et le Tombeau crient : Ici tout est tragique, les lieux, l'homme et la Divinité.

CHAPITRE VI.

La Mère.

Andromaque.

Vox in Rama audita est, dit Jérémie (1), *ploratus et ululatus multus ; Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.* « Une voix a été entendue sur la montagne, avec des pleurs et beaucoup de gémissemens :

(1) Cap. 31, v. 15.

c'est Rachel pleurant ses fils, et elle n'a pas voulu être consolée, *parce qu'ils ne sont plus.* » Comme ce *quia non sunt* est beau (1) ! Une religion qui a consacré un pareil mot, connaît bien le cœur maternel.

Le culte de la Vierge et l'amour de Jesus-Christ pour les enfans, prouvent assez que l'esprit du christianisme a une tendre sympathie avec le génie des mères. Ici nous nous proposons d'ouvrir un nouveau sentier à la critique; nous chercherons dans les sentimens d'une mère

---

(1) Nous avons suivi le latin de l'Evangile de S. Matthieu (c. 2, v. 18.) Nous ne voyons pas pourquoi Sacy a traduit *Rama* par *Rama*, une ville. *Rama* hébreu, (d'où le mot ῥάδαμνος des Grecs) se dit d'une branche d'arbre, d'un bras de mer, d'une chaîne de montagnes. Ce dernier sens est celui de l'hébreu, et la Vulgate le dit dans Jérémie : *vox in excelso.*

païenne, peinte par un auteur *moderne*, les traits *chrétiens* que cet auteur a pu répandre dans son tableau, sans s'en apercevoir lui-même. Pour démontrer l'influence d'une institution morale ou religieuse sur le cœur de l'homme, il n'est pas nécessaire que l'exemple rapporté soit pris à la racine même de cette institution ; il suffit qu'il en décèle le génie ; c'est ainsi que l'*Elysée*, dans le *Télémaque*, est visiblement un *paradis chrétien*.

Or, les sentimens les plus touchans de l'*Andromaque* de Racine, émanent, pour la plupart, d'un poëte *chrétien*. L'*Andromaque* de l'Iliade est plus épouse que mère ; celle d'Euripide a un caractère à-la-fois rampant et ambitieux, qui détruit le caractère maternel ; celle de Virgile est tendre et triste, mais c'est moins encore la mère que l'épouse ; la veuve d'Hector ne dit pas *Astyanax ubi est*, mais *Hector ubi est*.

L'*Andromaque* de Racine est plus sensible, plus intéressante que l'*Andromaque* antique. Ce vers si simple et si aimable,

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui,

est le mot d'une femme chrétienne : cela n'est point dans le goût des Grecs, et encore moins des Romains. L'*Andromaque* d'Homère gémit sur les malheurs futurs d'Astyanax, mais elle songe à peine à lui dans le présent ; la mère, sous notre culte, plus tendre, sans être moins prévoyante, oublie quelquefois ses chagrins, en donnant un baiser à son fils. Les anciens n'arrêtaient pas long-temps les yeux sur l'enfance ; il semble qu'ils trouvaient quelque chose de trop naïf dans le langage du berceau. Il n'y a que le Dieu de l'Evangile qui ait osé nommer, sans rougir, les *petits enfans* (*parvuli*) (1),

(1) Matth. c. XVIII, v. 3.

et

et qui les ait offerts en exemple aux hommes.

« *Et accipiens puerum, statuit eum* » *in medio eorum : quem cùm com-* » *plexus esset, ait illis :*

» *Quisquis unum ex hujusmodi pueris* » *receperit in nomine meo, me recipit.*

» Et ayant pris un petit enfant, il » l'assit au milieu d'eux, et l'ayant em- » brassé, il leur dit :

» Quiconque reçoit en mon nom un » petit enfant, me reçoit. (1)

Lorsque la veuve d'Hector dit à Céphise, dans Racine :

Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste ;
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste :

qui ne reconnaît la chrétienne ? C'est le *deposuit potentes de sede.* L'antiquité ne parle pas de la sorte, car elle n'imite

(1) Marc. c. IX, v. 35, 36.

que les sentimens *naturels;* or, les sentimens exprimés dans ces vers de Racine, ne *sont point purement dans la nature;* ils contredisent au contraire la voix du cœur. Hector ne conseille point à son fils d'avoir *de ses aïeux un souvenir modeste;* en élevant Astyanax vers le Ciel, il s'écrie :

Ζεῦ ἄλλοι τε θεοὶ, δότε δὴ καὶ τόνδε γενέσθαι
Παῖδ' ἐμὸν, ὡς καὶ ἐγώ περ, ἀριπρεπέα
Τρώεσσιν,
Ὧδε βίην τ' ἀγαθὸν, καὶ Ἰλίου ἶφι ἀνάσσειν.
Καὶ πού τις εἴπῃσι, πατρὸς δ' ὅγε πολλὸν
ἀμείνων,
Ἐκ πολέμου ἀνιόντα, etc. (1)

« O Jupiter, et vous tous, Dieux » de l'Olympe, que mon fils règne, » comme moi, sur Ilion; faites qu'il » obtienne l'empire entre les guerriers; » qu'en le voyant revenir, chargé des

(1) Il. libr. VI, v. 476.

» dépouilles de l'ennemi, on s'écrie : » Celui-ci est encore plus vaillant que » son père ! »

Enée dit à Ascagne :

Et te, animo repetentem exempla tuorum,
Et pater Æneas, et avunculus excitet Hector. (1)

A la vérité, l'Andromaque moderne s'exprime à-peu-près comme Virgile sur les aïeux d'Astyanax. Mais après ce vers,

Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,

elle ajoute :

Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été.

Or, de tels préceptes sont directement opposés au cri de l'orgueil ; on y voit la nature corrigée, la nature plus belle, la nature évangélique. Cette

(1) Æn. libr. XII, v. 439, 440.

humilité que le christianisme a répandue dans les sentimens, et qui a changé pour nous le rapport des passions, comme nous le dirons bientôt, perce à travers tout le rôle de la moderne Andromaque. Quand la veuve d'Hector, dans l'Iliade, se représente la destinée qui attend son fils, la peinture qu'elle fait de la future misère d'Astyanax a quelque chose de bas et de honteux; l'humilité, dans notre religion, est bien loin d'avoir un pareil langage; elle est anssi noble qu'elle est touchante. Le chrétien se soumet aux conditions les plus dures de la vie; mais on sent qu'il ne cède que par un principe de vertu; qu'il ne s'abaisse que sous la main de Dieu, et non sous celle des hommes; il conserve sa dignité dans les fers: fidèle à son maître sans lâcheté, il méprise des chaînes qu'il ne doit porter qu'un moment, et dont la mort viendra bientôt le délivrer; il n'estime les choses

de la vie, que comme des songes, et supporte sa condition sans se plaindre, parce que la liberté et la servitude, la prospérité et le malheur, le diadème et le bonnet de l'esclave, sont peu différens à ses yeux.

CHAPITRE VII.

LE FILS.

Gusman.

VOLTAIRE va nous fournir encore le modèle d'un autre caractère chrétien, le caractère du fils. Ce n'est ni le docile Télémaque avec Ulysse, ni le fougueux Achille avec Pélée; c'est un jeune homme passionné, dont la religion combat et subjugue les penchans.

Alzire, malgré le peu de vraisemblance des mœurs, est une tragédie fort attachante; on y plane au milieu de

ces régions de la morale chrétienne qui s'élevant au-dessus de la morale vulgaire, est d'elle-même une divine poésie. La paix qui règne dans l'ame d'Alvarez, n'est point la seule paix de la nature. Supposez que Nestor cherche à modérer les passions d'Antiloque; il citera d'abord des exemples de jeunes-gens qui se sont perdus pour n'avoir pas voulu écouter leurs pères; puis, joignant à ces exemples quelques maximes connues sur l'indocilité de la jeunesse et sur l'expérience des vieillards, il couronnera ses remontrances par son propre éloge, et par un regret sur les jours du vieux temps.

L'autorité qu'emploie Alvarez, est d'une autre espèce: il met en oubli son âge et son pouvoir paternel, pour ne parler qu'au nom de la religion. Il ne cherche pas à détourner Gusman d'un crime *particulier*; il lui conseille une vertu *générale*, la *charité*, sorte

d'humanité céleste, que le Fils de l'homme a fait descendre sur la terre, et qui n'y habitait point avant l'établissement du christianisme (1). Enfin Alvarez, commandant à son fils comme *père*, et lui obéissant comme *sujet*, est un de ces traits de haute morale, aussi supérieure à la morale des anciens, que les Evangiles surpassent les dialogues de Platon, pour l'enseignement des vertus.

Achille mutile son ennemi, et l'insulte après l'avoir abattu. Gusman est aussi fier que le fils de Pélée : percé

---

(1) Les anciens eux-mêmes, devaient à leur culte, le peu d'humanité qu'on remarque chez eux : l'hospitalité, le respect pour les supplians et pour les malheureux, tenaient à des idées religieuses. Pour que le misérable trouvât quelque pitié sur la terre, il fallait que Jupiter s'en déclarât le protecteur ; tant l'homme est féroce sans la religion !

de coups par la main de Zamore, expirant à la fleur de l'âge, perdant à-la-fois une épouse adorée et le commandement d'un vaste empire, voici l'arrêt qu'il prononce sur son rival et son meurtrier, triomphe éclatant de la religion et de l'exemple paternel sur un *fils chrétien*.

(A Alvarez.)

Le ciel qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment, m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive et prête à me quitter,
S'arrête devant vous.... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire:
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre; il est juste, et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, l'amour m'a détrompé;
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé:
J'étais maître en ces lieux; seul j'y commande encore,
Seul je puis faire grace, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi; sois libre, et te souvien
Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien.

(A Montèze, qui se jette à ses pieds.)

Montèze, Américains qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes;
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(A Zamore.)

Des Dieux que nous servons, connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre, et de te pardonner.

A quelle religion appartiennent cette morale et cette mort? Il règne ici un *idéal de vérité*, au-dessus de tout *idéal poétique*. Quand nous disons un *idéal de vérité*, ce n'est point une exagération; on sait que ces vers,

Des Dieux que nous servons, connais la différence, etc.

sont les paroles mêmes de François de Guise (1). Quant au reste de la

(1) On ignore assez généralement que Voltaire ne s'est servi des paroles de François

tirade, c'est la substance de la morale évangélique :

Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
. . . . . .
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.

Un trait seul n'est pas chrétien dans ce morceau :

Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

Le poëte a voulu faire reparaître ici

---

de Guise, qu'en les empruntant d'un autre poëte ; Rowe en avait fait usage avant lui dans son *Tamerlan*, et l'auteur d'*Alzire* s'est contenté de traduire, mot pour mot, le tragique anglais.

Now learn the difference, 'twixt thy faith and mine....
Thine bids thee lift thy dagger to my throat ;
Mine can forgive the wrong, and bid thee live.

la nature et le caractère orgueilleux de Gusman : l'intention dramatique est heureuse ; mais, prise comme beauté *absolue*, le sentiment exprimé dans ce vers est bien petit, au milieu des hauts sentimens dont il est environné ! Telle se montre toujours la *pure nature*, auprès de la *nature chrétienne*. Voltaire est bien ingrat d'avoir calomnié un culte qui lui a fourni ses plus beaux titres à l'immortalité. Il aurait toujours dû se rappeler ce vers, qu'il avait fait sans doute par un mouvement involontaire d'admiration :

Quoi donc ! les vrais chrétiens auraient tant de vertu !

Ajoutons tant de *génie*.

CHAPITRE VIII.

La Fille.

Iphigénie et Zaïre.

Iphigénie et *Zaïre* offrent pour le caractère de la *fille*, un parallèle intéressant. L'une et l'autre sous le joug de l'autorité paternelle, se dévouent à la religion de leur pays. Agamemnon, il est vrai, exige d'Iphigénie le double sacrifice de son amour et de sa vie, et Lusignan ne demande à Zaïre que d'oublier son amour; mais pour une femme passionnée, vivre, et renoncer à l'objet de ses vœux, c'est peut-être une condition plus douloureuse que la mort. Les deux situations peuvent donc se balancer, quant à l'intérêt *naturel*: voyons s'il en est ainsi de l'intérêt *religieux*.

Agamemnon,

Agamemnon, en obéissant aux Dieux, ne fait après tout qu'immoler sa fille à son ambition. Pourquoi la jeune Grecque se dévouerait-elle à Neptune? N'est-ce pas un tyran qu'elle doit détester? Le spectateur prend parti pour Iphigénie contre le ciel. La pitié et la terreur s'appuient donc uniquement, dans cette situation, sur l'intérêt *naturel;* et si vous pouviez retrancher la religion de la pièce, il est évident que l'effet théâtral resterait le même.

Mais dans Zaïre, si vous touchez à la religion, tout est détruit. Jesus-Christ n'a pas soif de sang; il ne veut que le sacrifice d'une passion. A-t-il le droit de le demander ce sacrifice? Eh! qui pourrait en douter? N'est-ce pas pour racheter Zaïre, qu'il a été attaché à une croix, qu'il a supporté l'insulte, les dédains et les injustices des hommes, qu'il a bu jusqu'à la lie le calice d'amertume? Et Zaïre irait donner son cœur

et sa main à ceux qui ont persécuté ce Dieu charitable ! à ceux qui, tous les jours, immolent des chrétiens ! à ceux qui retiennent dans les fers ce successeur de Bouillon, ce défenseur de la foi, ce *père* de Zaïre ! Certes, la religion n'est pas inutile ici, et qui la supprimerait, anéantirait la pièce.

Au reste il nous semble que Zaïre, comme *tragédie*, est encore plus intéressante qu'Iphigénie, pour une raison que nous essayerons de développer : ceci nous oblige de remonter aux principes de l'art.

Il est certain qu'on ne doit élever sur le cothurne que des personnages pris dans les hauts rangs de la société. Cela tient à de certaines convenances, que les beaux-arts, d'accord avec le cœur humain, savent découvrir. Le tableau des infortunes que nous éprouvons nous-mêmes, nous afflige sans nous instruire. Nous n'avons pas besoin d'aller

au spectacle, pour y apprendre les secrets de notre famille ; la fiction ne peut nous plaire, quand la triste réalité habite sous notre toit. Aucune morale ne se rattache d'ailleurs à une pareille imitation : bien au contraire ; car en voyant le tableau de notre état, ou nous tombons dans le désespoir, ou nous envions un état qui n'est pas le nôtre. Conduisez le peuple au théâtre : ce ne sont pas des hommes sous le chaume, et des représentations de sa propre indigence, qu'il lui faut ; il vous demande des grands sur la pourpre ; son oreille veut être remplie de noms éclatans, et son œil occupé de malheurs de rois.

La morale, la curiosité, la noblesse de l'art, la pureté du goût, et peut-être la nature envieuse de l'homme, obligent donc de prendre les acteurs de la tragédie dans une condition élevée. Mais si la personne doit être *distinguée*, sa douleur doit être *commune*,

c'est-à-dire, d'une nature à être sentie de *tous*. Or, c'est en ceci que Zaïre nous paraît plus touchante qu'Iphigénie.

Que la fille d'Agamemnon meure pour faire partir une flotte, le spectateur ne peut guère s'intéresser à ce motif. Mais la raison presse dans Zaïre, et chacun peut éprouver le combat d'une passion contre un devoir. De-là dérive cette règle dramatique : qu'il faut, autant que possible, fonder l'intérêt de la tragédie, non sur une *chose*, mais sur un *sentiment*, et que le personnage doit être *éloigné* du spectateur par *son rang*, mais *près* de lui par *son malheur*.

Nous pourrions maintenant chercher dans le sujet d'Iphigénie, traité par Racine, les traits du pinceau chrétien; mais le lecteur est sur la voie de ces études, et il peut la suivre : nous ne nous arrêterons plus que pour faire une observation.

Le père Brumoy a remarqué qu'Euripide, en donnant à l'Iphigénie la frayeur de la mort et le désir de se sauver, a mieux parlé, selon la nature, que Racine, dont l'Iphigénie semble trop résignée. L'observation est bonne en soi; mais ce que le père Brumoy n'a pas vu, c'est que l'Iphigénie moderne est la *fille chrétienne*. Son père et le ciel ont parlé, il ne reste plus qu'à obéir. Racine n'a donné ce courage à son héroïne, que par l'impulsion secrète d'une institution religieuse qui a changé le fond des idées et de la morale. Ici le christianisme va plus loin que la nature, et par conséquent est plus d'accord avec la belle poésie, qui agrandit les objets et aime un peu l'exagération. La fille d'Agamemnon étouffant sa passion et l'amour de la vie, intéresse bien davantage qu'Iphigénie pleurant son trépas. Ce ne sont pas toujours les choses purement naturelles qui touchent : il est naturel

de craindre la mort, et cependant une victime qui se lamente, sèche les pleurs qu'on versait pour elle. Le cœur humain veut plus qu'il ne peut ; il veut sur-tout admirer : il a en soi-même un élan vers une beauté inconnue, pour laquelle il fut créé dans son origine.

La religion chrétienne est si heureusement formée, qu'elle est elle-même une sorte de poésie, puisqu'elle place les caractères dans le beau idéal : c'est ce que prouvent les martyrs chez nos peintres, les chevaliers chez nos poëtes, etc. Quant à la peinture du vice, elle peut avoir dans le christianisme la même vigueur que celle de la vertu, puisqu'il est vrai que le crime augmente, en raison du plus grand nombre de liens que le coupable a rompus. Ainsi les Muses, qui haïssent le genre médiocre et tempéré, doivent s'accommoder infiniment d'une religion qui montre toujours ses personnages au-dessus ou au-dessous de l'homme.

Pour achever le cercle des caractères *naturels*, il faudrait parler de l'amitié fraternelle ; mais ce que nous avons dit du *fils* et de la *fille*, s'applique également à deux *frères*, ou à un *frère* et à une *sœur*. Au reste, c'est dans l'Ecriture qu'on trouve l'histoire de Caïn et d'Abel, cette grande et première tragédie qu'ait vue le monde ; nous parlerons ailleurs de Joseph et de ses frères.

En un mot, le christianisme n'enlève rien au poëte des caractères *naturels*, tels que pouvait les représenter l'antiquité, et il lui offre de plus son *influence* sur ces mêmes caractères. Il augmente donc nécessairement la *puissance*, puisqu'il augmente le *moyen*, et multiplie les *beautés* dramatiques, en multipliant les *sources* dont elles émanent.

CHAPITRE IX.

CARACTÈRES SOCIAUX.

Le Prêtre.

CES caractères, que nous avons nommés *sociaux*, se réduisent à deux pour le poëte, ceux du *prêtre*, et du *guerrier*.

Si nous n'avions pas consacré à l'histoire du clergé et de ses bienfaits, la quatrième partie de notre ouvrage, il nous serait aisé de faire voir à présent combien le caractère du prêtre, dans notre religion, offre plus de variété et de grandeur que le même caractère dans le polythéisme. Que de tableaux à tracer depuis le pasteur du hameau, jusqu'au Pontife qui ceint la triple couronne pastorale, depuis le curé de ville, jusqu'à l'anachorète du rocher, depuis le Chartreux et le Trapiste, jusqu'au docte Bénédictin, depuis le Missionnaire

et cette foule de Religieux consacrés aux maux de l'humanité, jusqu'au prophète de l'antique Sion ! L'ordre des vierges n'est ni moins varié, ni moins nombreux ; ces filles hospitalières qui consument leur jeunesse et leurs grâces au service de nos douleurs, ces habitantes du cloître, qui élèvent à l'abri des autels les épouses futures des hommes, en se félicitant de porter elles-mêmes les chaînes du plus doux des époux, toute cette innocente famille sourit agréablement aux Neuf Sœurs de la fable. Un grand prêtre, un devin, une vestale, une sibylle, voilà tout ce que l'antiquité fournissait au poëte ; encore ces personnages n'étaient-ils mêlés qu'accidentellement au sujet, tandis que le prêtre chrétien peut jouer un des rôles les plus importans de l'épopée.

M. de la Harpe a montré dans sa Mélanie, ce que peut devenir le caractère d'un simple curé, traité par un

habile écrivain, Shakespeare, Richardson, Goldsmith, ont mis le prêtre en scène avec plus ou moins de bonheur. Quant aux pompes extérieures, nulle religion n'en offrit jamais de plus magnifiques que les nôtres. La Fête-Dieu, Noël, Pâques, la Semaine-Sainte, la fête des Morts, les Funérailles, la Messe, et mille autres cérémonies, fournissent un sujet inépuisable de descriptions (1). Certes les Muses modernes qui se plaignent du christianisme, n'en connaissent pas les richesses. Le Tasse a décrit une procession dans la Jérusalem, et c'est un des plus beaux tableaux de son poëme. Enfin, le sacrifice antique n'est pas même banni du sujet chrétien; car il n'y a rien de plus facile, au moyen d'un épisode,

(1) Nous parlerons de toutes ces fêtes dans la partie *du Culte*.

d'une comparaison ou d'un souvenir, de rappeler un sacrifice de l'ancienne loi.

CHAPITRE X.

Suite du Prêtre.

La Sibylle. — Joad.

Parallèle de Virgile et de Racine.

Enée va consulter la Sibylle : arrêté au soupirail de l'antre, il attend les paroles de la prophétesse.

. . . . *Cum virgo : Poscere fata*, etc.

« Alors la vierge : Il est temps d'in-
» terroger le destin. Le dieu ! voilà le
» dieu ! Elle dit, etc. »

Enée adresse sa prière à Apollon ; la sibylle lutte encore ; enfin le dieu

la dompte ; les cent portes de l'antre s'ouvrent en mugissant, et ces paroles se répandent dans les airs, *ferunt responsa per auras :*

O tandem magnis pelagi defuncte periclis !

« Ils ne sont plus les périls de la mer, » mais quel danger sur la terre ! etc. »

Remarquez la rapidité de ces mouvemens : *deus, ecce deus.* La sibylle touche, saisit l'Esprit, elle en est surprise : *le dieu ! voilà le dieu !* c'est son cri. Ces expressions, *non vultus, non color unus*, peignent excellemment le trouble de la prophétesse. Les tours *négatifs* sont particuliers à Virgile, et l'on peut remarquer, en général, qu'ils sont fort multipliés chez les écrivains d'un génie mélancolique. Ne serait-ce point que les ames tendres et tristes sont naturellement portées à se plaindre, à désirer, à douter, à s'exprimer avec une sorte

sorte de timidité, et que la plainte, le désir, le doute et la timidité, sont des *privations* de quelque chose ? L'homme que l'adversité a rendu sensible aux peines d'autrui, ne dit pas avec assurance, *je connais les maux*, mais il dit comme Didon, *non ignara mali.* Enfin, les images favorites des poëtes enclins à la rêverie, sont presque toutes empruntées d'objets *négatifs*, tels que le silence des nuits, l'ombre des bois, la solitude des montagnes, la paix des tombeaux, qui ne sont que l'absence du bruit, de la lumière, des hommes, et des inquiétudes de la vie. (1)

---

(1) Ainsi Euryale en parlant de sa mère, dit :

. . . *Genitrix.* . . . . . .
. . . . . *quam miseram tenuit* non *Ilia tellus*
Mecum excedentem, non *mœnia regis Acestæ.*

« Ma mère infortunée qui a suivi mes pas, et que n'ont pu retenir, *ni* les rivages de la patrie, *ni* les murs du roi d'Aceste. »

Quelle que soit la beauté des vers de Virgile, la poésie chrétienne nous offre encore quelque chose de supérieur. Le grand-prêtre des Hébreux, prêt à couronner Joas, est saisi de l'esprit divin dans le temple de Jérusalem.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfans, ô sagesse éternelle !
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler ;

Il ajoute un instant après :

Nequeam *lacrymas perferre parentis.*

« Je *ne* pourrais résister aux larmes de ma mère. »

Volcens va percer Euryale ; Nisus s'écrie :

Me, me : adsum qui feci : . . . . . .
. . . *mea fraus omnis : nihil iste* nec *ausus*,
Nec *potuit*. . . . . .

Le mouvement qui termine cet admirable épisode est aussi de nature négative.

Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes sermens jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi !
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi !
C'est lui-même : il m'échauffe ; il parle ; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

. . . . . .

Cieux, écoutez ma voix ; Terre, prête l'oreille :
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez ; le Seigneur se réveille.

. . . . . .

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ! . . .
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ! ...
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide ;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé....
Ou menez-vous ces enfans et ces femmes !
Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés ;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi ; cèdres, jetez des flammes.

Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes!
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur!

Il n'est pas besoin de commentaire.

Puisque Virgile et Racine reviennent si souvent dans notre critique, tâchons de nous faire une idée juste de leur talent et de leur génie. Ces deux grands poëtes ont tant de ressemblance, qu'ils pourraient tromper jusqu'aux yeux de la Muse, comme ces jumeaux de l'Enéide, qui causaient de douces méprises à leur mère.

Tous deux polissent leurs ouvrages avec le même soin, tous deux sont pleins de goût, tous deux hardis et pourtant naturels dans l'expression, tous deux sublimes dans la peinture de l'amour; et comme s'ils s'étaient suivis pas à pas, Racine a fait entendre dans Esther je ne sais quelle suave mélodie, dont Virgile a pareillement rempli sa

seconde églogue ; mais toutefois avec la différence qui se trouve entre la voix de la jeune fille et celle de l'adolescent, entre les soupirs de l'innocence et ceux d'une passion criminelle.

Voilà peut-être en quoi Virgile et Racine se ressemblent ; voici peut-être en quoi ils diffèrent.

Le second est en général supérieur au premier dans l'invention des caractères : Agamemnon, Achille, Oreste, Mithridate, Acomat, sont fort au-dessus des héros de l'Enéide. Enée et Turnus ne sont beaux que dans deux ou trois momens ; Mézence seul est fièrement dessiné.

Cependant dans les peintures douces et tendres, Virgile retrouve son génie : Evandre, ce vieux roi d'Arcadie, qui vit sous le chaume, et que défendent deux chiens de bergers, au même lieu où les Césars, entourés des prétoriens, habiteront un jour leur palais, le jeune

Pallas, le beau Lausus, Nisus et Euryale, sont des personnages divins.

Dans les caractères de femmes, Racine reprend la supériorité : Agrippine est plus ambitieuse qu'Amate, Phèdre plus passionnée que Didon.

Nous ne parlons point d'Athalie, parce que Racine, dans cette pièce, ne peut être comparé à personne : c'est l'œuvre le plus parfait du génie inspiré par la religion.

Mais, d'un autre côté, Virgile a, pour certains lecteurs, un avantage sur Racine : sa voix, si nous osons nous exprimer ainsi, est plus gémissante, et sa lyre plus plaintive. Ce n'est pas que l'auteur de Phèdre n'eût été capable de trouver cette sorte de mélodie des soupirs ; le rôle d'Andromaque, Bérénice toute entière, quelques stances des cantiques imités de l'Ecriture, plusieurs strophes des chœurs d'Esther et d'Athalie, montrent ce qu'il aurait pu faire dans ce

genre ; mais il vécut trop à la ville, pas assez dans la solitude. La cour de Louis XIV, en lui donnant la majesté des formes, et en épurant son langage, lui fut peut-être nuisible sous d'autres rapports ; elle l'éloigna trop des champs et de la nature.

Nous avons déjà remarqué (1) qu'une des premières causes de la mélancolie de Virgile, fut sans doute le sentiment des malheurs qu'il éprouva dans sa jeunesse. Chassé du toit paternel, il garda toujours le souvenir de sa Mantoue ; mais ce n'était plus le Romain de la république, aimant son pays, à la manière dure et âpre des Brutus ; c'était le Romain de la monarchie d'Auguste, le rival d'Homère, et le nourrisson des Muses.

---

(1) Partie I, Livre V, avant-dernier chapitre.

Virgile cultiva ce germe de tristesse, en vivant seul au milieu des bois. Peut-être faut-il encore ajouter à cela des accidens particuliers. Nos défauts moraux ou physiques influent beaucoup sur notre humeur, et sont souvent la cause du tour particulier que prend notre caractère. Virgile avait une difficulté de prononciation (1); il était faible de corps, rustique d'apparence. Il semble avoir eu dans sa jeunesse des passions vives, auxquelles ces imperfections naturelles purent mettre des obstacles. Ainsi, des chagrins de famille, le goût des champs, un amour-propre en souffrance, et des passions non satisfaites, s'unirent pour lui donner cette rêverie qui nous charme dans ses écrits.

On ne trouve point dans Racine le *Diis aliter visum*, le *Dulces moriens*

(1) *Sermone tardissimum, ac penè indocto similem... Facie rusticanâ*, etc. Donat, de P. Virgilii Maronis vitâ.

reminiscitur Argos, le *Disce puer virtutem ex me — fortunam ex aliis*, le *Lyrnessi domus alta : sola Laurente sepulchrum.* Il n'est peut-être pas inutile d'observer que ces mots attendrissans se trouvent presque tous dans les six derniers livres de l'Enéide : ainsi que les épisodes d'Evandre et de Pallas, de Mézence et de Lausus, de Nisus et d'Euryale. Il semble qu'en approchant du tombeau, le Cygne de Mantoue mit dans ses accens quelque chose de plus céleste, comme les cygnes de l'Eurotas, consacrés aux Muses, qui, avant d'expirer, avaient, selon Pythagore, une vision de l'Olympe, et témoignaient leur ravissement par des chants harmonieux.

Virgile est l'ami du solitaire, le compagnon des heures secrètes de la vie. Racine est peut-être au-dessus du poëte latin, parce qu'il a fait Athalie; mais le dernier a quelque chose qui

remue plus doucement le cœur. On admire plus l'un, on aime plus l'autre; le premier a des douleurs trop royales; le second parle davantage à tous les rangs de la société. En parcourant les tableaux des vicissitudes humaines, tracés par Racine, on croit errer dans les parcs abandonnés de Versailles; ils sont vastes et tristes, mais à travers leur solitude, on distingue la main régulière des arts, et les vestiges des grandeurs :

Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes.

Les tableaux de Virgile, sans être moins nobles, ne sont pas bornés à de certaines perspectives de la vie ; ils représentent toute la nature : ce sont les profondeurs des forêts, l'aspect des montagnes, les rivages de la mer, où des femmes exilées, *regardent en pleurant, l'immensité des flots :*

Cunctæque profundum
Pontum adspectabant flentes.

CHAPITRE XI.

LE GUERRIER.

Définition du beau idéal.

LES siècles héroïques sont favorables à la poésie, parce qu'ils ont cette vieillesse et cette incertitude de tradition, que demandent les Muses, naturellement un peu menteuses. Nous voyons chaque jour se passer sous nos yeux des choses extraordinaires, sans y prendre aucun intérêt; mais nous aimons à entendre raconter des faits obscurs, qui sont déjà loin de nous. C'est qu'au fond les plus grands événemens de la terre sont petits en eux-mêmes: notre ame qui sent ce vice des affaires humaines, et qui tend sans cesse à l'immensité, tâche de ne les voir que dans le vague, pour les agrandir.

Or, l'esprit des siècles héroïques se forme du mélange d'un état civil encore grossier, et d'un état religieux porté à son plus haut point d'influence. La barbarie et le polythéisme ont produit les héros d'Homère; la barbarie et le christianisme ont enfanté les chevaliers du Tasse.

Qui, des *héros* ou des *chevaliers*, méritent la préférence, soit en morale, soit en poésie ? c'est ce qu'il convient d'examiner.

En faisant abstraction du génie particulier des deux poëtes, et ne comparant qu'homme à homme, il nous semble que les personnages de la *Jérusalem* sont supérieurs à ceux de *l'Iliade*.

Quelle différence, en effet, entre des chevaliers si francs, si désintéressés, si humains, et des guerriers perfides, avares, cruels, insultant aux cadavres de leurs ennemis, poétiques enfin par leurs vices, comme les premiers le sont par leurs vertus !

Si

Si par héroïsme on entend un effort contre les passions, en faveur de la vertu, c'est sans doute Godefroi, et non pas Agamemnon, qui est le véritable héros. Or, nous demandons pourquoi le Tasse, en peignant les chevaliers, a tracé le modèle du parfait guerrier, tandis qu'Homère, en représentant les hommes des temps héroïques, n'a fait que des espèces de monstres? C'est que le christianisme a fourni, dès sa naissance, le *beau idéal moral*, ou le *beau idéal des caractères*, et que le polythéisme n'a pu donner cet avantage au chantre d'Ilion. Nous arrêterons un peu le lecteur sur ce sujet; il importe trop au fond de notre ouvrage, pour hésiter à le mettre dans tout son jour.

Il y a deux sortes de *beau idéal*, le beau idéal *moral*, et le beau idéal *physique*: l'un et l'autre sont nés de la société.

L'homme très-près de la nature, tel que le sauvage, ne les connaît pas; il

se contente, dans ses chansons, de rendre fidèlement ce qu'il voit. Comme il vit au milieu des déserts, ses tableaux sont nobles et simples; on n'y trouve point de mauvais goût, mais aussi ils sont monotones, et les actions qu'ils expriment, ne vont pas jusqu'à l'héroïsme.

Le siècle d'Homère s'éloignait déjà de ces premiers temps. Qu'un Canadien perce un chevreuil de ses flèches; qu'il le dépouille au milieu des forêts; qu'il étende la victime sur les charbons d'un chêne embrasé : tout est poétique dans ces mœurs. Mais dans la tente d'Achille, il y a déjà des *bassins*, des *broches*, des *vases;* quelques détails de plus, et Homère tombait dans la bassesse des descriptions, ou bien il entrait dans la route du beau idéal, en commençant à *cacher* quelque chose.

Ainsi, à mesure que la société multiplia les besoins de la vie, les poëtes apprirent qu'il ne fallait plus, comme

par le passé, peindre tout aux yeux, mais voiler certaines parties du tableau.

Ce premier pas fait, ils virent encore qu'il fallait *choisir*; ensuite, que la chose choisie était susceptible d'une forme plus belle ou d'un plus bel effet dans telle ou telle position.

Toujours *cachant* et *choisissant*, *retranchant* ou *ajoutant*, ils se trouvèrent peu à peu dans des formes qui n'étaient plus naturelles, mais qui étaient plus parfaites que la nature; les artistes appelèrent ces formes, *le beau idéal*.

On peut donc définir *le beau idéal*, l'art *de choisir et de cacher*.

Cette définition s'applique également au beau idéal *moral* et au beau idéal *physique*. Celui-ci se forme, en cachant avec adresse la partie infirme des objets; l'autre, en dérobant à la vue certains côtés faibles de l'ame: *l'ame* a ses besoins honteux, et ses bassesses comme le corps.

Et nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, qu'il n'y a que l'homme qui soit susceptible d'être représenté plus parfait que nature, et comme approchant de la Divinité. On ne s'avise pas de peindre le *beau idéal* d'un cheval, d'un aigle, d'un lion. Ceci nous fait entrevoir une preuve merveilleuse de la grandeur de nos fins et de l'immortalité de notre ame.

La société où la morale parvint le plutôt à son développement, dut atteindre le plus vîte au *beau idéal moral*, ou, ce qui revient au même, au *beau idéal des caractères*; or, c'est ce qui distingue éminemment les sociétés formées dans la religion chrétienne. Il est étrange, et cependant rigoureusement vrai, que tandis que nos pères étaient des barbares pour tout le reste, la morale, au moyen de l'Evangile, s'était élevée chez eux à son dernier point de perfection: de sorte que l'on vit des

hommes, si nous osons parler ainsi, à-la-fois sauvages par le corps, et civilisés par l'ame.

C'est ce qui fait la beauté des temps chevaleresques, et ce qui leur donne la supériorité, tant sur les siècles héroïques, que sur les siècles tout-à-fait modernes.

Car si vous entreprenez de peindre les premiers âges de la Grèce, autant la simplicité des mœurs vous offrira des choses agréables, autant la barbarie des caractères vous choquera : le polythéisme ne fournit rien pour corriger la nature sauvage et l'insuffisance des vertus primitives.

Si, au contraire, vous chantez l'âge moderne, vous serez obligé de bannir la vérité de votre ouvrage, et de vous jeter à-la-fois dans le beau idéal *moral*, et dans le beau idéal *physique*. Trop loin de la nature et de la religion sous tous les rapports, on ne peut représenter fidèlement l'intérieur de nos

ménages, et moins encore le fond de nos cœurs.

La chevalerie seule offre le beau mélange de la *vérité* et de la *fiction*.

D'une part, vous pouvez offrir le tableau des mœurs dans toute sa naïveté : un vieux château, un large foyer, des tournois, des joutes, des chasses : le son du cor, le bruit des armes, n'ont rien qui heurte le goût, rien qu'on doive ou *choisir* ou *cacher*.

Et d'un autre côté, le poëte chrétien, plus heureux qu'Homère, n'est point forcé de ternir sa peinture, en y plaçant l'homme barbare ou l'homme *naturel*; le christianisme lui donne le parfait héros.

Ainsi, tandis que le Tasse est dans la nature relativement aux objets physiques, il est au-dessus de cette nature, par rapport aux objets moraux.

Or, le *vrai* et l'*idéal* sont les deux sources de l'intérêt poétique, le *touchant* et le *merveilleux*.

CHAPITRE XII.

Suite DU GUERRIER.

MONTRONS à présent que ces vertus du chevalier, qui élèvent son caractère jusqu'au *beau idéal*, sont des vertus véritablement chrétiennes.

Si elles n'étaient que de simples vertus morales, imaginées par le poëte, elles seraient sans mouvement et sans ressort. On en peut juger par Enée, dont Virgile a fait un héros philosophe.

Les vertus purement morales sont froides par essence : ce n'est pas quelque chose d'ajouté à l'ame, c'est quelque chose de retranché de la nature ; c'est l'absence du vice, plutôt que la présence de la vertu.

Les vertus religieuses ont des ailes, elles sont passionnées. Non contentes de s'abstenir du mal, elles veulent faire

le bien : elles ont l'activité de l'amour, et se tiennent dans une région supérieure, et un peu exagérée. Telles étaient les vertus des chevaliers.

La foi ou la fidélité était leur première vertu ; la fidélité est pareillement la première vertu du christianisme.

Le chevalier ne mentait jamais. — Voilà le chrétien.

Le chevalier était pauvre, et le plus désintéressé des hommes. — Voilà le disciple de l'Evangile.

Le chevalier s'en allait à travers le monde, secourant la veuve et l'orphelin. — Voilà la charité de Jesus-Christ.

Le chevalier était tendre et délicat. Qui lui aurait donné cette douceur, si ce n'était une religion humaine, qui porte toujours au respect pour la faiblesse ? Avec quelle bénignité Jesus-Christ lui-même ne parle-t-il pas aux femmes dans l'Evangile !

Agamemnon déclare brutalement qu'il aime autant Briséïs que son épouse, parce qu'elle fait d'aussi beaux ouvrages.

Un chevalier ne parle pas ainsi.

Enfin, le christianisme a produit l'honneur, ou la bravoure des héros modernes, si supérieure à celle des héros antiques.

La véritable religion nous enseigne que ce n'est pas par la force du corps que l'homme se doit mesurer, mais par la grandeur de l'ame. D'où il résulte que le plus faible des chevaliers ne tremble jamais devant un ennemi; et fût-il certain de recevoir la mort, il n'a pas même la pensée de la fuite.

Cette haute valeur est devenue si commune, que le moindre de nos fantassins est plus courageux que les Ajax, qui fuyaient devant Hector, qui fuyait à son tour devant Achille. Quant à la clémence du chevalier chrétien envers

les vaincus, qui peut nier qu'elle découle du christianisme ?

Les poëtes modernes ont tiré une foule de traits nouveaux du caractère chevaleresque. Dans la *tragédie*, il suffit de nommer Bayard, Tancrède, Nemours, Couci : Nérestan apporte la rançon de ses frères d'armes, et se vient rendre prisonnier, parce qu'il ne peut satisfaire à la somme nécessaire pour se racheter lui-même. Les belles mœurs chrétiennes ! Et qu'on ne dise pas que c'est une pure invention poétique ; il y a cent exemples de chrétiens, qui se sont remis entre les mains des infidèles, ou pour délivrer d'autres chrétiens, ou parce qu'ils ne pouvaient compter l'argent qu'ils avaient promis.

On sait combien le caractère chevaleresque est favorable à l'*Epopée* : qu'ils sont aimables tous ces chevaliers de la *Jérusalem*, ce Renaud si brillant, ce Tancrède si généreux, ce vieux Raymond de Toulouse, toujours abattu et toujours

relevé ! On est avec eux sous les murs de Solyme ; on croit entendre le jeune Bouillon s'écrier, au sujet d'Armide : « Que dira-t-on à la cour de France, quand on saura que nous avons refusé notre bras à la beauté ? » Pour juger de la différence qui se trouve entre les héros d'Homère et ceux du Tasse, il suffit de jeter les yeux sur le camp de Godefroi et sur les remparts de Sion. D'un côté sont les *chevaliers*, et de l'autre, les *héros antiques*. Soliman même n'a tant d'éclat, que parce que le poëte lui a donné quelques traits de la générosité du chevalier : ainsi le principal héros infidèle emprunte lui-même sa majesté du christianisme.

Mais c'est dans Godefroi qu'il faut admirer le chef-d'œuvre du caractère héroïque. Si Enée veut échapper à la séduction d'une femme, il tient les yeux baissés, *immota tenebat lumina* ; il cache son trouble ; il répond des choses vagues ;

« Reine, je ne nie point tes bontés, je me souviendrai d'Elise, » *meminisse Elisæ.*

Ce n'est pas de cet air que le capitaine chrétien repousse les adresses d'Armide : il résiste, car il connaît les fragiles appas du monde ; il continue son vol vers le ciel, *comme l'oiseau rassasié, qui ne s'abat point où une nourriture trompeuse l'appelle.*

Qual saturo augel, che non si cali,
Ove il cibo mostrando, altri l'invita.

Faut-il combattre, délibérer, appaiser une sédition ? Bouillon est par-tout grand, par-tout auguste. Ulysse frappe Thersite de son sceptre (σκήπτρῳ δὲ μεθάφρενον, ἠδὲ καὶ ὤμω πλῆξεν.), et arrête les Grecs prêts à rentrer dans leurs vaisseaux : ces mœurs sont naïves et pittoresques. Mais voyez Godefroi se montrant seul à un camp furieux, qui l'accuse d'avoir fait assassiner un héros. Quelle beauté noble et touchante dans la

la prière de ce capitaine, plein de la conscience de sa vertu ! comme cette prière fait ensuite éclater l'intrépidité du général, qui, désarmé et tête nue, se présente à une soldatesque effrénée !

Au combat, une sainte et majestueuse valeur, inconnue aux guerriers d'Homère et de Virgile, anime le guerrier chrétien. Enée, couvert de ses armes divines, et debout sur la poupe de sa galère, qui approche du rivage Rutule, est dans une attitude héroïque; Agamemnon, semblable au Jupiter foudroyant, présente une image pleine de grandeur : cependant Godefroi n'est inférieur ni au père des Césars, ni au chef des Atrides, dans le dernier champ de la *Jérusalem*.

Le soleil vient de se lever; les armées sont en présence : les bannières se déroulent aux vents; les plumes flottent sur les casques; les habits, les franges, les harnais, les armes, les couleurs, l'or et le fer étincellent aux premiers

feux du jour. Monté sur un coursier rapide, Godefroi parcourt les rangs de son armée ; il parle, et son discours est un modèle d'éloquence guerrière. Sa tête rayonne, son visage brille d'un éclat inconnu, l'ange de la victoire le couvre invisiblement de ses ailes. Bientôt il se fait un profond silence ; les légions se prosternent, en adorant celui qui fit tomber Goliath par la main d'un jeune berger. Soudain la trompette sonne, les soldats chrétiens se relèvent, et, pleins de la fureur du Dieu des armées, ils se précipitent sur les bataillons ennemis.

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE TROISIÈME.

Suite de la Poésie, dans ses rapports avec les hommes.

PASSIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Que le christianisme a changé les rapports des passions, en changeant les bases du vice et de la vertu.

De l'examen des *caractères*, nous venons à celui des *passions*. On sent qu'en traitant des premiers, il nous a été impossible de ne pas toucher un

peu aux secondes ; mais ici, nous nous proposons d'en parler plus amplement.

S'il existait une religion qui s'occupât sans cesse de mettre un frein aux passions de l'homme, cette religion augmenterait nécessairement le jeu des passions dans le Drame et dans l'Epopée; elle serait plus favorable à la peinture des sentimens, que toute institution religieuse, qui, ne connaissant point des délits du cœur, n'agirait sur nous que par des scènes extérieures. Or, c'est ici le grand avantage de notre culte sur les cultes de l'antiquité : la religion chrétienne est un vent céleste qui enfle les voiles de la vertu, et multiplie les orages de la conscience autour du vice.

Les bases de la morale ont changé parmi les hommes, du moins parmi les hommes chrétiens, depuis la prédication de l'Evangile. Chez les anciens, par exemple, l'humilité passait pour bassesse, et l'orgueil pour grandeur :

chez les chrétiens, au contraire, l'orgueil est le premier des vices, et l'humilité une des premières vertus. Cette seule transmutation de principes, montre la nature humaine sous un jour nouveau, et nous devons découvrir dans les passions des rapports que les anciens n'y voyaient pas.

Donc, pour nous, la racine du mal est la *vanité*, et la racine du bien la *charité*; de sorte que les passions vicieuses sont toujours un composé d'orgueil, et les passions vertueuses un composé d'amour.

Faites l'application de ce principe, vous en reconnaîtrez la justesse. Pourquoi les passions qui tiennent au courage, sont-elles plus belles chez les modernes que chez les anciens? pourquoi avons-nous donné d'autres proportions à la valeur, et transformé un mouvement brutal en une vertu? C'est par le mélange de la vertu chrétienne, directement opposée à ce mouvement,

l'*humilité* De ce mélange est née la *magnanimité* ou la *générosité poétique*, sorte de passion (car les chevaliers l'ont poussée jusque-là) totalement inconnue des anciens.

Un de nos plus doux sentimens, et peut-être le seul qui appartienne absolument à l'ame (les autres ont quelque mélange des sens dans leur nature ou dans leur but), c'est l'amitié. Et combien le christianisme n'a-t-il point encore augmenté les charmes de cette passion céleste, en lui donnant pour fondement la *charité* ? Jesus-Christ dormit dans le sein de Jean; et sur la croix, avant d'expirer, l'amitié l'entendit prononcer ce mot digne d'un Dieu : *Mater, ecce filius tuus; discipule, ecce mater tua* (1). *Mère, voilà ton fils; disciple, voilà ta mère.*

---

(1) Jean, Evang. cap. XIX, v. 26 et 27.

Le christianisme qui a révélé notre double nature, et montré les contradictions de notre être, qui a fait voir le haut et le bas de notre cœur, qui, lui-même, est plein de contrastes comme nous, puisqu'il nous présente un homme-dieu, un enfant maître des mondes, le créateur de l'univers sortant du sein d'une créature, le christianisme, disons-nous, vu sous ce jour des contrastes, est encore, par excellence, la religion de l'amitié. Ce sentiment se fortifie autant par les oppositions que par les ressemblances. Pour que deux hommes soient parfaits amis, ils doivent s'attirer et se repousser sans cesse par quelqu'endroit : il faut qu'ils aient des génies d'une même force, mais d'une différente espèce, des opinions opposées, des principes semblables, des haines et des amours diverses, mais au fond la même sensibilité, des humeurs tranchantes, et pourtant des goûts pareils ; en

un mot, de grands contrastes de caractères, et de grandes harmonies du cœur.

Cette chaleur, que la *charité* répand dans les passions vertueuses, leur donne un caractère divin. Chez les hommes de l'antiquité, l'avenir des sentimens ne passait pas le tombeau, où il venait faire naufrage. Amis, frères, époux, se quittaient aux portes de la mort, et sentaient que leur séparation était éternelle; le comble de la félicité pour les Grecs et pour les Romains se réduisait à mêler leurs cendres ensemble: mais combien elle devait être douloureuse, une urne qui ne renfermait que des souvenirs! Le polythéisme avait établi l'homme dans les régions du passé; le christianisme l'a placé dans les champs de l'espérance. La jouissance des sentimens honnêtes sur la terre, n'est que l'avant-goût des délices dont nous serons comblés. Le principe de nos amitiés

n'est point dans ce monde : deux êtres qui s'aiment ici-bas sont seulement dans la route du Ciel, où ils arriveront ensemble, si la vertu les dirige. De manière que cette forte expression des poëtes, *exhaler son ame dans celle de son ami*, est littéralement vraie pour deux chrétiens. En se dépouillant de leurs corps, ils ne font que se dégager d'un obstacle qui s'opposait à leur union intime, et leurs ames vont se confondre dans le sein de l'Eternel.

Ne croyons pas toutefois qu'en nous découvrant les bases sur lesquelles reposent les passions, le christianisme ait désenchanté la vie; loin de flétrir l'imagination, en lui faisant tout toucher et tout connaître, il a répandu le doute et les ombres sur les choses inutiles à nos fins; supérieur en cela à cette imprudente philosophie qui cherche trop à pénétrer la nature de l'homme et à trouver le fond par-tout. Il ne faut pas

toujours laisser tomber la sonde dans les abymes du cœur : les vérités qu'il contient sont du nombre de celles qui demandent le demi-jour et la perspective. C'est une imprudence que d'appliquer sans cesse son jugement à la partie aimante de son être, de porter l'esprit raisonneur dans les passions. Cette curiosité conduit peu à peu à douter des choses généreuses ; elle dessèche la sensibilité, et tue pour ainsi dire l'ame : les mystères du cœur sont comme ceux de l'antique Egypte ; le profane qui cherchait à les découvrir, sans y être initié par la religion, était subitement frappé de mort.

CHAPITRE II.

AMOUR PASSIONNÉ.

Didon.

CE que nous appelons proprement amour parmi nous, est un sentiment dont l'antiquité a ignoré jusqu'au nom. Ce n'est que daus les siècles modernes qu'on a vu se former ce mélange des sens et de l'ame, cette espèce d'amour, dont l'amitié est la partie morale. C'est encore au christianisme que l'on doit ce sentiment perfectionné; c'est lui qui, tendant sans cesse à épurer le cœur, est parvenu à jeter de la spiritualité jusque dans le penchant qui en paraissait le moins susceptible. Voilà donc un nouveau moyen de situations poétiques, que cette religion si dénigrée a fourni aux auteurs même qui l'insultent : on peut voir dans

une foule de romans, les beautés qu'on a tirées de cette passion demi-chrétienne. Le caractère de Clémentine, par exemple, est un chef d'œuvre dont la Grèce n'offre point de modèle. Mais pénétrons dans ce sujet : et avant de parler de l'*amour champêtre* considérons l'*amour passionné.*

Cet amour n'est ni aussi saint que la piété conjugale, ni aussi gracieux que le sentiment des bergers ; mais plus poignant que l'un et l'autre, il dévaste les ames où il règne. Ne s'appuyant point sur la gravité du mariage, ou sur l'innocence des mœurs champêtres, ne mêlant aucun autre prestige au sien, il est à soi-même sa propre illusion, sa propre folie, sa propre substance. Ignorée de l'artisan trop occupé, et du laboureur trop simple, cette passion n'existe que dans ces rangs de la société, où l'oisiveté nous laisse surchargés du poids de notre cœur, avec son immense amour-

amour-propre, et ses éternelles inquiétudes.

Il est si vrai que le christianisme jette une éclatante lumière dans l'abyme de nos passions, que ce sont les orateurs de l'Eglise qui ont peint les désordres du cœur humain avec le plus de force et de vivacité. Quel tableau Bourdaloue ne fait-il point de l'ambition ! Comme Massillon a pénétré dans les replis de nos ames, et exposé au jour nos penchans et nos vices ! « C'est le caractère de cette passion, dit cet homme éloquent, en parlant de l'amour, de remplir le cœur tout entier, etc.: on ne peut plus s'occuper que d'elle; on en est possédé, enivré; on la retrouve partout; tout en retrace les funestes images; tout en réveille les injustes désirs; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférens, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les

mystères terribles en rappellent le souvenir. » (1)

» C'est un désordre, s'écrie le même orateur, dans la *Pécheresse* (2), d'aimer pour lui-même ce qui ne peut être ni notre bonheur, ni notre perfection, ni par conséquent notre repos : car aimer, c'est chercher la félicité dans ce qu'on aime ; c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur ; c'est l'appeler au secours de ce vide affreux que nous sentons en nous-mêmes, et nous flatter qu'il sera capable de le remplir : c'est le regarder comme la ressource de tous nos besoins, le remède de tous nos maux, l'auteur de tous nos biens.... (3) Mais cet amour des créatures est suivi des plus cruelles

---

(1) Massillon, l'*Enfant prodigue*, première partie, tome II.

(2) Première partie.

(3) *Id. ibid.* seconde partie.

incertitudes : on doute toujours si l'on est aimé comme l'on aime ; on est ingénieux à se rendre malheureux, et à former à soi-même des craintes, des soupçons, des jalousies ; plus on est de bonne foi, plus on soufire ; on est le martyr de ses propres défiances : vous le savez, et ce n'est pas à moi à venir vous parler ici le langage de vos passions insensées. » (1)

Cette maladie de l'ame se déclare avec fureur, ausitôt que paraît l'objet qui doit en développer le germe. Didon s'occupe encore des travaux de sa cité naissante : la tempête s'élève et apporte un héros. La reine se trouble, un *feu secret* coule dans ses veines ; les imprudences commencent ; les plaisirs suivent ; le désenchantement et le remords viennent après eux. Bientôt Didon est

(1) Seconde partie.

abandonnée ; elle regarde avec horreur autour d'elle, et ne voit que des abymes. Comment s'est-il évanoui cet édifice de bonheur, dont une imagination exaltée avait été l'amoureux architecte ; palais de nuages que dore quelques instans un soleil prêt à s'éteindre ! Didon vole, cherche, appelle Enée :

Dissimulare etiam sperasti, etc. (1)

« Perfide ! espérais-tu me cacher tes » desseins et t'échapper clandestinement » de cette terre ? Ni notre amour, ni » cette main que je t'ai donnée, ni » Didon prête à étaler de cruelles fu- » nérailles, ne peuvent arrêter tes » pas ? etc. etc. »

Quel trouble, quelle passion, quelle vérité dans l'éloquence de cette femme

(1) Æneïd. libr. IV, v. 305.

trahie ! Les sentimens se pressent tellement dans son cœur, qu'elle les produit en désordre, incohérens et séparés, tels qu'ils s'accumulent sur ses lèvres. Remarquez les autorités qu'elle emploie dans ses prières. Est-ce au nom des dieux, au nom d'un sceptre qu'elle parle? Non ! elle ne fait pas même valoir *Didon dédaignée ;* mais plus humble et plus amante, elle n'implore le fils de Vénus que par des larmes, que par la propre main du perfide. Si elle y joint le souvenir de l'amour, ce n'est encore qu'en l'étendant sur Enée : par *notre hymen, par notre union commencée*, dit-elle,

Per connubia nostra, per inceptos hymenæos. (1)

Elle atteste aussi les lieux témoins de son bonheur, car c'est une coutume des malheureux, d'associer à leurs sentimens

(1) Æneïd. libr. IV, v. 316.

les objets qui les environnent ; abandonnés des hommes, ils cherchent à se créer des appuis, en animant de leur douleur les êtres insensibles autour d'eux. Ce toit, ce foyer hospitalier, où naguère elle accueillit l'ingrat, sont donc les vrais dieux pour Didon. Ensuite, avec l'adresse d'une femme, et d'une femme amoureuse, elle rappelle tour-à-tour le souvenir de Pygmalion et celui de Iarbe, afin de réveiller ou la générosité, ou la jalousie du héros Troyen. Bientôt, pour dernier trait de passion et de misère, la superbe souveraine de Carthage va jusqu'à souhaiter qu'un *petit Enée*, *parvulus Æneas* (1), reste au moins auprès d'elle pour consoler sa douleur, même en portant témoignage à sa honte.

---

(1) Æneïd. libr. IV, v. 328 et 329. Le vieux *Loïs des Masu'es*, *Tournisien*, qui nous a laissé les quatre premiers livres de

Elle s'imagine que tant de larmes, tant d'imprécations, tant de prières, sont des raisons auxquelles Enée ne pourra résister : dans ces momens de folie, les passions, incapables de plaider leur cause avec succès, croient faire usage de tous leurs moyens, lorsqu'elles ne font entendre que tous leurs accens.

---

l'Enéide en *carmes français*, a traduit ainsi ce morceau :

. . . . Si d'un petit Enée,
Avec ses yeux, m'était faveur donnée,
Qui seulement te ressemblât de vis,
Point ne serais du tout, à mon avis,
Prinse, et de toi laissée entièrement.

CHAPITRE III.

Suite du PRÉCÉDENT.

La Phèdre de Racine.

Nous pourrions nous contenter d'opposer à Didon la Phèdre de Racine. Plus passionnée que la reine de Carthage, elle n'est en effet qu'une *épouse chrétienne.* La crainte des flammes vengeresses et de l'éternité formidable de notre enfer, perce à travers le rôle de cette femme criminelle (1), et sur-tout dans la scène de jalousie, qui, comme on le sait, est de l'invention du poëte moderne. L'inceste n'était pas une chose si rare et si monstrueuse chez les anciens,

(4) Cette crainte du Tartare est faiblement indiquée dans Euripide.

pour exciter de pareilles frayeurs dans le cœur du coupable. Sophocle fait mourir Jocaste, il est vrai, au moment où elle apprend son crime, mais Euripide la fait vivre long-temps après. Si nous en croyons Tertullien, les malheurs d'Œdipe (1) n'excitaient chez les Macédoniens que les plaisanteries des spectateurs. Virgile ne place pas Phèdre aux enfers, mais seulement dans ces bocages de myrtes, dans ces *champs des pleurs*, *lugentes campi*, où vont errant ces amantes, *qui, même dans la mort, n'ont pas perdu leurs soucis.*

Curæ non ipsa in morte relinquunt. (2)

Aussi la Phèdre d'Euripide, comme celle de Sénèque, craint-elle plus Thésée que le Tartare. Ni l'une ni l'autre ne parlent comme la Phèdre de Racine.

---

(1) Tertul. Apolog.
(2) Æneïd. libr. VI, v. 444.

Moi jalouse ! et Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant ; et moi je brûle encore !
Pour qui ! quel est le cœur où prétendent mes vœux !
Chaque mot, sur mon front, fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure :
Je respire à-la-fois l'inceste et l'imposture ;
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue !
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux :
Où me cacher ! Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ! mon père y tient l'urne fatale ;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains:
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes, peut-être inconnus aux Enfers !
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible !
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un dieu cruel a perdu ta famille :
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Cet incomparable morceau offre une gradation de sentimens, une science de la tristesse, des angoisses et des transports de l'ame, que les anciens n'ont jamais connue. Chez eux, on trouve pour ainsi dire des ébauches de sentimens, mais rarement un sentiment achevé; ici, c'est tout le cœur :

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée !

Et le cri le plus énergique que la passion ait jamais fait entendre, est peut-être celui-ci :

Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Il y a là-dedans un mélange des sens et de l'ame, de désespoir et de fureur amoureuse, qui passe toute expression. Cette femme, qui se *consolerait d'une éternité de souffrances*, si elle avait joui *d'un instant de bonheur*, cette femme n'est pas dans le *caractère antique*; c'est

la *chrétienne réprouvée*, c'est la pécheresse tombée vivante entre les mains de Dieu ; son mot est le mot du damné.

CHAPITRE IV.

Suite des PRÉCÉDENS.

Julie d'Etange. Clémentine.

Nous changeons de couleurs ; l'amour passionné, terrible dans la Phèdre *chrétienne*, ne fait plus entendre chez la *dévote* Julie que de mélodieux soupirs : c'est une voix troublée qui sort d'un sanctuaire de paix, un cri d'amour que prolonge, en l'adoucissant, l'écho religieux des tabernacles.

« Le pays des chimères est en ce » monde le seul digne d'être habité : et » tel est le néant des choses humaines, » que, hors l'être existant par lui-même, il

il n'y a rien de beau que ce qui n'est
» pas . . . . . .
» . . . . . .
» Une langueur secrète s'insinue au
» fond de mon cœur; je le sens vide
» et gonflé, comme vous disiez autre-
» fois du vôtre; l'attachement que j'ai
» pour tout ce qui m'est cher ne suffit
» pas pour l'occuper, il lui reste une
» force inutile dont il ne sait que faire:
» cette peine est bizarre, j'en conviens,
» mais elle n'est pas moins réelle. Mon
» ami, je suis trop heureuse, le bon-
» heur m'ennuie. . . . . .
» . . . . . .

» Ne trouvant donc rien ici-bas qui
» lui suffise, mon ame avide cherche
» ailleurs de quoi la remplir; en s'éle-
» vant à la source du sentiment et de
» l'être, elle y perd sa sécheresse et sa
» langueur: elle y renaît, elle s'y ranime,
» elle y trouve un nouveau ressort, elle
» y puise une nouvelle vie; elle y prend

» une autre existence qui ne tient point
» aux passions du corps, ou plutôt elle
» n'est plus en moi-même, elle est toute
» dans l'être immense qu'elle contem-
» ple ; et dégagée un moment de ses
» entraves, elle se console d'y rentrer,
» par cet essai d'un état plus sublime
» qu'elle espère être un jour le sien.
» . . . . . .
» En songeant à tous les bienfaits de
» la Providence, j'ai honte d'être sen-
» sible à de si faibles chagrins, et d'ou-
» blier de si grandes grâces. . . . .
» . . . . . .
» Quand la tristesse m'y suit malgré moi
» (*dans son oratoire*), quelques pleurs
» versés devant celui qui console, sou-
» lagent mon cœur à l'instant. Mes
» réflexions ne sont jamais amères ni
» douloureuses, mon repentir même est
» exempt d'alarmes ; mes fautes me
» donnent moins d'effroi que de honte.
» J'ai des regrets et non des remords.

» Le Dieu que je sers est un Dieu » clément, un père : ce qui me touche, » c'est sa bonté ; elle efface à mes yeux » tous ses autres attributs ; elle est le » seul que je conçois. Sa puissance » m'étonne, son immensité me confond, » sa justice.... Il a fait l'homme faible ; » puisqu'il est juste, il est clément. Le » dieu vengeur est le dieu des méchans. » Je ne puis ni le craindre pour moi, » ni l'implorer contre un autre. O dieu » de paix, Dieu de bonté ! c'est toi que » j'adore : c'est de toi, je le sens, que » je suis l'ouvrage ; et j'espère te retrouver » au jugement dernier tel que tu parles » à mon cœur durant ma vie. »

Comme l'amour et la religion sont heureusement mêlés dans ce tableau ! Ce style, ces sentimens n'ont point de modèle dans l'antiquité (1). Il faudrait être

(1) Il y a toutefois dans ce morceau un mélange vicieux d'expressions métaphysiques,

insensé, pour repousser un culte qui fait sortir du cœur des accens si tendres, et qui a, pour ainsi dire, ajouté de nouvelles cordes à l'ame.

Voulez-vous un autre exemple de ce nouveau langage des passions, inconnu sous le polythéisme ? Ecoutez parler Clémentine : ses expressions sont peut-être encore plus naturelles, plus touchantes, et plus sublimement naïves que celles de Julie :

« Je consens, monsieur, du fond de » mon cœur (c'est très-sérieusement, » comme vous voyez) que vous n'ayez » que de la haine, du mépris, de l'hor- » reur pour la malheureuse Clémentine ; » mais je vous conjure, pour l'intérêt » de votre ame immortelle, de vous » attacher à la véritable Eglise. Eh bien !

---

et de langage naturel. *Dieu*, le *Tout-Puissant*, le *Seigneur*, vaudraient beaucoup mieux que la *source de l'Etre*, etc.

» monsieur, que me répondez-vous?
» (en suivant de son charmant visage, le
» mien que je tenais encore tourné; car
» je ne me sentais pas la force de la
» regarder.) Dites, monsieur, que vous
» y consentez; je vous ai toujours cru
» le cœur honnête et sensible. Dites
» qu'il se rend à la vérité; ce n'est pas
» pour moi que je vous sollicite, je
» vous ai déclaré que je prends le mépris
» pour mon partage. Il ne sera pas dit
» que vous vous serez rendu aux ins-
» tances d'une femme. Non, monsieur,
» votre seule conscience en aura l'hon-
» neur. Je ne vous cacherai point ce
» que je médite pour moi-même. Je
» demeurerai dans une paix profonde;
» (elle se leva ici avec un air de dignité,
» que l'esprit de religion semblait en-
» core augmenter;) et lorsque l'ange
» de la mort paraîtra, je lui tendrai la
» main. Approche, lui dirai-je, ô toi,
» ministre de la paix! je te suis au

» rivage où je brûle d'arriver; et j'y vais
» retenir une place pour l'homme à qui
» je ne la souhaite pas de long-temps,
» mais auprès duquel je veux être éter-
» nellement assise. »

Ah ! le christianisme est sur-tout un baume pour nos blessures, quand les passions, d'abord soulevées dans notre sein, commencent à s'appaiser, ou par l'infortune, ou par la durée. Il endort la douleur, il fortifie la résolution chancelante, il prévient les rechutes, en combattant, dans une ame à peine guérie, le dangereux pouvoir des souvenirs : il nous environne de paix et de lumière ; il rétablit pour nous cette harmonie des choses célestes, que Pythagore entendait dans le silence de ses passions. Comme il promet toujours une récompense pour un sacrifice, on croit ne rien lui céder en lui cédant tout ; comme il offre à chaque pas un objet plus beau à nos désirs, il satisfait

à l'inconstance naturelle de nos cœurs: on est toujours avec lui dans le ravissement d'un amour qui commence, et cet amour a cela d'ineffable, que ses mystères sont ceux de l'innocence et de la pureté.

CHAPITRE V.

Suite des PRÉCÉDENS.

Héloïse et Abeilard.

JULIE a été ramenée à la religion par des malheurs ordinaires : elle est restée dans le monde, et contrainte de lui cacher sa passion, elle se réfugie en secret auprès de Dieu ; sûre qu'elle est de trouver dans ce père indulgent une pitié que lui refuseraient les hommes. Elle se plaît à se confesser au tribunal suprême, parce que lui seul la peut absoudre, et peut-être aussi (reste

involontaire de faiblesse !) parce que c'est toujours parler de son amour.

Si nous trouvons tant de charmes à révéler nos peines à quelque homme supérieur, à quelque conscience tranquille qui nous fortifie, et nous fasse participer au calme dont elle jouit ; quelles délices n'est-ce pas, de parler de passions à l'Etre impassible que nos confidences ne peuvent troubler, de faiblesse à l'Etre tout-puissant qui peut nous donner un peu de sa force ? On conçoit les transports de ces hommes saints, qui, retirés sur le sommet des montagnes, mettaient toute leur vie au pied de Dieu, perçaient, à force d'amour, les voûtes de l'éternité, et parvenaient à contempler la lumière primitive. Julie sans le savoir, approche de sa fin, et les ombres du tombeau, qui commencent à s'entr'ouvrir pour elle, laissent éclater à ses yeux un rayon de l'Excellence divine. La voix de cette femme

mourante est douce et triste ; ce sont les derniers bruits du vent qui va quitter la forêt, les derniers murmures d'une mer qui déserte ses rivages.

La voix d'Héloïse a plus de force. Femme d'Abeilard, elle vit, et elle vit pour Dieu. Ses malheurs ont été aussi imprévus que terribles. Précipitée du monde au désert, elle est entrée soudaine et avec tous ses feux, dans les glaces monastiques. La religion et l'amour exercent à-la-fois leur empire sur son cœur ; c'est la nature rebelle, saisie toute vivante par la grâce, et qui se débat vainement dans les embrassemens du Ciel. Donnez Racine pour interprète à Héloïse, et le tableau de ses souffrances va mille fois effacer celui des malheurs de Didon, par l'effet tragique, le lieu de la scène, et je ne sais quoi de formidable, que le christianisme imprime aux objets où il mêle sa grandeur.

Hélas ! tels sont les lieux où, captive, enchaînée,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée ;
Cependant, Abeilard, dans cet affreux séjour,
Mon cœur s'enivre encor du poison de l'amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence,
Et j'ai maudit cent fois ma pénible innocence.
. . . . . .
O funeste ascendant ! ô joug impérieux !
Quels sont donc mes devoirs, et qui suis-je en ces lieux !
Perfide ! de quel nom veux-tu que l'on te nomme !
Toi, l'épouse d'un Dieu, tu brûles pour un homme !
Dieu cruel, prends pitié du trouble où tu me vois,
A mes sens mutinés ose imposer tes lois.
. . . . . .
Le pourras-tu, grand Dieu ! mon désespoir, mes larmes,
Contre un cher ennemi te demandent des armes ;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux. (1)

Il était impossible que l'antiquité fournît une pareille scène, parce qu'elle n'avait pas une pareille religion. On aura beau prendre pour héroïne une

(1) Colard. *Ep. d'Hél.*

vestale grecque ou romaine, jamais on n'établira ce combat entre la chair et l'esprit, qui fait le merveilleux de la position d'Héloïse, et qui appartient au dogme et à la morale du christianisme. Souvenez-vous que vous voyez ici réunies, la plus fougueuse des passions, et une religion menaçante qui n'entre jamais en traité avec nos penchans. Héloïse aime, Héloïse brûle; mais là s'élèvent des murs glacés; là, tout s'éteint sous des marbres insensibles; là, des flammes éternelles, ou des récompenses sans fin, attendent sa chute ou son triomphe. Il n'y a point d'accommodement à espérer; la créature et le créateur ne peuvent habiter ensemble dans la même ame. Didon ne perd qu'un amant ingrat. Oh! qu'Héloïse est travaillée d'un tout autre soin! Il faut qu'elle choisisse entre Dieu et un amant fidèle, dont elle a causé les malheurs! Et qu'elle ne croie pas pouvoir détourner secrètement,

au profit d'Abeilard, la moindre partie de son cœur : le Dieu de Sinaï est un Dieu jaloux, un Dieu qui veut être aimé de préférence ; il punit jusqu'à l'ombre d'une pensée, jusqu'au songe qui s'adresse à d'autre qu'à lui.

Nous nous permettons de relever ici une erreur de Colardeau, parce qu'elle tient à l'esprit de son siècle, et qu'elle peut jeter quelque lumière sur le sujet que nous traitons. Son épître d'Héloïse a une teinte philosophique, qui n'est point dans l'original de Pope. Après le morceau que nous avons cité, on lit ces vers :

Chères sœurs, de mes fers compagnes innocentes,
Sous ces portiques saints, colombes gémissantes,
Vous qui ne connaissez que ces *faibles* vertus
Que la religion donne.... et que je n'ai plus ;
Vous qui, dans les *langueurs d'un esprit monastique*,
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique ;
Vous enfin, qui n'ayant que Dieu seul pour amant,
Aimez par *habitude* et non par sentiment :
Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles !

Tous

Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits paisibles.
Le cri des passions n'en trouble point le cours.
Ah ! qu'Héloïse envie et vos nuits et vos jours !

Ces vers, qui d'ailleurs ne manquent pas d'abandon et de mollesse, ne sont point de l'auteur anglais. On en découvre à peine quelques traces dans ce passage, que nous traduisons mot à mot :

« Heureuse la vierge sans taches qui » oublie le monde, et que le monde » oublie ! L'éternelle joie de son ame est » de sentir que toutes ses prières sont » exaucées, tous ses vœux résignés. Le » travail et le repos partagent également » ses jours ; son sommeil facile cède sans » effort aux pleurs et aux veilles. Ses » désirs sont réglés, ses goûts toujours » les mêmes ; elle s'enchante par ses » larmes, et ses soupirs sont pour le » Ciel. La grâce répand autour d'elle » ses rayons les plus sereins : des anges

» lui *soufflent* (1) tout bas les plus » beaux songes. Pour elle, l'époux pré- » pare l'anneau nuptial ; pour elle, de » blanches vestales entonnent des chants » d'hymenée : c'est pour elle que fleurit » la rose d'Eden, qui ne se fane jamais, » et que les séraphins répandent les par- » fums de leurs ailes. Elle meurt enfin » au son des harpes célestes, et s'éva- » nouit dans les visions d'un jour » éternel. »

Nous sommes encore à comprendre, comment un *poëte* a pu se tromper, au point de substituer à cette description un lieu commun sur les *langueurs monastiques*. Qui ne sent combien elle est belle et dramatique cette opposition que Pope a voulu faire entre les chagrins et l'amour d'Héloïse, et le calme et la chasteté de la vie religieuse ? Qui ne

(1) L'*anglais*, PROMPT.

sent combien cette transition repose agréablement l'ame agitée par les passions, et quel nouveau prix elle donne ensuite aux mouvemens renaissans de ces mêmes passions? Si la philosophie est bonne à quelque chose, ce n'est sûrement pas au tableau des troubles du cœur, puisqu'elle est directement inventée pour les appaiser. Héloïse, philosophant sur les *faibles* vertus de la religion, ne parle ni comme la vérité, ni comme son siècle, ni comme la femme, ni comme l'amour: on ne voit que le poëte, et, ce qui est pis encore, l'âge des sophistes et de la déclamation.

C'est ainsi que l'esprit irréligieux détruit la vérité, et gâte les mouvemens de la nature. Pope, qui touchait à de meilleurs temps, n'est pas tombé dans la faute de Colardeau. Il conservait la bonne tradition du siècle de Louis XIV, dont le siècle de la reine Anne ne fut qu'une espèce de prolongement ou de reflet.

Revenons aux idées religieuses, si nous attachons quelque prix aux œuvres du génie : la religion est la vraie philosophie des beaux-arts, parce qu'elle ne sépare point, comme la sagesse humaine, la poésie de la morale, et la tendresse de la vertu.

Au reste, il y aurait d'autres observations intéressantes à faire sur Héloïse, par rapport à la maison solitaire où la scène se trouve placée. Ces cloîtres, ces voûtes, ces tombeaux, ces mœurs austères en contraste avec l'amour, en doivent augmenter la force et la tristesse. Autre chose est de consumer promptement sa vie sur un bûcher, comme la reine de Carthage ; autre chose, de se brûler avec lenteur, comme Héloïse, sur l'autel de la religion. Mais, comme dans la suite nous parlerons beaucoup des monastères, nous sommes forcés, pour éviter les répétitions, de nous arrêter ici.

CHAPITRE VI.

AMOUR CHAMPÊTRE.

Le Cyclope et Galatée.

Nous prendrons pour objet de comparaison chez les anciens, dans les amours champêtres, l'idylle du Cyclope et de Galatée. Ce poëme est un des chefs-d'œuvres de Théocrite; celui de la *Magicienne* lui est peut-être supérieur par l'ardeur de la passion, mais il est moins pastoral.

Le Cyclope, assis sur un rocher, au bord des mers de Sicile, chante ainsi ses déplaisirs, en promenant ses yeux sur les flots.

Ὦ λευκὰ Γαλάτεια, etc. (1)

« Charmante Galatée, pourquoi

(1) Theocr. idyl. XI, v. 19 et seq.

» repousser les soins d'un amant, toi dont
» le visage est blanc comme le lait pressé
» dans mes corbeilles de jonc; toi, qui es
» plus tendre que l'agneau, plus volup-
» tueuse que la génisse, plus fraîche que
» la grappe non encore amollie par les
» feux du jour ? Tu te glisses sur ces
» rivages, lorsque le doux sommeil
» m'enchaîne; tu fuis, lorsque le doux
» sommeil me fuit; tu me redoutes,
» comme l'agneau craint le loup blanchi
» par les ans. Je n'ai cessé de t'adorer,
» depuis le jour que tu vins avec ma
» mère ravir les jeunes hyacinthes à la
» montagne : c'était moi qui te traçais le
» chemin. Depuis ce moment, après ce
» moment, et encore aujourd'hui, vivre
» sans toi m'est impossible. Et cependant
» te soucies-tu de ma peine ? Au nom de
» Jupiter, te soucies-tu de ma peine ? ...
» Mais tout hideux que je suis, j'ai pour-
» tant mille brebis dont ma main presse les
» riches mamelles, et dont je bois le lait

» écumant. L'été, l'automne et l'hiver
» trouvent toujours des fromages dans
» ma grotte; mes réseaux en sont toujours
» pleins. Nul Cyclope ne pourrait aussi
» bien que moi te chanter sur la flûte,
» ô vierge nouvelle! nul ne saurait avec
» autant d'art, la nuit, durant les orages,
» célébrer tous tes attraits.

» Pour toi, je nourris onze biches,
» qui sont prêtes à donner leurs faons.
» J'élève aussi quatre oursins, enlevés à
» leurs mères sauvages : viens, tu posséderas ces richesses. Laisse la mer se
» briser follement sur ses grèves ; tes
» nuits seront plus heureuses, si tu les
» passes à mes côtés, dans mon antre.
» Des lauriers et des cyprès alongés y
» murmurent, le lierre noir et la vigne
» chargée de grappes, en tapissent l'en-
» foncement obscur : tout auprès coule
» une onde fraîche ; source que l'Etna
» blanchi verse de ses sommets de neiges,
» et de ses flancs couverts de brunes

» forêts. Quoi ! préférerais-tu encore les
» mers et leurs mille vagues ? Si ma poi-
» trine hérissée blesse ta vue, j'ai du
» bois de chêne, et des restes de feux
» épandus sous la cendre; brûle même
» (tout me sera doux de ta main), brûle,
» si tu le veux, mon œil unique, cet
» œil qui m'est plus cher que la vie.
» Hélas ! que ma mère ne m'a-t-elle
» donné, comme au poisson, des rames
» légères pour fendre les ondes ! Oh !
» comme je descendrais vers ma Galatée !
» comme je baiserais sa main, si elle
» me refusait ses lèvres ! Oui, je te por-
» terais ou des lis blancs, ou de tendres
» pavots à feuilles de pourpre : les pre-
» miers croissent en été, et les autres fleu-
» rissent en hiver; ainsi je ne pourrais
» te les offrir en même temps.....

» C'était de la sorte que Poliphème
» appliquait sur la blessure de son cœur
» le dyctame immortel des Muses,
» soulageant ainsi plus doucement sa

» vie, que par tout ce qui s'achète au » poids de l'or. »

Cette idylle respire la passion. Le poëte ne pouvait faire un choix de mots plus délicats, ni plus harmonieux. Le dialecte dorique ajoute encore à ses vers un ton de simplicité qu'on ne peut faire passer dans notre langue. Par le jeu d'une multitude d'A, et d'une prononciation large et ouverte, on croirait sentir le calme des tableaux de la nature, et entendre le parler naïf d'un pasteur. (1)

---

(1) On peut remarquer que la première voyelle de l'alphabet se trouve dans presque tous les mots qui peignent les scènes de la campagne, comme dans *charrue*, *vache*, *cheval*, *labourage*, *vallée*, *montagne*, *arbres*, *pâturage*, *laitage*, etc., et dans les épithètes qui ordinairement accompagnent ces noms, tels que *pesante*, *champètre*, *laborieux*, *grasse*, *agreste*, *frais*, *délectable*, etc. Cette

Observez ensuite le naturel des plaintes du Cyclope. Polyphème parle du cœur,

---

observation tombe avec la même justesse sur tous les idiomes connus. La lettre *A* ayant été découverte la première, comme étant la première émission naturelle de la voix, les hommes, alors pasteurs, l'ont employée dans les mots qui composaient le simple dictionnaire de leur vie. L'égalité de leurs mœurs, et le peu de variété de leurs idées nécessairement teintes des images des champs, devaient aussi rappeler le retour des mêmes sons dans le langage. Le son de l'*A* convient au calme d'un cœur champêtre et à la paix des tableaux rustiques. L'accent d'une ame passionnée est aigu, sifflant, précipité ; l'*A* est trop long pour elle ; il faut une bouche pastorale, qui puisse prendre le temps de le prononcer avec lenteur. Mais toutefois il entre fort bien encore dans les plaintes, dans les larmes amoureuses, et dans les naïfs *hélas* d'un chevrier. Enfin, la nature fait entendre cette lettre rurale dans ses bruits, et une oreille attentive peut la reconnaître diversement accentuée,

et l'on ne se doute pas un moment que ses soupirs ne sont que l'imitation d'un poëte. Avec quelle naïveté passionnée le malheureux amant ne fait-il point la peinture de sa propre laideur? Il n'y a pas jusqu'à cet œil effroyable, dont Théocrite n'ait su tirer un trait touchant: tant est vraie la remarque d'Aristote, si bien rendue par ce Despréaux, qui eut du génie à force d'avoir de la raison.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.

On sait que les modernes, et sur-tout les Français, ont peu réussi dans le genre pastoral (1). Cependant M. Bernardin

---

dans les murmures de certains ombrages, comme dans celui du tremble et du lierre, dans la première voix, ou dans la finale du bêlement des troupeaux, et, la nuit, dans les aboiemens du chien rustique.

(1) La révolution nous a enlevé un homme qui promettait un rare talent dans

de Saint-Pierre nous semble avoir surpassé les Bucoliastes de l'Italie et de la Grèce. Son roman, ou plutôt son poëme de *Paul et Virginie*, est du petit nombre de ces livres qui deviennent assez antiques en peu d'années, pour qu'on ose les citer, sans craindre de compromettre son jugement.

---

l'églogue, c'était M. André Chénier (*). Nous avons vu de lui un recueil d'idylles manuscrites, où l'on trouve des choses dignes de Théocrite. Cela explique le mot de cet infortuné jeune homme sur l'échafaud; il disait, en se frappant le front : *Mourir ! j'avais quelque chose là !* C'était la Muse qui lui révélait son talent au moment de la mort.

(*) *Voyez* la note D à la fin du volume.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Suite DU PRÉCÉDENT.

Paul et Virginie. (1)

LE vieillard, assis sur la montagne, fait l'histoire des deux familles exilées; il raconte les travaux, les amours, les jeux, les soucis de leur vie:

« Paul et Virginie n'avaient ni hor-
» loges, ni almanachs, ni livres de
» chronologie, d'histoire et de philoso-
» phie. Les périodes de leur vie se
» réglaient sur celles de la nature. Ils
» connaissaient les heures du jour, par
» l'ombre des arbres; les saisons, par les

(1) Il eût peut-être été plus exact de comparer *Daphnis et Chloé*, à Paul et Virginie; mais ce roman est trop libre pour être cité.

» temps où ils donnent leurs fleurs ou
» leurs fruits ; et les années, par le
» nombre de leurs récoltes. Ces douces
» images répandaient les plus grands
» charmes dans leurs conversations. « Il
» est temps de dîner, disait Virginie à
» la famille, les ombres des bananiers
» sont à leurs pieds, » ou bien, « la nuit
» s'approche, les tamarins ferment leurs
» feuilles. » — Quand viendrez-vous
» nous voir ? lui disaient quelques amies
» du voisinage. — Aux cannes de sucre,
» répondait Virginie. — Votre visite
» nous sera encore plus douce et plus
» agréable, reprenaient ces jeunes filles.»
» Quand on l'interrogeait sur son âge et
» sur celui de Paul : « Mon frère, di-
» sait-elle, est de l'âge du grand cocotier
» de la fontaine, et moi, de celui du
» plus petit. Les manguiers ont donné
» douze fois leurs fruits, et les orangers
» vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis
» que je suis au monde. » Leur vie

» semblait attachée à celle des arbres,
» comme celle des faunes et des dryades.
» Ils ne connaissaient d'autres époques
» historiques, que celles de la vie de
» leurs mères, d'autre chronologie que
» celle de leurs vergers, et d'autre phi-
» losophie que celle de faire du bien
» à tout le monde, et de se résigner à
» la volonté de Dieu. . . . . .
» . . . . . .
» Quelquefois seul avec elle (*Virginie*),
» il (*Paul*) lui disait au retour de ses
» travaux : « Lorsque je suis fatigué, ta
» vue me délasse. Quand du haut de
» la montagne je t'apperçois au fond
» de ce vallon, tu me paraîs, au milieu
» de nos vergers, comme un bouton de
» rose. . . . . .
» . . . . . .
» Quoique je te perde de vue à travers
» les arbres, je n'ai pas besoin de te
» voir pour te retrouver : quelque chose
» de toi que je ne puis dire, reste pour

» moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe
» où tu t'assieds. . . . . .
» . . . . . .
» Dis-moi par quel charme tu as pu
» m'enchanter. Est-ce par ton esprit?
» Mais nos mères en ont plus que nous
» deux. Est-ce par tes caresses? Mais
» elles m'embrassent plus souvent que
» toi. Je crois que c'est par ta bonté.
» Tiens, ma bien-aimée, prends cette
» branche fleurie de citronnier, que j'ai
» cueillie dans la forêt. Tu la mettras
» la nuit près de ton lit. Mange ce rayon
» de miel, je l'ai pris pour toi au haut
» d'un rocher; mais auparavant repose-
» toi sur mon sein, et je serai délassé.
» Virginie lui répondait: « O mon
» frère! les rayons du soleil au matin,
» au haut de ces rochers, me donnent
» moins de joie que ta présence. . .
» . . . . . .
» Tu me demandes pourquoi tu m'aimes.
» Mais tout ce qui a été élevé ensemble,

» s'aime. Vois nos oiseaux, élevés dans
» les mêmes nids, ils s'aiment comme
» nous ; ils sont toujours ensemble
» comme nous. Ecoute comme ils s'ap-
» pellent et se répondent d'un arbre à
» un autre. De même, quand l'écho
» me fait entendre les airs que tu joues
» sur ta flûte, j'en répète les paroles
» au fond de ce vallon. . . . . .
» . . . . . .
» . . . . . .
» Je prie Dieu tous les jours, pour ma
» mère, pour la tienne, pour toi, pour
» nos pauvres serviteurs ; mais quand je
» prononce ton nom, il me semble que
» ma dévotion augmente. Je demande
» si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive
» pas de mal ! Pourquoi vas-tu si loin
» et si haut me chercher des fruits et des
» fleurs ? N'en avons-nous pas assez dans
» le jardin ! Comme te voilà fatigué ! tu
» es tout en nage. » Et avec son petit
» mouchoir blanc elle lui essuyait le

» front et les joues; et elle lui donnait » plusieurs baisers. »

Ce qu'il nous importe d'examiner dans cette peinture, ce n'est pas pourquoi elle est supérieure au tableau de Galatée (supériorité trop évidente pour n'être pas reconnue de tout le monde), mais pourquoi elle doit son excellence à la religion, et en un mot comment elle est chrétienne.

Il est certain que le charme de Paul et Virginie consiste en une certaine morale mélancolique, qui brille dans l'ouvrage, et qu'on pourrait comparer à cet éclat uniforme que la lune répand sur une solitude parée de fleurs. Or, quiconque a médité l'Evangile, doit convenir que ses préceptes divins ont précisément ce caractère triste et tendre. M. Bernardin de Saint-Pierre, qui, dans ses *Etudes de la Nature*, cherche à justifier les voies de Dieu, et à prouver la beauté de la religion, a dû nourrir son

génie de la lecture des livres saints. Son églogue n'est si touchante, que parce qu'elle représente deux familles chrétiennes exilées, vivant sous les yeux du Seigneur, entre sa parole dans la Bible, et ses ouvrages dans le désert. Joignez-y l'indigence, et ces infortunes de l'ame, dont la religion est le seul remède, et vous aurez tout le sujet du poëme. Les personnages sont aussi simples que l'intrigue : ce sont deux beaux enfans, dont on apperçoit le berceau et la tombe, deux fidèles esclaves, et deux pieuses maîtresses. Ces honnêtes gens ont un historien digne de leur vie : un vieillard demeuré seul dans la montagne, et qui survit à ce qu'il aima, raconte à un voyageur les malheurs de ses amis, sur les débris de leurs cabanes.

Ajoutons que ces bucoliques australes sont pleines du souvenir des Ecritures. Là c'est Ruth, là Séphora, ici Eden et nos premiers pères : ces sacrées

réminiscences vieillissent pour ainsi dire les mœurs du tableau, en y mêlant les mœurs de l'antique Orient. La messe, les prières, les sacremens, les cérémonies de l'Eglise, que l'auteur rappelle à tous momens, augmentent aussi les beautés religieuses de l'ouvrage. Le songe de madame de Latour n'est-il pas essentiellement lié à ce que nos dogmes ont de plus grand et de plus attendrissant? On reconnaît encore le chrétien dans ces préceptes de résignation à la volonté de Dieu, d'obéissance à ses parens, de charité envers les pauvres; en un mot, dans cette douce théologie, que respire le poëme de M. Bernardin de Saint-Pierre. Il y a plus; c'est en effet la religion qui détermine la catastrophe: Virginie meurt pour conserver une des premières vertus recommandées par l'Evangile. Il eût été absurde de faire mourir une Grecque pour ne pas vouloir dépouiller ses vêtemens. Mais l'amante de

Paul est une vierge *chrétienne*, et le dénouement, ridicule sous une croyance moins pure, devient ici sublime.

Enfin, cette pastorale ne ressemble ni aux idylles de Théocrite, ni aux églogues de Virgile, ni tout-à-fait aux grandes scènes rustiques d'Hésiode, d'Homère et de la Bible ; mais elle rappelle quelque chose d'ineffable, comme la parabole du *bon Pasteur*, et l'on sent qu'il n'y a qu'un chrétien qui ait pu soupirer les évangéliques amours de Paul et de Virginie.

On nous fera peut-être une objection ; on dira que ce n'est pas le charme emprunté des livres saints, qui donne à M. Bernardin de Saint-Pierre la supériorité sur Théocrite, mais son talent pour peindre la nature. Eh bien ! nous répondons qu'il doit encore ce talent, ou du moins le développement de ce talent, au christianisme ; car cette religion, chassant de petites divinités des

bois et des eaux, a seule rendu au poëte la liberté de représenter les déserts dans leur majesté primitive. C'est ce que nous essayerons de prouver quand nous traiterons de la Mythologie ; à présent, nous allons continuer notre examen des passions.

CHAPITRE VIII.

La religion chrétienne considérée elle-même comme passion.

Non contente d'augmenter le jeu des passions dans le Drame et dans l'Epopée, la religion chrétienne est elle-même une sorte de passion qui a ses transports, ses ardeurs, ses soupirs, ses joies, ses larmes, ses amours du monde et du désert. Nous savons que le siècle appelle cela le *fanatisme ;* nous pourrions lui répondre par ces paroles de Rousseau : « Le fanatisme, quoique *sanguinaire et*

cruel (1), est pourtant une passion grande et forte, qui élève le cœur de l'homme, et qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, et qu'il ne faut que mieux diriger, pour en tirer les plus sublimes vertus; au lieu que l'*irréligion*, et en général l'esprit *raisonneur et philosophique*, attache à la vie, efféмine, avilit les ames, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du moi humain, et sape ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société; car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé. » (2)

Mais ce n'est pas encore là la question; il ne s'agit à présent que d'effets

(1) La *philosophie* l'est-elle moins ?

(2) *Emile*, tom. III, p. 198, liv. IV, note.

dramatiques. Or le christianisme, considéré lui-même comme passion, fournit des trésors immenses au poëte. Cette passion religieuse est d'autant plus énergique, qu'elle est en contradiction avec toutes les autres, et que, pour subsister, il faut qu'elle les dévore. Comme toutes les grandes affections, elle a quelque chose de sérieux et de triste : elle nous traîne à l'ombre des cloîtres et sur les montagnes. La beauté que le chrétien adore n'est pas une beauté périssable : c'est cette éternelle beauté, pour qui les disciples de Platon se hâtaient de quitter la terre. Elle ne se montre à ses amans ici-bas que voilée ; elle s'enveloppe dans les replis de l'univers, comme dans un manteau ; car si un seul de ses regards tombait directement sur le cœur de l'homme, il ne pourrait le soutenir, il se fendrait de délices.

Pour arriver à la jouissance de cette beauté suprême, les chrétiens prennent une

une autre route que les philosophes d'Athènes : ils restent dans ce monde, afin de multiplier les sacrifices et de se rendre plus dignes, par une longue purification, de l'objet de leurs désirs.

Quiconque, selon l'expression des Pères, n'eut avec son corps que le moins de commerce possible, et descendit vierge au tombeau ; celui-là, délivré de ses craintes et de ses doutes, s'envole au lieu de vie, où il contemple à jamais ce qui est vrai, toujours le même, et au-dessus de l'opinion. Que de martyrs cette espérance de posséder Dieu n'a-t-elle point faits ? Quelle solitude n'a point entendu les soupirs de ces rivaux, qui se disputaient entre eux l'objet des adorations des Séraphins et des Anges ? Ici, c'est un Antoine qui élève un autel au désert, et qui, pendant quarante ans, s'immole, inconnu des hommes ; là, c'est un Saint Jérôme qui quitte Rome, traverse les mers, et va, comme Elie,

chercher une retraite au bord du Jourdain. L'enfer ne l'y laisse pas tranquille, et la figure de Rome, avec tous ses charmes, lui apparaît pour le tourmenter. Il soutient des assauts terribles, il combat corps à corps avec ses passions. Ses armes sont les pleurs, les jeûnes, l'étude, la pénitence, et sur-tout l'amour. Il se précipite aux pieds de la beauté divine; il lui demande de le secourir. Quelquefois, comme un forçat, il charge ses épaules d'un lourd fardeau, pour dompter une chair révoltée, et éteindre dans les sueurs les infidèles désirs qui s'adressent à la créature.

Massillon, peignant cet amour, s'écrie : « Le Seigneur tout seul (1) lui paraît bon, véritable, fidèle, constant dans ses promesses, aimable dans ses

(1) Le jeudi de la Passion, *la Pécheresse*, première partie.

ménagemens, magnifique dans ses dons, réel dans sa tendresse, indulgent même dans sa colère ; seul assez grand, pour remplir toute l'immensité de notre cœur ; seul assez puissant, pour en satisfaire tous les désirs ; seul assez généreux, pour en adoucir toutes les peines ; seul immortel, et qu'on aimera toujours ; enfin le seul qu'on ne se repent jamais, que d'avoir aimé trop tard.

L'auteur de l'Imitation de Jesus-Christ a recueilli chez S. Augustin, et dans les autres Pères, ce que le langage de l'amour divin a de plus mystique et de plus brûlant. (1)

« Certes, l'amour est une grande chose, l'amour est un bien admirable, puisque lui seul rend léger ce qui est pesant, et qu'il souffre avec une égale

(1) *Imitation de Jesus-Christ*, liv. III, chap. 5.

tranquillité les divers accidens de cette vie : il porte sans peine ce qui est pénible, et il rend doux et agréable ce qui est amer.

» L'amour de Dieu est généreux ; il pousse les ames à de grandes actions, et les excite à désirer ce qu'il y a de plus parfait.

» L'amour tend toujours en haut, et il ne souffre point d'être retenu par les choses basses.

» L'amour veut être libre et dégagé des affections de la terre, de peur que sa lumière intérieure ne se trouve offusquée, et qu'il ne se trouve ou embarrassé dans les biens, ou abattu par les maux du monde.

» Il n'y a rien ni dans le ciel, ni sur la terre, qui soit ou plus doux, ou plus fort, ou plus élevé, ou plus étendu, ou plus agréable, ou plus plein, ou meilleur que l'amour, parce l'amour est né de Dieu, et que s'élevant au-dessus de toutes les créatures, il ne peut se reposer qu'en Dieu.

» Celui qui aime est toujours dans la joie ; il court, il vole, il est libre, et rien ne le retient : il donne tout pour tous, et possède tout en tous, parce qu'il se repose dans ce bien unique et souverain, qui est au-dessus de tout, et d'où découlent et procèdent tous les biens.

» Il ne s'arrête jamais aux dons qu'on lui fait ; mais il s'élève de tout son cœur vers celui qui les lui donne.

» Il n'y a que celui qui aime qui puisse comprendre les cris de l'amour, et ces paroles de feu, qu'une ame vivement touchée de Dieu lui adresse, lorsqu'elle lui dit : vous êtes mon Dieu ; vous êtes mon amour ; vous êtes tout à moi, et je suis toute à vous.

» Etendez mon cœur, afin qu'il vous aime davantage, et que j'apprenne par un goût intérieur et spirituel, combien il est doux de vous aimer, de nager et de se perdre, pour ainsi dire, dans cet océan de votre amour.

» Celui qui aime généreusement, ajoute l'auteur de l'*Imitation*, demeure ferme dans les tentations, et ne se laisse point surprendre aux persuasions artificieuses de son ennemi. »

Et c'est cette passion chrétienne, c'est cette querelle immense entre les amours de la terre et les amours du ciel, que Corneille a peinte dans cette scène de Polyeucte (1); (car ce grand homme, moins délicat que les esprits du jour, n'a pas trouvé le christianisme au-dessous de son génie.)

POLYEUCTE.

. . . . . .

. . . . . .

Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !

PAULINE.

Quel Dieu !

---

(1) Acte IV, scène III.

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline, il entend vos paroles;
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissans, mutilés,
De bois, de marbre ou d'or, comme vous le voulez:
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre,
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien!

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir.
Il m'ôte des dangers que j'aurais pu courir;
Et sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne, entrant dans la carrière;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,

Et de quelles douceurs cette mort est suivie !

. . . . . .

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ! qu'oses-tu souhaiter !

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt ! . . .

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense ;
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu,
Il viendra ; mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire.

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Etrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Eternelles clartés !

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline.

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine, etc. etc.

Voilà ces admirables dialogues, à la manière de Corneille, où la franchise

de la répartie, la rapidité du tour, et la hauteur des sentimens ne manquent jamais de ravir le spectateur. Que Polyeucte est sublime dans cette scène ! Quelle grandeur d'ame, quel divin enthousiasme, quelle dignité ! La gravité et la noblesse du caractère chrétien sont marquées jusque dans ces *vous* opposés aux *tu* de la fille de Félix : cela seul met déjà tout un monde entre le martyr Polyeucte, et la païenne Pauline.

Enfin, Corneille a déployé la puissance de la passion chrétienne, dans *ce dialogue admirable et toujours applaudi*, comme parle Voltaire :

Félix propose à Polyeucte de sacrifier aux faux dieux ; Polyeucte le refuse.

FÉLIX.

Enfin, ma bonté cède à ma juste fureur ;
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie,
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es ! O cœur trop obstiné !
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire. (1)

Ce mot, *je suis chrétien*, deux fois répété, égale les plus beaux mots des *Horaces*. Corneille, qui se connaissait si bien en sublime, a senti que

(1) Acte V, scène III.

l'amour pour la religion pouvait s'élever au dernier degré d'enthousiasme, puisque le chrétien aime Dieu comme la souveraine beauté, et le Ciel comme sa patrie.

Qu'on essaie maintenant de donner à un idolâtre quelque chose de l'ardeur de Polyeucte. Sera-ce pour une déesse impudique qu'il se passionnera, ou pour un dieu abominable qu'il courra à la mort ? Les religions qui peuvent échauffer les ames, sont celles qui se rapprochent plus ou moins du dogme de l'unité d'un Dieu ; autrement, le cœur et l'esprit, partagés entre une multitude de divinités, ne peuvent aimer fortement ni les unes, ni les autres. Il ne peut, en outre, y avoir d'amour durable que pour la vertu : la passion dominante de l'homme sera toujours la vérité ; quand il aime l'erreur, c'est que cette erreur, au moment qu'il y croit, est pour lui comme une chose

chose vraie. Nous ne chérissons pas le mensonge, bien que nous y tombions sans cesse : cette faiblesse ne nous vient que de notre dégradation originelle ; nous avons perdu la puissance en conservant le désir, et notre cœur cherche encore la lumière que nos yeux n'ont plus la force de supporter.

La religion chrétienne, en nous rouvrant, par les mérites du Fils de l'Homme, les routes éclatantes que la mort avait couvertes de ses ombres, nous a rappelés à nos primitives amours. Héritier des bénédictions de Jacob, le chrétien brûle d'entrer dans cette Sion céleste, vers qui montent ses soupirs. Et c'est cette passion que nos poëtes peuvent chanter à l'exemple de Corneille ; source de beautés, que les anciens temps n'ont point connue, et que n'auraient pas négligée les Sophocle et les Euripide.

CHAPITRE IX.

Du vague des Passions.

Il reste à parler d'un état de l'ame, qui, ce nous semble, n'a pas encore été bien observé ; c'est celui qui précède le développement des passions, lorsque nos facultés, jeunes, actives, entières, mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-mêmes, sans but et sans objet. Plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état du *vague* des passions augmente, car il arrive alors une chose fort triste ; le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses sentimens, rendent habile sans expérience. On est détrompé sans avoir joui ; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus

d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse, l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite, avec un cœur plein, un monde vide; et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout.

L'amertume que cet état de l'ame répand sur la vie est incroyable; le cœur se retourne et se replie en cent manières, pour employer des forces qu'il sent lui être inutiles. Les anciens ont peu connu cette inquiétude secrète, cette aigreur des passions étouffées qui fermentent toutes ensemble: une grande existence politique, les jeux du gymnase et du champ de Mars, les affaires du forum et de la place publique, remplissaient leurs momens, et ne laissaient aucune place aux ennuis du cœur.

D'une autre part, ils n'étaient pas enclins aux exagérations, aux espérances, aux craintes sans objet, à la

besoins, la religion chrétienne nous offre sans cesse le double tableau des chagrins de la terre et des joies célestes, et par ce moyen elle fait dans le cœur une source de maux présens et d'espérances lointaines, d'où découlent d'inépuisables rêveries. Le chrétien se regarde toujours comme un voyageur qui passe ici-bas dans une vallée de larmes, et qui ne se repose qu'au tombeau. Le monde n'est point l'objet de ses vœux, car il sait que l'*homme vit peu de jours*, et que cet objet lui échapperait vîte.

Les persécutions qu'éprouvèrent les premiers fidèles, augmentèrent en eux ce dégoût des choses de la vie. L'invasion des Barbares y mit le comble, et l'esprit humain en reçut une impression de tristesse, et peut-être même une teinte de misantropie, qui ne s'est jamais bien effacée. De toutes parts s'élevèrent des couvens, où se retirèrent

des malheureux trompés par le monde, et des ames qui aimaient mieux ignorer certains sentimens de la vie, que de s'exposer à les voir cruellement trahis. Mais de nos jours, quand les monastères ou la vertu qui y conduit ont manqué à ces ames ardentes, elles se sont trouvées étrangères au milieu des hommes. Dégoûtées par leur siècle, effrayées par leur religion, elles sont restées dans le monde, sans se livrer au monde : alors elles sont devenues la proie de mille chimères; alors on a vu naître cette coupable mélancolie qui s'engendre au milieu des passions, lorsque ces passions, sans objet, se consument d'elles-mêmes dans un cœur solitaire.

Il est étonnant que les écrivains modernes n'aient pas encore songé à peindre cette singulière position de l'ame. Puisque nous manquons d'exemples, nous serait-il permis de donner

aux lecteurs un épisode extrait, comme *Atala* (1), de nos anciens *Natchez?* C'est la vie de ce jeune *René*, à qui *Chactas* a raconté son histoire. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'*une pensée :* c'est la peinture du *vague des passions*, sans aucun mélange d'aventures, hors un malheur envoyé pour punir René, et pour effrayer les hommes qui, livrés à d'inutiles rêveries, se dérobent aux charges de la société. Cet épisode sert encore à prouver la nécessité des abris du cloître pour certaines calamités de la vie, auxquelles il ne resterait que le désespoir et la mort, si elles étaient

---

(1) Atala forme le sixième livre du Génie du Christianisme. Cet épisode que l'Auteur publia quelque temps avant l'Ouvrage dont il fait partie, est précédé du livre des *Harmonies de la religion et de la nature* qui lui sert de préface, comme celui des *Passions* en sert à René.

privées des retraites de la religion. Ainsi le double but de notre ouvrage, qui est de faire voir comment le christianisme a modifié les arts, la morale, l'esprit, le caractère, et les *passions* même des peuples modernes, et de montrer quelle sagesse a dirigé les institutions chrétiennes, ce double but, disons-nous, se trouve également rempli dans l'histoire de *René*.

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE QUATRIÈME.

Suite de la Poésie, dans ses rapports avec les hommes.

Suite des PASSIONS.

RENÉ.

En arrivant chez les Natchez, René avait été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens; mais il ne vivait point avec elle. Un penchant mélancolique l'entraînait au fond des bois; il y passait seul des journées

entières, et semblait sauvage parmi des sauvages. Hors Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire au fort Rosalie (1), il avait renoncé au commerce des hommes. Ces deux vieillards avaient pris beaucoup d'empire sur son cœur : le premier, par une indulgence aimable; l'autre, au contraire, par une extrême sévérité. Depuis la chasse du castor, où le Sachem aveugle raconta ses aventures à René, celui-ci n'avait jamais voulu parler des siennes. Cependant Chactas et le Missionnaire désiraient vivement connaître par quel malheur un Européen bien né avait été conduit à l'étrange résolution de s'ensevelir dans les déserts de la Louisiane. René avait toujours donné pour motif de ses refus, le peu d'intérêt de son histoire, qui se bornait, disait-il, à celle

(1) Colonie française aux Natchez.

de ses pensées et de ses sentimens. « Quant à l'événement qui m'a déter-» miné à passer en Amérique, ajoutait-» il, je le dois ensevelir dans un éternel » oubli. »

Quelques années s'écoulèrent de la sorte, sans que les deux vieillards lui pussent arracher son secret. Une lettre qu'il reçut d'Europe, par le bureau des Missions étrangères, redoubla tellement sa tristesse, qu'il fuyait jusqu'à ses vieux amis. Ils n'en furent que plus ardens à le presser de leur ouvrir son cœur ; ils y mirent tant de discrétion, de douceur et d'autorité, qu'il fut enfin obligé de les satisfaire. Il prit donc jour avec eux, pour leur raconter, non les aventures de sa vie, puisqu'il n'en avait point éprouvé, mais les sentimens secrets de son ame.

Le 21 de ce mois, que les sauvages appellent *la lune des fleurs*, René se rendit à la cabane de Chactas. Il donna

le bras au Sachem, et le conduisit sous un sassafras, au bord du Meschacebé. Le père Souël ne tarda pas à arriver au rendez-vous. L'aurore se levait : à quelque distance dans la plaine, on appercevait le village des Natchez, avec son bocage de mûriers, et ses cabanes qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie française et le fort Rosalie se montraient sur la droite, au bord du fleuve. Des tentes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichemens couverts de Nègres, des groupes de Blancs et d'Indiens, présentaient dans ce petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Vers l'Orient, au fond de la perspective, le soleil commençait à paraître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinaient comme des caractères d'azur, dans les hauteurs dorées du ciel; à l'occident, le Meschacebé roulait ses ondes dans un silence magnifique,

magnifique, et formait la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur. Le jeune homme et le Missionnaire admirèrent quelque temps cette belle scène, en plaignant le Sachem qui ne pouvait plus en jouir; ensuite le père Souël et Chactas s'assirent sur le gazon, au pied de l'arbre; René prit sa place au milieu d'eux, et après un moment de silence, il parla de la sorte à ses vieux amis.

« Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi, me font rougir du trouble et de l'agitation de mon ame.

» Combien vous aurez pitié de moi! Que mes éternelles inquiétudes vous paraîtront misérables! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que penserez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment, et ne peut guère

se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même ? Hélas ! ne le condamnez pas ; il a été trop puni !

» J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde ; j'ai été tiré de son sein avec le fer. J'avais un frère que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel.

» Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons ; puis les abandonnant tout-à-coup, j'allais m'asseoir à l'écart, pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

» Chaque automne, je revenais au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

» Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement

qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait étroitement à cette sœur ; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les côteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon ame de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs !

» Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées, que nous traînions tristement sous nos pas ; tantôt, dans nos jeux innocens, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses ; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature. Jeune, je cultivais les muses ; il n'y a rien de plus poétique dans la fraîcheur de ses passions,

qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

» Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon ame naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance. Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avénement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte alégresse de son père, les

douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère ! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

» Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

» Cependant mon père fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras. J'appris à connaître la mort, sur les lèvres de celui qui m'avait donné la vie. Cette impression fut grande ; elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'ame s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé était en moi l'auteur de la pensée; je sentis qu'elle me

devait venir d'une autre source ; et dans une sainte douleur qui approchait de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

» Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'indice de notre immortalité ? Pourquoi la mort qui sait tout, n'aurait-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers ? Pourquoi n'y aurait-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité ?

» Amélie, accablée de douleur, était retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi, et les sons de la cloche funèbre.

» J'accompagnai mon père à son dernier asile ; la terre se referma sur sa

dépouille ; l'éternité et l'oubli le pressèrent de tout leur poids ; le soir même, l'indifférent passait sur sa tombe ; hors pour sa fille et pour son fils, c'était déjà comme s'il n'avait jamais été.

» Il fallut quitter le toit paternel, devenu l'héritage de mon frère : je me retirai avec Amélie chez de vieux parens.

» Arrêté à l'entrée des voies trompeuses de la vie, je les considérais l'une après l'autre, sans m'y oser engager. Amélie m'entretenait souvent du bonheur de la vie religieuse ; elle me disait que j'étais le seul lien qui la retînt dans le monde, et ses yeux s'attachaient sur moi avec tristesse.

» Le cœur ému par ces conversations pieuses, je portais souvent mes pas vers un monastère, voisin de mon nouveau séjour ; un moment même j'eus la tentation d'y cacher ma vie. Heureux ceux qui ont fini leur voyage, sans avoir

quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre !

» Les Européens incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux faibles, sont souvent cachés dans des vallons qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune, et l'espérance d'un abri; quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites où l'ame religieuse, comme une plante des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses parfums.

» Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort: j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissans et solitaires. Lorsque la lune éclairait à demi les piliers des arcades, et dessinait

leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtais à contempler la croix qui marquait le champ de la mort, et les longues herbes qui croissaient entre les pierres des tombes. O hommes, qui ayant vécu loin du monde, avez passé du silence de la vie au silence de la mort, de quel dégoût de la terre vos tombeaux ne remplissaient-ils point mon cœur!

» Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins; je me résolus à voyager. Je dis adieu à ma sœur; elle me serra dans ses bras avec un mouvement qui ressemblait à de la joie, comme si elle eût été heureuse de me quitter; je ne pus me défendre d'une réflexion amère sur l'inconséquence des amitiés humaines.

» Cependant, plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde, dont je ne connaissais ni les ports, ni les écueils. Je visitai d'abord

les peuples qui ne sont plus : je m'en allai m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce : pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais sont ensevelis dans la poudre, et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature, et faiblesse de l'homme : un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissans, ne soulèveront jamais !

» Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une ame que le temps et le malheur ont dévastée.

» Je méditai sur ces monumens dans tous les accidens et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avait vu jeter les fondemens de ces cités, se couchait majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines ; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre

deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait les pâles tombeaux. Souvent aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le Génie des souvenirs, assis tout pensif à mes côtés.

» Mais je me lassai de fouiller dans des cercueils, où je ne remuais trop souvent qu'une poussière criminelle.

» Je voulus voir si les races vivantes m'offriraient plus de vertus, ou moins de malheurs que les races évanouies. Comme je me promenais un jour dans une grande cité, en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'apperçus une statue qui indiquait du doigt un lieu fameux par un sacrifice (1). Je fus frappé du silence de ces lieux; le vent seul gémissait autour du marbre tragique. Des manœuvres étaient couchés avec indifférence au pied de la statue, ou

(1) A Londres, derrière Withall, la statue de Jacques II.

taillaient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifiait ce monument: les uns purent à peine me le dire, les autres ignoraient la catastrophe qu'il retraçait. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événemens de la vie, et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit ? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.

» Je recherchai sur-tout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les Dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux.

» Ces chantres sont de race divine; ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à-la-fois naïve et sublime; ils célèbrent les Dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfans; ils expliquent

les

les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie ; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent, sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés.

» Sur les monts de la Calédonie, le dernier Barde qu'on ait ouï dans ces déserts, me chanta les poëmes dont un héros consolait jadis sa vieillesse. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse ; un torrent coulait à nos pieds ; le chevreuil paissait à quelque distance parmi les débris d'une tour, et le vent des mers sifflait sur la bruyère de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monumens des héros de Morven, et touché la harpe de David, au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne. Aussi pacifique que les divinités de Selma étaient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livrait des combats, et elle a répandu des anges

de paix, dans les nuages qu'habitaient des fantômes homicides.

» L'ancienne et riante Italie m'offrit la foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur j'errais dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion ! Quel labyrinthe de colonnes ! Quelle succession d'arches et de voûtes ! Qu'ils sont beaux ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs des flots dans l'Océan, aux murmures des vents dans les forêts, ou à la voix de Dieu dans son temple ! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poëte, et les fait toucher aux sens.

» Cependant qu'avais-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue ? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges ; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

» Maïs peut-être, mes vieux amis, vous sur-tout, habitans du désert, êtes-vous étonnés que dans ce récit de mes voyages, je ne vous aie pas une seule fois entretenus des monumens de la nature ?

» Un jour j'étais monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, les fleuves ne me semblaient plus que des lignes géographiques tracées sur une carte ; mais tandis que d'un côté mon œil apercevait ces objets, de l'autre il plongeait dans le cratère de l'Etna, dont je découvrais les entrailles brûlantes, entre les bouffées d'une noire vapeur.

» Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et

pleurant sur les mortels dont à peine il voyait à ses pieds les demeures, n'est, sans doute, ô vieillards, qu'un objet digne de votre pitié ; mais quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre l'image de son caractère et de son existence : c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à-la-fois immense et imperceptible, et un abyme ouvert à mes côtés. »

En prononçant ces derniers mots, René se tut, et tomba subitement dans la rêverie. Le père Souël le regardait avec étonnement, et le vieux Sachem aveugle qui n'entendait plus parler le jeune homme, ne savait que penser de ce silence.

René avait les yeux attachés sur un groupe d'Indiens qui passaient gaiement dans la plaine. Tout-à-coup sa physionomie s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, il s'écrie :

« Heureux sauvages ! Oh ! que ne puis-je jouir de la paix qui vous

accompagne toujours ! Tandis qu'avec si peu de fruit je parcourais tant de contrées, vous, assis tranquillement sous vos chênes, vous laissiez couler les jours sans les compter. Votre raison n'était que vos besoins, et vous arriviez, mieux que moi, au résultat de la sagesse, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil. Si cette mélancolie qui s'engendre de l'excès du bonheur, atteignait quelquefois votre ame, bientôt vous sortiez de cette tristesse passagère, et votre regard levé vers le Ciel, cherchait avec attendrissement ce je ne sais quoi inconnu qui prend pitié du pauvre sauvage. »

Ici la voix de René expira de nouveau, et le jeune homme pencha la tête sur sa poitrine. Chactas, étendant le bras dans l'ombre, et prenant le bras de son fils, lui cria d'un ton ému : « Mon fils, mon cher fils ! » A ces accens, le frère d'Amélie revenant à lui, et

rougissant de son trouble, pria son père de lui pardonner.

Alors le vieux sauvage : « Mon jeune » ami, les mouvemens d'un cœur comme » le tien ne sauraient être égaux; modère » seulement ce caractère qui t'a déjà fait » tant de mal. Si tu souffres plus qu'un » autre des choses de la vie, il ne faut » pas t'en étonner ; une grande ame » doit contenir plus de douleurs qu'une » petite. Continue ton récit. Tu nous » as fait parcourir une partie de l'Eu- » rope, fais-nous connaître ta patrie. » Tu sais que j'ai vu la France, et quels » liens m'y ont attaché ; j'aimerai à » entendre parler de ce grand Chef (1), » qui n'est plus, et dont j'ai visité la » superbe cabane. Mon enfant, je ne » vis plus que par la mémoire. Un vieil- » lard avec ses souvenirs, ressemble au

(1) Louis XIV.

» chêne décrépit de nos bois : ce chêne » ne se décore plus de son propre feuil- » lage, mais il couvre quelquefois sa » nudité des plantes étrangères qui ont » végété sur ses antiques rameaux. »

Le frère d'Amélie, calmé par ces paroles, reprit ainsi l'histoire de son cœur.

« Hélas ! mon père, je ne pourrai t'entretenir de ce grand siècle dont je n'ai vu que la fin dans mon enfance, et qui n'était plus lorsque je rentrai dans ma patrie. Jamais un changement plus étonnant et plus soudain ne s'est opéré chez un peuple. De la hauteur du génie, du respect pour la religion, de la gravité des mœurs, tout était subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à l'impiété, à la corruption.

» C'était donc bien vainement que j'avais espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette inquiétude, cette ardeur de désir qui me suit par-tout.

L'étude du monde ne m'avait rien appris, et pourtant je n'avais plus la douceur de l'ignorance.

» Ma sœur, par une conduite inexplicable, semblait se plaire à augmenter mon ennui; elle avait quitté Paris quelques jours avant mon arrivée. Je lui écrivis que je comptais l'aller rejoindre; elle se hâta de me répondre pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle était incertaine du lieu où l'appelleraient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié, que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur, et encore moins à la prospérité!

» Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie, que je ne l'avais été sur une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disait rien et qui ne m'entendait pas. Mon ame qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet qui pût

l'attacher; mais je m'aperçus que je donnais plus que je ne recevais. Ce n'était ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandait de moi. Je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité par-tout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré.

» Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante. Inconnu, je me mêlais à la foule : vaste désert d'hommes !

» Souvent assis dans une église peu fréquentée, je passais des heures entières en méditation. Je voyais de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortait de ces lieux sans un visage plus serein, et les sourdes clameurs

qu'on entendait au dehors semblaient être les flots des passions et les orages du monde, qui venaient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu, qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds, pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme ! Ah ! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son ame à la fontaine de vie ? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste ?

» Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts, pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule

de l'horloge des siècles. Je me retirais ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de rues solitaires. En regardant les lumières qui brillaient dans les demeures des hommes, je me transportais par la pensée, au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient; et je songeais que sous tant de toits habités, je n'avais pas un ami. Au milieu de mes réflexions, l'heure venait frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique; elle allait se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église. Hélas! chaque heure dans la société ouvre un tombeau, et fait couler des larmes.

» Cette vie, qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas; mais je crus tout-à-coup que les bois me

seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.

» J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins ; je partis précipitamment pour m'ensevelir dans une chaumière, comme j'étais parti autrefois pour faire le tour du monde.

» On m'accuse d'avoir des goûts inconstans, de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée ; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre : hélas ! je cherche seulement un bien inconnu, dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve par-tout les bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? Cependant je sens que j'aime la monotonie

des

des sentimens de la vie, et si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude.

» La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presqu'impossible à décrire. Sans parens, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abyme de mon existence : je descendais dans la vallée ; je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future : je l'embrassais dans les vents ; je croyais l'entendre dans les gémissemens du fleuve ; tout était ce fantôme imaginaire,

et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

» Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes. Un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes, à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels ! O enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais ! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre ! et encore est il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

» Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives, que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que

rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire, ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

» L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accens de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

» Le jour je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de choses à ma rêverie : une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher du hameau s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur ; mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, » la saison de ta migration n'est pas » encore venue ; attends que le vent » de la mort se lève, alors tu déploieras

» ton vol vers ces régions inconnues que » ton cœur demande. »

» Levez-vous vîte, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

» La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais eu la puissance de créer des mondes. Ah ! si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvais ! O Dieu ! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs ; si, comme à notre premier

père, tu m'eusses amené par la main une Eve tirée de moi-même.... Beauté céleste, je me serais prosterné devant toi, puis te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Eternel de te donner le reste de ma vie.

» Hélas, j'étais seul, seul sur la terre! Une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance, revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence, que par un profond sentiment d'ennui.

» Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'était nulle part et qui était par-tout, je résolus de quitter la vie.

» Prêtre du Très-haut, qui m'entendez, pardonnez à un malheureux que

le ciel avait presque privé de la raison. J'étais plein de religion, et je raisonnais en impie ; mon cœur aimait Dieu, et mon esprit le méconnaissait ; ma conduite, mes discours, mes sentimens, mes pensées, n'étaient que contradiction, ténèbres, mensonges. Mais l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut, est-il toujours sûr de ce qu'il pense ?

» Tout m'échappait à-la-fois, l'amitié, le monde, la retraite. J'avais essayé de tout, et tout m'avait été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie, quand la solitude vint à me manquer, que me restait-il ? C'était la dernière planche sur laquelle j'avais espéré me sauver, et je la sentais encore s'enfoncer dans l'abyme !

» Décidé que j'étais à me débarrasser du poids de la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans cet acte insensé. Rien ne me pressait ; je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer

à longs traits les derniers momens de l'existence, et de recueillir toutes mes forces, à l'exemple d'un ancien, pour sentir mon ame s'échapper.

» Cependant je crus nécessaire de prendre des arrangemens concernant ma fortune, et je fus obligé d'écrire à Amélie. Il m'échappa quelques plaintes sur son oubli, et je laissai sans doute percer l'attendrissement qui surmontait peu à peu mon cœur. Je m'imaginais pourtant avoir bien dissimulé mon secret; mais ma sœur accoutumée à lire dans les replis de mon ame, le devina sans peine. Elle fut alarmée du ton de contrainte qui régnait dans ma lettre, et de mes questions sur des affaires dont je ne m'étais jamais occupé. Au lieu de me répondre, elle me vint tout-à-coup surprendre.

» Pour bien sentir quelle dut être dans la suite l'amertume de ma douleur, et quels furent mes premiers transports

en revoyant Amélie, il faut vous figurer que c'était la seule personne au monde que j'eusse aimée, que tous mes sentimens se venaient confondre en elle, avec la douceur des souvenirs de mon enfance. Je reçus donc Amélie dans une sorte d'extase de cœur. Il y avait si long-temps que je n'avais trouvé quelqu'un qui m'entendît, et devant qui je pusse ouvrir mon ame !

» Amélie se jetant dans mes bras me dit : « Ingrat, tu veux mourir, et ta » sœur existe ! Tu soupçonnes son cœur ! » Ne t'explique point, ne t'excuse point, » je sais tout ; j'ai tout compris, comme » si j'avais été avec toi. Est-ce moi que » l'on trompe, moi, qui ai vu naître » tes premiers sentimens ? Voilà ton » malheureux caractère, tes dégoûts, tes » injustices. Jure, tandis que je te presse » sur mon cœur, jure que c'est la dernière » fois que tu te livreras à tes folies : fais le » serment de ne jamais attenter à tes jours. »

» En prononçant ces mots, Amélie me regardait avec compassion et tendresse, et couvrait mon front de ses baisers ; c'était presqu'une mère, c'était quelque chose de plus tendre. Hélas ! mon cœur se rouvrit à toutes les joies ; comme un enfant, je ne demandais qu'à être consolé ; je cédai à l'empire d'Amélie ; elle exigea un serment solennel ; je le fis sans hésiter, ne soupçonnant même pas que désormais je pusse être malheureux.

» Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendais la voix de ma sœur, j'éprouvais un tressaillement de joie et de bonheur. Amélie avait reçu de la nature quelque chose de divin ; son ame avait les mêmes grâces innocentes que son corps ; la douceur de ses sentimens était infinie ; il n'y avait rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit ; on eût dit que son cœur, sa

pensée et sa voix soupiraient comme de concert ; elle tenait de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie.

» Le moment était venu où j'allais expier toutes mes inconséquences. Dans mon délire j'avais été jusqu'à désirer d'éprouver un malheur, pour avoir du moins un objet réel de souffrance : épouvantable souhait que Dieu, dans sa colère, a trop exaucé !

» Que vais-je vous révéler, ô mes amis ! Voyez les pleurs qui coulent de mes yeux. Puis-je même.... Il y a quelques jours, rien n'aurait pu m'arracher ce secret.... A présent tout est fini !

» Toutefois, ô vieillards, que cette histoire soit à jamais ensevelie dans le silence : souvenez-vous qu'elle n'a été racontée que sous l'arbre du désert.

» L'hiver finissait, lorsque je m'aperçus qu'Amélie perdait le repos et la santé qu'elle commençait à me rendre. Elle

maigrissait ; ses yeux se creusaient ; sa démarche était languissante, et sa voix troublée. Un jour je la surpris toute en larmes au pied d'un crucifix. Le monde, la solitude, mon absence, ma présence, la nuit, le jour tout l'alarmait. D'involontaires soupirs venaient expirer sur ses lèvres ; tantôt elle soutenait, sans se fatiguer, une longue course ; tantôt elle se traînait à peine ; elle prenait et laissait son ouvrage, ouvrait un livre sans pouvoir lire, commençait une phrase qu'elle n'achevait pas, fondait tout-à-coup en pleurs, et se retirait pour prier.

» En vain je cherchais à découvrir son secret. Quand je l'interrogeais, en la pressant dans mes bras, elle me répondait, avec un sourire, qu'elle était comme moi, qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait.

» Trois mois se passèrent de la sorte, et son état devenait pire chaque jour. Une

Une correspondance mystérieuse me semblait être la cause de ses larmes ; car elle paraissait ou plus tranquille ou plus émue, selon les lettres qu'elle recevait. Enfin, un matin, l'heure à laquelle nous déjeûnions ensemble étant passée, je monte à son appartement; je frappe, on ne me répond point ; j'entr'ouvre la porte, il n'y avait personne dans la chambre. J'aperçois sur la cheminée un paquet à mon adresse. Je le saisis en tremblant, je l'ouvre, et je lis cette lettre, que je conserve pour m'ôter à l'avenir tout mouvement de joie.

A René.

« Le Ciel m'est témoin, mon frère, » que je donnerais mille fois ma vie » pour vous épargner un moment de » peine ; mais, infortunée que je suis, je » ne puis rien pour votre bonheur. » Vous me pardonnerez donc de m'être

» dérobée de chez vous, comme une » coupable ; je n'aurais pu résister à » vos prières, et cependant il fallait » partir..... Mon Dieu, ayez pitié de moi !

» Vous savez, René, que j'ai toujours » eu du penchant pour la vie religieuse ; » il est temps que je mette à profit les » avertissemens du Ciel. Pourquoi ai-je » attendu si tard ! Dieu m'en punit. J'étais » restée pour vous dans le monde.... » Pardonnez, je suis toute troublée par » le chagrin que j'ai de vous quitter.

» C'est à présent, mon cher frère, » que je sens bien la nécessité de ces » asiles, contre lesquels je vous ai vu sou- » vent vous élever. Il est des malheurs qui » nous séparent pour toujours des » hommes ; que deviendraient alors de » pauvres infortunées ! . . . Je suis per- » suadée que vous-même, mon frère, » vous trouveriez le repos dans ces » retraites de la religion : la terre n'offre » rien qui soit digne de vous.

» Je ne vous rappellerai point votre » serment : je connais la fidélité de votre » parole. Vous l'avez juré, vous vivrez » pour moi. Y a-t-il rien de plus mi- » sérable, que de songer sans cesse à » quitter la vie ? Pour un homme de » votre caractère, il est si aisé de » mourir ! Croyez-en votre sœur, il est » plus difficile de vivre.

» Mais, mon frère, sortez au plus vîte » de la solitude, qui ne vous est pas » bonne ; cherchez quelque occupation. » Je sais que vous riez amèrement de » cette nécessité où l'on est en France » de *prendre un état*. Ne méprisez pas » tant l'expérience et la sagesse de nos » pères. Il vaut mieux, mon cher René, » ressembler un peu plus au commun » des hommes, et avoir un peu moins » de malheur.

» Peut-être trouveriez-vous dans le » mariage un soulagement à vos ennuis. » Une femme, des enfans occuperaient

» vos jours. Et quelle est la femme qui » ne chercherait pas à vous rendre » heureux ! L'ardeur de votre ame, la » beauté de votre génie, votre air noble » et passionné, ce regard fier et tendre, » tout vous assurerait son amour et sa » fidélité. Ah ! avec quelles délices ne » te presserait-elle pas dans ses bras et » sur son cœur ! Comme tous ses regards, » toutes ses pensées seraient attachés » sur toi pour prévenir tes moindres » peines ! Elle serait tout amour, tout » innocence devant toi, tu croirais re- » trouver une sœur.

» Je pars pour le couvent de.... Ce » monastère, bâti au bord de la mer, » convient à la situation de mon ame. » La nuit, du fond de ma cellule, j'en- » tendrai le murmure des flots qui » baignent les murs du couvent ; je » songerai à ces promenades que je » faisais avec vous, au milieu des bois, » alors que nous croyions retrouver le

» bruit des mers dans la cime agitée des
» pins. Aimable compagnon de mon
» enfance, est-ce que je ne vous verrai
» plus ? A peine plus âgée que vous,
» je vous balançais dans votre berceau ;
» souvent nous avons dormi ensemble.
» Ah ! si un même tombeau nous réu-
» nissait un jour ! Mais non, je dois
» dormir seule sous les marbres glacés
» de ce sanctuaire où reposent pour
» jamais ces filles qui n'ont point aimé.

» Je ne sais si vous pourrez lire ces
» lignes à demi effacées par mes larmes.
» Après tout, mon ami, un peu plus
» tôt, un peu plus tard, n'aurait-il pas
» fallu nous quitter ? Qu'ai-je besoin de
» vous entretenir de l'incertitude et du
» peu de valeur de la vie ? Vous vous
» rappelez le jeune M..... qui fit
» naufrage à l'Ile-de-France. Quand vous
» reçûtes sa dernière lettre, quelques
» mois après sa mort, sa dépouille ter-
» restre n'existait même plus, et l'instant

» où vous commenciez son deuil en » Europe, était celui où on le finissait » aux Indes. Qu'est-ce donc que l'homme, » dont la mémoire périt si vîte ? Une » partie de ses amis ne peut apprendre » sa mort, que l'autre n'en soit déjà » consolée ! Quoi, cher et trop cher » René, mon souvenir s'effacera-t-il si » promptement de ton cœur ? O mon » frère, si je m'arrache à vous dans le » temps, c'est pour n'être pas séparée » de vous dans l'éternité. »

AMÉLIE.

P. S. « Je joins ici l'acte de la do- » nation de mes biens; j'espère que vous » ne refuserez pas cette marque de » mon amitié. »

» La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas causé plus d'effroi que cette lettre. Quel secret Amélie me

cachait-elle ? Qui la forçait si subitement à embrasser la vie religieuse ? Ne m'avait-elle rattaché à l'existence par le charme de l'amitié, que pour me délaisser tout-à-coup ? Oh ! pourquoi était-elle venue me détourner de mon dessein ! Un mouvement de pitié l'avait rappelée auprès de moi, mais bientôt fatiguée d'un pénible devoir, elle se hâte de quitter un malheureux qui n'avait qu'elle sur la terre. On croit avoir tout fait quand on a empêché un homme de mourir ! Telles étaient mes plaintes. Puis faisant un retour sur moi-même : « Ingrate Amélie, disais-je, si tu avais été à ma place, si, comme moi, tu avais été perdue dans le vide de tes jours, ah ! tu n'aurais pas été abandonnée de ton frère. »

» Cependant, quand je relisais la lettre, j'y trouvais je ne sais quoi de si triste et de si tendre, que tout mon cœur se fondait. Tout-à-coup il me vint

une idée qui me donna quelqu'espérance : je m'imaginai qu'Amélie avait peut-être conçu une passion pour un homme, qu'elle n'osait avouer. Ce soupçon sembla m'expliquer sa mélancolie, sa correspondance mystérieuse, et le ton passionné qui respirait dans sa lettre. Je lui écrivis aussitôt pour la supplier de m'ouvrir son cœur.

» Elle ne tarda pas à me répondre, mais sans me découvrir son secret : elle me mandait seulement qu'elle avait obtenu les dispenses du noviciat, et qu'elle allait prononcer ses vœux.

» Je fus révolté de l'obstination d'Amélie, du mystère de ses paroles, et de son peu de confiance en mon amitié.

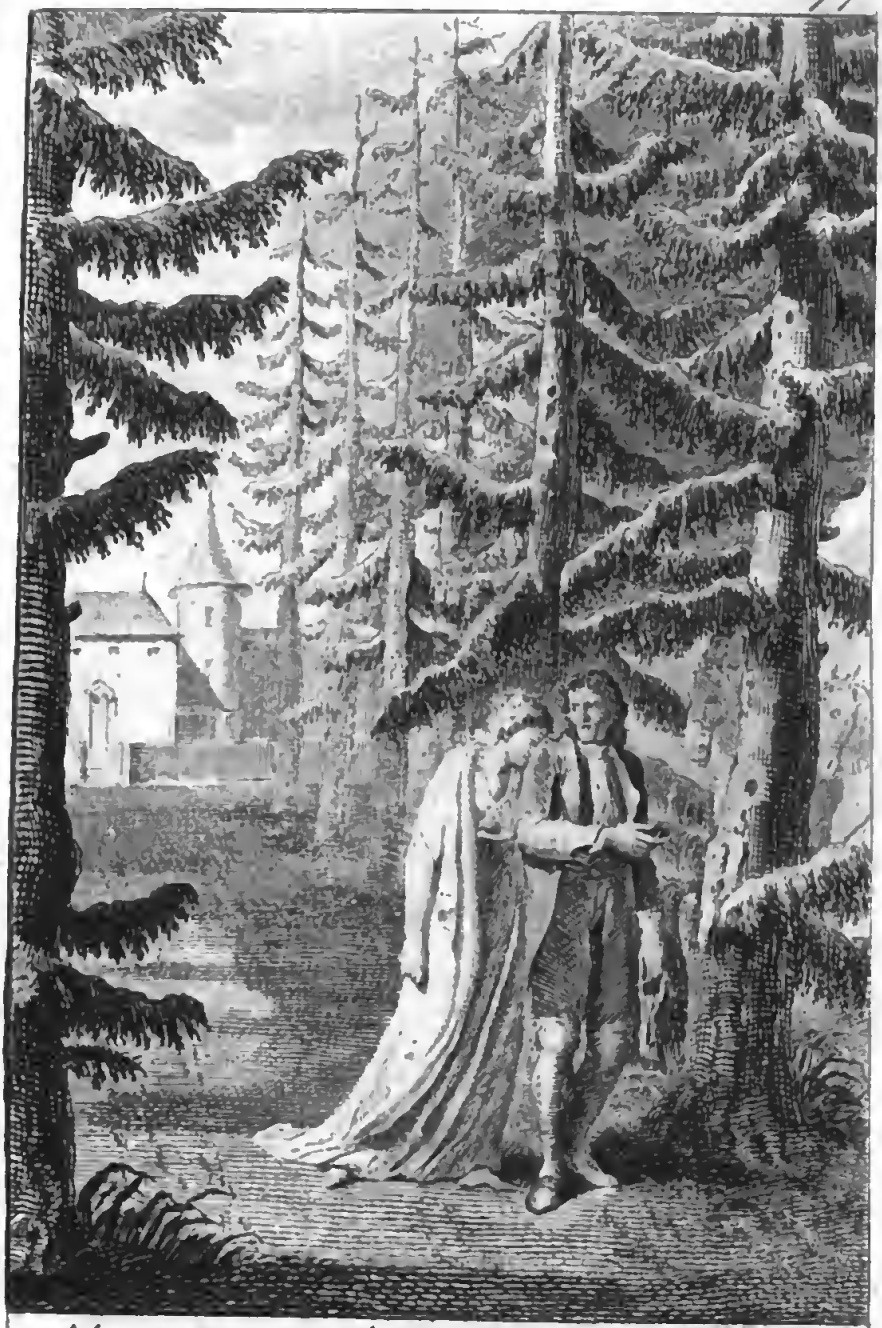
» Après avoir hésité un moment sur le parti que j'avais à prendre, je résolus d'aller à B..... pour faire un dernier effort auprès de ma sœur. La terre où j'avais été élevé se trouvait sur la route.

Quand j'aperçus les bois où j'avais passé les seuls momens heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu.

» Mon frère aîné avait vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitait pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins; je traversai à pied les cours désertes; je m'arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissait au pied des murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avais vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étaient déjà couvertes de mousse; le violier jaune croissait entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitais à franchir le seuil; cet homme s'écria: « Eh bien! allez-vous faire » comme cette étrangère qui vint ici il

» y a quelques jours ? Quand ce fut » pour entrer, elle s'évanouit, et je fus » obligé de la reporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnaître l'*étrangère* qui, comme moi, était venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs !

» Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartemens sonores où l'on n'entendait que le bruit de mes pas. Les chambres étaient à peine éclairées par la faible lumière qui pénétrait entre les volets fermés : je visitai celle où ma mère avait perdu la vie en me mettant au monde, celle où se retirait mon père, celle où j'avais dormi dans mon berceau, celle enfin où l'amitié avait reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur. Par-tout les salles étaient détendues, et l'araignée filait sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands



Il me fut aisé de reconnoître l'étrangère qui, ainsi que moi, étoit venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

Digitized by Google

pas, sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les momens que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parens ! La famille de l'homme n'est que d'un jour; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée. A peine le fils connaît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère ! Le chêne voit germer ses glands autour de lui ; il n'en est pas ainsi des enfans des hommes !

» En arrivant à B....., je me fis conduire au couvent ; je demandai à parler à ma sœur. On me dit qu'elle ne recevait personne. Je lui écrivis : elle me répondit, que sur le point de se consacrer à Dieu, il ne lui était pas permis de donner une pensée au monde; que si je l'aimais, j'éviterais de l'accabler de ma douleur. Elle ajoutait : « Cependant » si votre projet est de paraître à l'autel » le jour de ma profession, daignez m'y

» servir de père ; ce rôle est le seul » digne de votre courage, le seul qui » convienne à notre amitié et à mon » repos. »

» Cette froide fermeté qu'on opposait à l'ardeur de mon amitié, me jeta dans de violens transports. Tantôt j'étais près de retourner sur mes pas ; tantôt je voulais rester, uniquement pour troubler la sacrifice. L'enfer me suscitait jusqu'à la pensée de me poignarder dans l'église, et de mêler mes derniers soupirs aux vœux qui m'arrachaient ma sœur. La supérieure du couvent me fit prévenir qu'on avait préparé un banc dans le sanctuaire, et elle m'invita à me rendre à la cérémonie qui devait avoir lieu dès le lendemain.

» Au lever de l'aube, j'entendis le premier son des cloches..... Vers dix heures, dans une sorte d'agonie, je me traînai au monastère. Rien ne peut plus être tragique quand on a assisté à un pareil

pareil spectacle ; rien ne peut plus être douloureux quand on y a survécu.

» Un peuple immense remplissait l'église. On me conduit au banc du sanctuaire ; je me précipite à genoux sans presque savoir où j'étais, ni à quoi j'étais résolu. Déjà le prêtre attendait à l'autel ; tout-à-coup la grille mystérieuse s'ouvre, et Amélie s'avance, parée de toutes les pompes du monde. Elle était si belle, il y avait sur son visage quelque chose de si divin, qu'elle excita un mouvement de surprise et d'admiration. Vaincu par la glorieuse douleur de la sainte, abattu par les grandeurs de la religion, tous mes projets de violence s'évanouirent ; ma force m'abandonna ; je me sentis lié par une main toute-puissante, et au lieu de blasphèmes et de menaces, je ne trouvai dans mon cœur que de profondes adorations et les gémissemens de l'humilité.

» Amélie se place sous un dais. Le sacrifice commence à la lueur des

flambeaux, au milieu des fleurs et des parfums, qui devaient rendre l'holocauste plus agréable. A l'offertoire, le prêtre se dépouilla de ses ornemens, ne conserva qu'une tunique de lin, monta en chaire, et dans un discours simple et pathétique, peignit le bonheur de la vierge qui se consacre au Seigneur. Quand il prononça ces mots: « Elle a » paru comme l'encens qui se consume » dans le feu, » un grand calme et des odeurs célestes semblèrent se répandre dans l'auditoire; on se sentit comme à l'abri sous les ailes de la colombe mystique, et l'on eût cru voir les anges descendre sur l'autel et remonter vers les cieux avec des parfums et des couronnes.

» Le prêtre achève son discours, reprend ses vêtemens, continue le sacrifice. Amélie, soutenue de deux jeunes religieuses, se met à genoux sur la dernière marche de l'autel. On vient alors me chercher pour remplir les fonctions

paternelles. Au bruit de mes pas chancelans dans le sanctuaire, Amélie est prête à défaillir. On me place à côté du prêtre, pour lui présenter les ciseaux. En ce moment je sens renaître mes transports; ma fureur va éclater, quand Amélie, rappelant son courage, me lance un regard où il y a tant de reproche et de douleur, que j'en suis atterré. La religion triomphe. Ma sœur profite de mon trouble; elle avance hardiment la tête. Sa superbe chevelure tombe de toutes parts sous le fer sacré; une longue robe d'étamine remplace pour elle les ornemens du siècle, sans la rendre moins touchante; les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin; et le voile mystérieux, double symbole de la virginité et de la religion, accompagne sa tête dépouillée. Jamais elle n'avait paru si belle. L'œil de la pénitente était attaché sur la poussière du monde, et son âme était dans le ciel.

» Cependant Amélie n'avait point encore prononcé ses vœux ; et pour mourir au monde, il fallait qu'elle passât à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre ; on étend sur elle un drap mortuaire ; quatre flambeaux en marquent les quatre coins. Le prêtre, l'étole au cou, le livre à la main, commence l'office des morts ; de jeunes vierges le continuent. O joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles ! On m'avait contraint de me placer à genoux, près de ce lugubre appareil. Tout-à-coup un murmure confus sort de dessous le voile sépulcral ; je m'incline, et ces paroles épouvantables (que je fus seul à entendre), viennent frapper mon oreille : « Dieu » de miséricorde, fais que je ne me re» lève jamais de cette couche funèbre, » et comble de tes biens un frère qui » n'a point partagé ma criminelle » passion ! »

» A ces mots échappés du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire ; ma raison s'égare, je me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma sœur dans mes bras, je m'écrie : « Chaste épouse » de Jesus-Christ, reçois mes derniers » embrassemens à travers les glaces du » trépas et les profondeurs de l'éter- » nité, qui te séparent déjà de ton » frère ! »

» Ce mouvement, ce cri, ces larmes, troublent la cérémonie ; le prêtre s'interrompt, les religieuses ferment la grille, la foule s'agite et se presse vers l'autel ; on m'emporte sans connaissance. Que je sus peu de gré à ceux qui me rappelèrent au jour ! J'appris, en rouvrant les yeux, que le sacrifice était consommé, et que ma sœur avait été saisie d'une fièvre ardente. Elle me faisait prier de ne plus chercher à la voir. O misère de ma vie ! une sœur craindre de parler à un frère, et un frère craindre de faire

entendre sa voix à une sœur ! Je sortis du monastère comme de ce lieu d'expiation où des flammes nous préparent pour la vie céleste, où l'on a tout perdu hors l'espérance.

» On peut trouver des forces dans son ame contre un malheur personnel ; mais devenir la cause involontaire du malheur d'un autre, cela est tout-à-fait insupportable. Eclairé sur les maux de ma sœur, je me figurais ce qu'elle avait dû souffrir. Alors s'expliquèrent pour moi plusieurs choses que je n'avais pu comprendre : ce mélange de joie et de tristesse qu'Amélie avait fait paraître au moment de mon départ pour mes voyages, le soin qu'elle prit de m'éviter à mon retour, et cependant cette faiblesse qui l'empêcha si long-temps d'entrer dans un monastère; sans doute la fille malheureuse s'était flattée de guérir ! Ses projets de retraite, la dispense du noviciat, la disposition de ses biens en ma faveur,

avaient apparemment produit cette correspondance secrète qui servit à me tromper.

» O mes amis, je sus donc ce que c'était que de verser des larmes pour un mal qui n'était point imaginaire! Mes passions, si long-temps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur. Je trouvai même une sorte de satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin, et je m'aperçus, avec un secret mouvement de joie, que la douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir.

» J'avais voulu quitter la terre avant l'ordre du Tout-Puissant; c'était un grand crime; Dieu m'avait envoyé Amélie à-la-fois pour me sauver et pour me punir. Ainsi, toute pensée coupable, toute action criminelle entraîne après elle des désordres et des malheurs. Amélie me priait de vivre, et je lui devais bien de ne pas aggraver ses

maux. D'ailleurs (chose étrange !) je n'avais plus envie de mourir depuis que j'étais réellement malheureux. Mon chagrin était devenu une occupation qui remplissait tous mes momens : tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui et de misère !

» Je pris donc subitement une autre résolution ; je me déterminai à quitter l'Europe, et à passer en Amérique.

» On équipait, dans ce moment même, au port de B.... une flotte pour la Louisiane ; je m'arrangeai avec un des capitaines de vaisseaux ; je fis savoir mon projet à Amélie, et je m'occupai de mon départ.

» Ma sœur avait touché aux portes de la mort ; mais Dieu, qui lui destinait la première palme des vierges, ne voulut pas la rappeler si vîte à lui ; son épreuve ici-bas fut prolongée. Descendue une seconde fois dans la pénible carrière de la vie, l'héroïne, courbée sous la

croix, s'avança courageusement à l'encontre des douleurs, ne voyant plus que le triomphe dans le combat, et dans l'excès des souffrances, l'excès de la gloire.

» La vente du peu de bien qui me restait, et que je cédai à mon frère, les longs préparatifs d'un convoi, les vents contraires, me retinrent longtemps dans le port. J'allais chaque matin m'informer des nouvelles d'Amélie, et je revenais toujours avec de nouveaux motifs d'admiration et de larmes.

» J'errais sans cesse autour du monastère bâti au bord de la mer. J'apercevais souvent à une petite fenêtre grillée qui donnait sur une plage déserte, une religieuse assise dans une attitude pensive; elle rêvait à l'aspect de l'océan où apparaissait quelque vaisseau, cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même religieuse aux barreaux

de la même fenêtre : elle contemplait la mer éclairée par l'astre de la nuit, et semblait prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisaient tristement sur des grèves solitaires.

» Je crois encore entendre la cloche qui, pendant la nuit, appelait les religieuses aux veilles et aux prières. Tandis qu'elle tintait avec lenteur, et que les vierges s'avançaient en silence à l'autel du Tout-Puissant, je courais au monastère : là, seul au pied des murs, j'écoutais dans une sainte extase, les derniers sons des cantiques, qui se mêlaient sous les voûtes du temple au faible bruissement des flots.

» Je ne sais comment toutes ces choses qui auraient dû nourrir mes peines, en émoussaient au contraire l'aiguillon. Mes larmes avaient moins d'amertume, lorsque je les répandais sur les rochers et parmi les vents. Mon chagrin même, par sa nature extraordinaire, portait avec

VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Elle contemploit la mer éclairée par la lune de la nuit, et sembloit prêter l'oreille au bruit des vagues, qui se brisoient tristement sur des grèves solitaires.

lui quelque remède : on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. J'en conçus presque l'espérance que ma sœur deviendrait à son tour moins misérable.

» Une lettre que je reçus d'elle avant mon départ sembla me confirmer dans ces idées. Amélie se plaignait tendrement de ma douleur, et m'assurait que le temps diminuait la sienne. « Je ne » désespère pas de mon bonheur, me » disait-elle. L'excès même du sacrifice, » à présent que le sacrifice est consommé, » sert à me rendre quelque paix. La » simplicité de mes compagnes, la pureté » de leurs vœux, la régularité de leur » vie ; tout répand du baume sur mes » jours. Quand j'entends gronder les ora- » ges, et que l'oiseau de mer vient battre » des ailes à ma fenêtre, moi, pauvre » colombe du ciel, je songe au bonheur » que j'ai eu de trouver un abri contre » la tempête. C'est ici la sainte montagne,

» le sommet élevé d'où l'on entend les » derniers bruits de la terre, et les » premiers concerts du ciel ; c'est ici » que la religion trompe doucement » une âme sensible : aux plus violentes » amours, elle substitue une sorte de » chasteté brûlante où l'amante et la » vierge sont unies; elle épure les soupirs; » elle change en une flamme incorruptible » une flamme périssable ; elle mêle divi- » nement son calme et son innocence à » ce reste de trouble et de volupté d'un » cœur qui cherche à se reposer, et d'une » vie qui se retire. »

» Je ne sais ce que le ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que les orages accompagneraient par-tout mes pas. L'ordre était donné pour le départ de la flotte ; déjà plusieurs vaisseaux avaient appareillé au baisser du soleil ; je m'étais arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupe

m'occupe de ce soin, et que je mouille mon papier de mes larmes, le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute; et au milieu de la tempête, je distingue les coups de canon d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout était désert, et où l'on n'entendait que le rugissement des flots. Je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent les vagues étincelantes, de l'autre les murs sombres du monastère se perdent confusément dans les cieux. Une petite lumière paraissait à la fenêtre grillée. Etait-ce toi, ô mon Amélie, qui prosternée au pied du crucifix, priais le Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère! La tempête sur les flots, le calme dans ta retraite; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asile que rien ne peut troubler; l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule; les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent;

l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale connaissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie ; d'une autre part, une ame telle que la tienne, ô Amélie, orageuse comme l'océan ; un naufrage plus affreux que celui du marinier : tout ce tableau est encore profondément gravé dans ma mémoire. Soleil de ce ciel nouveau maintenant témoin de mes larmes, écho du rivage américain qui répétez les accens de René, ce fut le lendemain de cette nuit terrible, qu'appuyé sur le gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale ! Je contemplai long-temps sur la côte les derniers balancemens des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère qui s'abaissaient à l'horizon. »

Comme René achevait de raconter son histoire, il tira un papier de son sein, et le donna au père Souël ; puis, se jetant dans les bras de Chactas, et étouffant ses sanglots, il laissa le temps au missionnaire

de parcourir la lettre qu'il venait de lui remettre.

Elle était de la Supérieure de..... Elle contenait le récit des derniers momens de la sœur Amélie de la Miséricorde, morte victime de son zèle et de sa charité, en soignant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse. Toute la communauté était inconsolable, et l'on y regardait Amélie comme une sainte. La Supérieure ajoutait que depuis trente ans qu'elle était à la tête de la maison, elle n'avait jamais vu de religieuse d'une humeur aussi douce et aussi égale, ni qui fût plus contente d'avoir quitté les tribulations du monde.

Chactas pressait René dans ses bras; le vieillard pleurait. « Mon enfant, dit-» il à son fils, je voudrais que le père » Aubry fût ici; il tirait du fond de son » cœur je ne sais quelle paix qui, en les » calmant, ne semblait cependant point » étrangère aux tempêtes; c'était la

» lune dans une nuit orageuse : les
» nuages errans ne peuvent l'emporter
» dans leur course ; pure et inaltérable,
» elle s'avance tranquille au-dessus d'eux.
» Hélas, pour moi, tout me trouble
» et m'entraîne ! »

Jusqu'alors le père Souël, sans proférer une parole, avait écouté d'un air austère l'histoire de René. Il portait en secret un cœur compatissant, mais il montrait au dehors un caractère inflexible; la sensibilité du Sachem le fit sortir du silence :

« Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien
» ne mérite, dans cette histoire, la pitié
» qu'on vous montre ici. Je vois un jeune
» homme entêté de chimères, à qui tout
» déplaît, et qui s'est soustrait aux
» charges de la société pour se livrer à
» d'inutiles rêveries. On n'est point,
» Monsieur, un homme supérieur, parce
» qu'on aperçoit le monde sous un jour
» odieux. On ne haït les hommes et la

» vie, que faute de voir assez loin.
» Etendez un peu plus votre regard, et
» vous serez bientôt convaincu que tous
» ces maux dont vous vous plaignez, sont
» de purs néants. Mais quelle honte de
» ne pouvoir songer au seul malheur réel
» de votre vie, sans être forcé de rougir!
» Toute la pureté, toute la vertu, toute
» la religion, toutes les couronnes d'une
» sainte rendent à peine tolérable la seule
» idée de vos chagrins. Votre sœur a
» expié sa faute; mais, s'il faut dire ici
» ma pensée, je crains que, par une épou-
» vantable justice, un aveu sorti du sein
» de la tombe, n'ait troublé votre ame à
» son tour. Que faites-vous seul au fond
» des forêts où vous consumez vos jours,
» négligeant tous vos devoirs? Des saints,
» me direz-vous, se sont ensevelis dans
» les déserts? Ils y étaient avec leurs
» larmes, et employaient à éteindre leurs
» passions le temps que vous perdez
» peut-être à allumer les vôtres. Jeune

» présomptueux qui avez cru que » l'homme se peut suffire à lui-même! » La solitude est mauvaise à celui qui » n'y vit pas avec Dieu ; elle redouble les » puissances de l'ame, en même temps » qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exer- » cer. Quiconque a reçu des forces, doit » les consacrer au service de ses sembla- » bles ; s'il les laisse inutiles, il en est » d'abord puni par une secrète misère, » et tôt ou tard le ciel lui envoie un » châtiment effroyable. »

Troublé par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée. Le Sachem aveugle se prit à sourire ; et ce sourire de la bouche, qui ne se mariait plus à celui des yeux, avait quelque chose de mystérieux et de céleste. « Mon » fils, dit le vieil amant d'Atala, il nous » parle sévérement ; il corrige et le » vieillard et le jeune homme, et il a » raison. Oui, il faut que tu renonces » à cette vie extraordinaire qui n'est

» pleine que de soucis ; il n'y a de
» bonheur que dans les voies communes.

» Un jour le Meschacebé, encore
» assez près de sa source, se lassa de
» n'être qu'un limpide ruisseau. Il de-
» mande des neiges aux montagnes, des
» eaux aux torrens, des pluies aux tem-
» pêtes, il franchit ses rives, et désole ses
» bords charmans. L'orgueilleux ruisseau
» s'applaudit d'abord de sa puissance ;
» mais voyant que tout devenait desert
» sur son passage ; qu'il coulait, aban-
» donné dans la solitude ; que ses eaux
» étaient toujours troublées, il regretta
» l'humble lit que lui avait creusé la
» nature, les oiseaux, les fleurs, les
» arbres et les ruisseaux, jadis modestes
» compagnons de son paisible cours. »

Chactas cessa de parler, et l'on entendit la voix du *Flammant* qui, retiré dans les roseaux du Meschacebé, annonçait un orage pour le milieu du jour. Les trois amis reprirent la route de leurs

cabanes : René marchait en silence entre le missionnaire qui priait Dieu, et le Sachem aveugle qui cherchait sa route. On dit que pressé par les deux vieillards, il retourna chez son épouse, mais sans y trouver le bonheur. Il périt peu de temps après avec Chactas et le père Souël, dans le massacre des Français et des Natchez à la Louisiane. On montre encore un rocher où il allait s'asseoir au soleil couchant.

NOTES
ET
ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE A, page 35.

VOILA ce que portait la première édition. Depuis ce temps, l'un de nos meilleurs philologues, aussi savant que poli, M. Boissonade, m'a envoyé la note suivante des hommes ressuscités dans l'antiquité païenne, par le secours des Dieux, ou de l'art d'Esculape.

« Esculape, qui ressuscita Hippolyte, » avait fait d'autres miracles. Apollodore » (Bibl. III, 10, 3.) dit, sur le té- » moignage de différens auteurs, qu'il » rendit la vie à Capanée, à Lycurgue, » à Tyndare, à Hyméneus, à Glaucus. » Télésarque, cité par le scholiaste d'Eu- » ripide (Alc. 2.), parle encore de la » résurrection d'Orion tentée par Escu- » lape. Voyez les notes de MM. Heyne

» et Clavier sur le passage d'Apollodore, » et celles de Valckenaer, sur l'Hippolyte » d'Euripide, pag. 318. »

NOTE B, page 49.

« Les véritables philosophes n'auraient pas prétendu, comme l'auteur du *Système de la nature*, que le Jésuite Néedham eût créé des anguilles, et que Dieu n'avait pu créer l'homme. Néedham ne leur aurait pas paru philosophe ; et l'auteur du *Système de la nature* n'eût été regardé que comme un discoureur par l'empereur Marc-Aurèle. » (*Quest. encycl.* tom. 6, art. *Philosoph.*)

Dans un autre endroit, combattant les athées, il dit, à propos des Sauvages qu'on croyait sans Dieu :

« Mais on peut insister, on peut dire : ils vivent en société, et ils sont sans Dieu ; donc on peut vivre en société sans religion.

» En ce cas, je répondrai que les loups vivent ainsi, et que ce n'est pas une société qu'un assemblage de barbares antropophages, tels que vous les

supposez : et je vous demanderai toujours si, quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre société, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge, ne crussent en Dieu? » (*Ib.* tom. 2, art. *Ath.*)

Tout cet article sur l'athéisme mérite d'être parcouru. En politique, *Voltaire* montre le même mépris de toutes ces vaines théories qui troublent le monde. « Je n'aime point le gouvernement de la canaille, répète-t-il en cent endroits. » (*Voyez les Lettres au roi de Prusse.*) Ses plaisanteries sur les républiques populacières, son indignation contre les excès des peuples, tout enfin dans ses ouvrages prouve qu'il haïssait de bonne foi les charlatans de la philosophie.

C'est ici le lieu de mettre sous les yeux du lecteur un certain nombre de passages tirés de la Correspondance de Voltaire, qui prouvent que je n'ai pas trop hasardé, lorsque j'ai dit qu'il haïssait secrètement les sophistes. Du moins l'on sera forcé de conclure (si on n'est pas convaincu) que Voltaire ayant soutenu

éternellement le *pour* et le *contre*, et varié sans cesse dans ses sentimens, son opinion en morale, en philosophie et en religion, doit être comptée pour peu de chose.

Année 1766.

Contre les philosophes et le philosophisme. Je n'ai rien de commun avec les philosophes modernes, que cette horreur pour le fanatisme intolérant. (*Corresp. gén.* tom. X, pag. 337.)

Année 1741.

La supériorité qu'une physique sèche et abstraite a usurpée sur les belles-lettres, commence à m'indigner. Nous avions, il y a cinquante ans, de bien plus grands hommes en physique et en géométrie qu'aujourd'hui, et à peine parlait-on d'eux. Les choses ont bien changé. J'ai aimé la physique tant qu'elle n'a point voulu dominer sur la poésie; à présent qu'elle a écrasé tous les arts, je ne veux plus la regarder que comme un tyran de mauvaise compagnie. Je viendrai

viendrai à Paris faire abjuration entre vos mains. Je ne veux plus d'autre étude que celle qui peut rendre la société plus agréable ; et le déclin de la vie plus doux. On ne saurait parler physique un quart d'heure et s'entendre. On peut parler poésie, musique, histoire, littérature tout le long du jour, etc. (*Correspondance générale*, t. III, p. 170.)

Les mathématiques sont fort belles ; mais hors une vingtaine de théorèmes utiles pour la mécanique et l'astronomie, le reste n'est qu'une curiosité fatigante. (*Tome IX, p.* 484.)

A Damilaville.

J'entends, par peuple, la populace qui n'a que ses bras pour vivre. Je doute que cet ordre de citoyens ait jamais le temps ni la capacité de s'instruire ; ils mourraient de faim avant de devenir philosophes. Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorans. Si vous faisiez valoir comme moi une terre, et si vous aviez des charrues, vous seriez bien de mon avis. (*Tome X, p.* 396.)

J'ai lu quelque chose d'une antiquité dévoilée, ou plutôt très-voilée. L'auteur commence par le déluge, et finit toujours par le chaos ; j'aime mieux, mon cher confrère, un seul de vos contes que tout ce fatras. (*Tom. X, p.* 409.)

Année 1766.

Je serais très-fâché d'avoir fait (le *Christianisme dévoilé*) non-seulement comme académicien, mais comme philosophe, et encore plus comme citoyen. Il est entièrement opposé à mes principes. Ce livre conduit à l'athéisme, que je déteste. J'ai toujours regardé l'athéisme comme le plus grand égarement de la raison, parce qu'il est aussi ridicule de dire que l'arrangement du monde ne prouve pas un artisan suprême, qu'il serait impertinent de dire qu'une horloge ne prouve pas un horloger.

Je ne réprouve pas moins ce livre comme citoyen ; l'auteur paraît trop ennemi des puissances. Des hommes qui penseraient comme lui ne formeraient qu'une anarchie.

Ma coutume est d'écrire sur la marge de mes livres ce que je pense d'eux ; vous verrez, quand vous daignerez venir à Ferney, les marges du *Christianisme dévoilé* chargées de remarques, qui prouvent que l'auteur s'est trompé sur les faits les plus essentiels. (*Correspondance gén.* tom. XI, p. 143.)

Année 1762. *A Damilaville.*

Les frères doivent toujours respecter la morale et le trône. La morale est trop blessée dans le livre d'Helvétius, et le trône est trop peu respecté dans le livre qui lui est dédié. (*Le Despotis. oriental.*)

Il dit plus haut, en parlant de ce même ouvrage: On dira que l'auteur veut qu'on ne soit gouverné ni par Dieu, ni par les hommes. (*Tome VIII, pag.* 148.)

Année 1768. *A M. de Villevieille.*

Mon cher Marquis, il n'y a rien de bon dans l'athéisme. Ce système est fort mauvais dans le physique et dans le moral. Un honnête homme peut fort bien

Année 1749.

Je ne suis point du tout de l'avis de Sanderson, qui nie un Dieu, parce qu'il est né aveugle. Je me trompe peut-être ; mais j'aurais, à sa place, reconnu un être très-intelligent, qui m'aurait donné tant de supplémens de la vue ; et en apercevant, par la pensée, des rapports infinis dans toutes les choses, j'aurais soupçonné un ouvrier infiniment habile. Il est fort impertinent de deviner à qui il est et pourquoi il a fait tout ce qui existe ; mais il me paraît bien hardi de nier qu'il est. (*Correspondance gén.* tom IV, p. 14.)

Année 1753.

Il me paraît absurde de faire dépendre l'existence de Dieu d'*a* plus *b*, divisé par *z*.

Où en serait le genre humain, s'il fallait étudier la dynamique et l'astronomie pour connaître l'Etre suprême? Celui qui nous a créés tous, doit être manifesté à tous, et les preuves les plus

communes sont les meilleures, par la raison qu'elles sont les plus communes; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour. (*Corresp. gén.* tom. IV, p. 463.)

Mille principes se dérobent à nos recherches, parce que tous les secrets du Créateur ne sont pas faits pour nous. On a imaginé que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de force et la plus grande économie possible; mais que répondraient les partisans de cette opinion, à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une seule livre; que le cœur en exerce une immense pour exprimer une goutte de sang; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands, qui souvent ne font pas naître un seul chêne? Je crois toujours, comme je vous le mandais il y a long-temps, qu'il y a plus de profusion que d'économie dans la nature. (*Tom. IV, p.* 463.)

NOTE C, page 52.

Comme la philosophie du jour loue précisément le polythéisme d'avoir fait cette séparation, et blâme le christianisme d'avoir uni les forces morales aux forces religieuses, je ne croyais pas que cette proposition pût être attaquée. Cependant, un homme de beaucoup d'esprit et de goût, et à qui l'on doit toute déférence, a paru douter de l'assertion. Il m'a objecté la personnification des êtres moraux, comme la sagesse dans Minerve, etc.

Il me semble, sauf erreur, que les personnifications ne prouvent pas que la morale fût unie à la religion dans le polythéisme. Sans doute en adorant tous les vices divinisés, on adorait aussi les vertus; mais le prêtre enseignait-il la morale dans les temples et chez les pauvres ? Son ministère consistait-il à consoler les malheureux par l'espoir d'une autre vie, à inviter le pauvre à la vertu, le riche à la charité ? Que s'il y avait quelque morale attachée au culte de la

déesse de *la Justice*, de *la Sagesse*, cette morale n'était-elle pas presque absolument détruite, et sur-tout pour le peuple, par le culte des plus infâmes divinités? Tout ce qu'on pourrait dire, c'est qu'il y avait quelques sentences gravées sur le frontispice et sur les murs des temples, et qu'en général le prêtre et le législateur recommandaient au peuple la crainte des dieux. Mais cela ne suffit pas pour prouver que *la profession de la morale* fût essentiellement liée au polythéisme, quand tout démontre au contraire qu'elle en était séparée.

Les moralités qu'on trouve dans Homère sont presque toujours indépendantes de l'action céleste; c'est une simple réflexion que le poëte fait sur l'événement qu'il raconte, ou la catastrophe qu'il décrit. S'il personnifie les remords, la colère divine, etc. s'il peint le coupable au Tartare et le juste aux Champs-Elysées, ce sont sans doute de belles fictions, mais qui ne constituent pas un code moral attaché au polythéisme comme l'évangile l'est

à la religion chrétienne. Otez l'évangile à Jesus-Christ, et le christianisme n'existe plus; enlevez aux anciens l'allégorie de Minerve, de Thémis, de Némésis, et le polythéisme existe encore. Il est certain d'ailleurs, qu'un culte qui n'admet qu'un seul Dieu, doit s'unir étroitement à la morale, parce qu'il est uni à la vérité; tandis qu'un culte qui reconnaît la pluralité des dieux, s'écarte nécessairement de la morale, en se rapprochant de l'erreur.

Quant à ceux qui font un crime au christianisme d'avoir ajouté la force morale à la force religieuse, ils trouveront ma réponse dans le dernier chapitre de cet ouvrage, où je montre qu'*au défaut de l'esclavage antique, les peuples modernes doivent avoir un frein puissant dans leur religion.*

NOTE D, page 192.

Voici quelques fragmens que nous avons retenus de mémoire, et qui semblent être échappés à un poëte grec, tant ils sont pleins du goût de l'antiquité.

Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis
belle,
Blanche comme Diane, et légère comme elle,
Comme elle, grande et fière; et les bergers, le
soir,
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et, me suivant des yeux, disent: comme elle est
belle!
Néère, ne vas point te confier aux flots,
De peur d'être déesse; et que les matelots
N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,
La blanche Galatée et la blanche Néère.

Une autre idylle, intitulée le *Malade*, trop longue pour être citée, est pleine des beautés les plus touchantes. Le fragment qui suit est d'un genre différent: par la mélancolie dont il est empreint, on dirait qu'André Chénier,

en le composant, avait un pressentiment de sa destinée.

Souvent las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie ;
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité ;
Je souris à la mort volontaire et prochaine ;
Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne.

. . . . . .

Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse,
Mes parens, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
Mes écrits imparfaits, car à ses propres yeux
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
D'une étreinte invincible il embrasse la vie :
Il va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami pour vivre et pour souffrir.
Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,
Et la mort, de nos maux le remède si doux,
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous.

Les écrits de ce jeune homme, ses connaissances variées, son courage, sa noble proposition à M. de Malsherbes, ses malheurs et sa mort, tout sert à répandre le plus vif intérêt sur sa mémoire. Il est remarquable que la France a perdu, sur la fin du dernier siècle,

trois beaux talens à leur aurore : Malfilâtre, Gilbert et André Chénier; les deux premiers sont morts de misère, le troisième a péri sur l'échafaud.

Fin du troisième Volume.

TABLE

611590

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE.
SUITE DE LA
POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

(Cette seconde Partie forme le troisième et le quatrième volume de cette édit.)

LIVRE PREMIER.

Vue générale des Epopées chrétiennes.

CHAPITRE I. Que la poétique du Christianisme se divise en trois branches; *poésie*, *beaux-arts*, *littérature*: que les six livres de cette seconde partie traitent spécialement de la poésie. *p.* 1

CHAPITRE II. Vue générale des poëmes où le merveilleux du christianisme remplace la mythologie. L'enfer du *Dante*, la Jérusalem délivrée. 5
CHAPITRE III. Paradis perdu. 12
CHAPITRE IV. De quelques poëmes français et étrangers. 29
CHAPITRE V. La Henriade. 38

LIVRE SECOND.

Poésie, dans ses rapports avec les hommes. *Caractères.*

CHAPITRE I. Caractères naturels. 51
CHAPITRE II. Suite des époux. Ulysse et Pénélope. 55
CHAPITRE III. Suite des Epoux. Adam et Eve. 65
CHAPITRE IV. Le Père. Priam. 82
CHAPITRE V. Suite du Père. Lusignan. 89
CHAPITRE VI. La Mère. Andromaque. 93
CHAPITRE VII. Le Fils. Gusman. 101

CHAPITRE VIII. La Fille. Iphigénie et Zaïre. 108

CHAPITRE IX. Caractères sociaux. Le Prêtre. 116

CHAPITRE X. Suite du Prêtre. La Sibylle. Joad. Parallèle de Virgile et de Racine. 119

CHAPITRE XI. Le Guerrier. Définition du beau idéal. 131

CHAPITRE XII. Suite du caractère du Guerrier. 139

LIVRE TROISIEME.

Suite de la Poésie, dans ses rapports avec les hommes. *Passions.*

CHAPITRE I. Que le Christianisme a changé les rapports des passions, en changeant les bases du vice et de la vertu. 147

CHAP. II. Amour passionné. Didon. 155

CHAPITRE III. Suite du précédent. La Phèdre de Racine. 164

CHAPITRE IV. Suite des précédens. Julie d'Etange. Clémentine. 168

CHAPITRE V. Suite des précédens. Héloïse et Abeilard. 175

CHAPITRE VI. Amour champêtre. Le Cyclope et Galatée. 185

CHAPITRE VII. Suite du précédent. Paul et Virginie. 193

CHAPITRE VIII. La religion chrétienne considérée elle-même comme passion. 202

CHAPITRE IX. Du vague des passions. 218

LIVRE QUATRIEME.

Suite de la Poésie dans ses rapports avec les hommes. *Suite des Passions.*

RENÉ. 225

Notes et Eclaircissemens. 297

Fin de la Table du troisième Volume.

Google